

■ Le Manuscrit Français

LES SENTIMENTS



■ Le Manuscrit Français

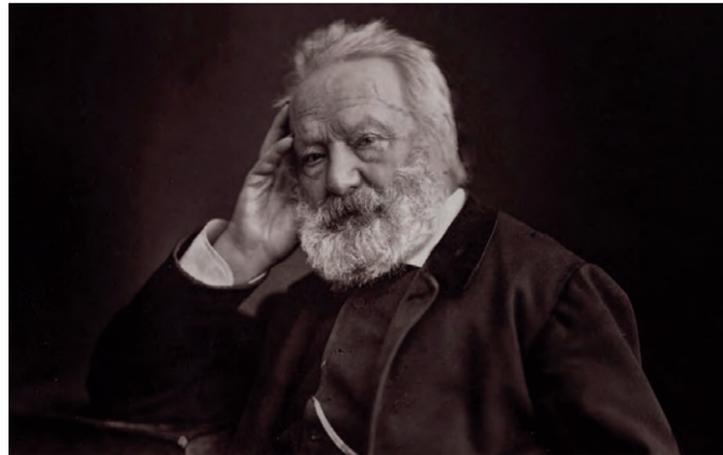
Laurent Auxietre
+33.6.77.77.99.99
lemanuscritfrancais@gmail.com

Sur rendez-vous
16 Boulevard de la Reine
78000 Versailles
TVA: FR 26 801 39 31 82

www.lemanuscritfrancais.com

L'authenticité de tous nos documents est garantie
Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne





*« Et tous les soirs, je regarde là-haut, je fais des signes d'intelligence
aux yeux célestes de la nuit, et il me semble que je la vois »*

Victor Hugo
Lettre autographe, 5 août 1855 - p. 69

Il m'a souvent été demandé ce qui pouvait me convaincre d'acquiescer à une lettre et même de l'intégrer dans l'un de mes catalogues. À cela, je répondrais que les sentiments exprimés par le scripteur est un critère absolu. Les soixante-dix-neuf références figurant dans ce catalogue ont été choisies avec un soin tout particulier.

Zola, qui tient une place très particulière dans mon cœur, ouvre cette sélection par l'affaire Dreyfus, et la clôture en témoignant de ses œuvres. Entre ces parenthèses zoliennes, vous découvrirez deux lettres inédites de Jacqueline Apollinaire qui relatent des tensions avec sa belle-mère, s'agissant de l'hospitalisation de Guillaume. Suivent une troublante et rare lettre de Barbara, esprit tourmenté et blessé, ainsi qu'une missive de Baudelaire, sombre en confidences, adressée à sa mère.

Au fil des pages, vous trouverez une autre correspondance qui m'est chère : les vingt-deux lettres d'amour de Marie Dorval à son amant Alfred de Vigny. On retrouve dans ces écrits l'expression de sentiments amoureux exprimés dans le langage si spontané de l'actrice, au tout début de sa liaison avec le poète romantique. Vous trouverez également une merveilleuse lettre inédite de Victor Hugo adressant un message bouleversant, à la façon d'un poème en prose, à Léonie Biard, son amour de jadis. Hugo toujours, l'homme politique exilé, défie le Second Empire dans une lettre écrite au lendemain du coup d'État. À son retour d'exil, commence celui de la famille impériale, dont on vous propose un ensemble de documents intimes, et en particulier, une lettre historique du jeune Prince qui se livre à un témoignage d'affliction poignant sur la Guerre franco-prussienne.

S'agissant du XX^e siècle, vous découvrirez un ensemble consacré à Marcel Proust, des poèmes d'Aragon et d'Éluard pour célébrer les cent ans du surréalisme, mais également les déclarations enflammées d'Édith Piaf à Yves Montand au tout début de leur relation, ou encore une extraordinaire lettre de Paul Valéry sur sa jeunesse et ses réflexions sur Nietzsche.

Enfin, une sélection importante de lettres sur et autour de Céline, dont une, très rare, envoyée du front par le jeune soldat, livrant un jugement implacable sur la Guerre quelques jours seulement avant sa blessure.

Autant de sentiments exprimés ici sous le prisme de l'amour, la haine, la jalousie et mille autres passions encore.

Laurent Auxietre

« La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera »

1. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA (*L'Aurore*, 13 janvier 1898)

Édition originale du numéro 87 du journal *L'Aurore* :

« J'Accuse... ! » - Lettre au président de la République par Émile Zola

[Paris, 13 janvier 1898], 4 p. in-plano

Hormis défauts du temps, discrètes réparations, traces de pliures et brunissures

par endroits, remarquable état de conservation, exemplaire complet de ses

quatre pages.

Encadrement sous verre musée, document flottant sur Marie-Louise

« chestnut », cadre en chêne noir

Édition originale du mythique journal *L'Aurore* du 13 janvier 1898, s'ouvrant par la lettre ouverte d'Émile Zola au président de la République Félix Faure

UN DES RARES EXEMPLAIRES BIEN CONSERVÉS

« Le choc fut si extraordinaire que Paris faillit se retourner » (Charles Péguy)

Cette lettre-manifeste de l'écrivain a paru sur six colonnes, en une du journal *L'Aurore*, le 13 janvier 1898. Son titre : « J'accuse... ! », énorme et provocateur, est une trouvaille de Georges Clemenceau.

Le réquisitoire implacable d'Émile Zola :

Au lendemain de l'acquiescement d'Estherazy, le 10 janvier 1898, la voix légale de la révision du procès Dreyfus semblait condamnée. Dans sa lettre ouverte au président de la République Félix Faure, lui-même anti-dreyfusard, Zola s'emploie à démonter point par point la procédure montée de toute pièce. Dénonçant ce qu'il qualifie de « plus grande iniquité du siècle », il met en cause nommément les généraux, experts en écriture et attaque l'état-major et les conseils de guerre de 1894 et 1898. Sa célèbre anaphore « J'accuse » en tête de chacun des derniers paragraphes vient conclure son implacable réquisitoire.

Il sait qu'il sera poursuivi, c'est son but : « Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour ! J'attends ».

Zola provoque une onde de choc qui fera basculer l'histoire et dont les résonances continuent de nous parvenir encore aujourd'hui.

Le tirage de 300,000 exemplaires (soit dix fois plus que d'accoutumé) s'écoula aussitôt.

Imprimé sur un papier journal de mauvaise qualité, très peu d'exemplaires complets et en bon état nous sont parvenus.

Bibliographie :
En français dans le texte, 1990, n°297
Dictionnaire d'Émile Zola, pp. 195-197
Dictionnaire des œuvres politiques, 1995, pp. 1295-1297



« *Nous resterons les soldats impassibles du vrai, incapables d'une reculade, capables de tous les sacrifices* »

2. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA

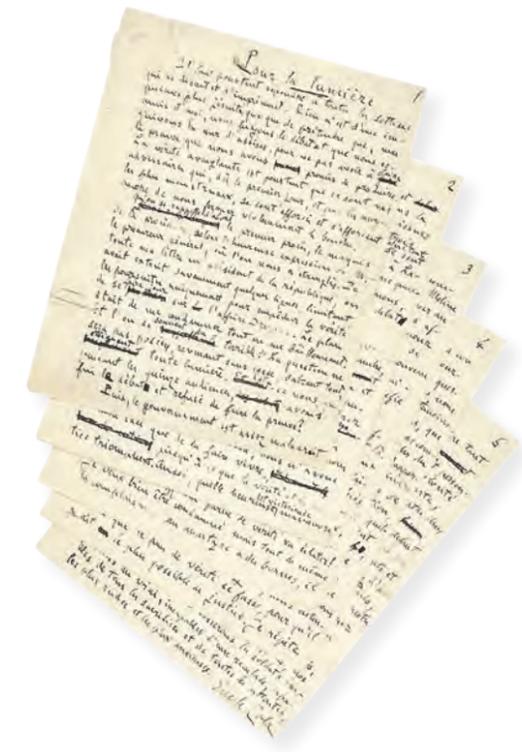
Manuscrit autographe signé « Emile Zola »
[Grosvenor Hotel, Londres, 19 juillet 1898], 5 pages in-4° sur papier ligné
Traces de pliures, petites fentes, petit trou central sur le cinquième feuillet sans manque de texte

Manuscrit inédit sur l’Affaire Dreyfus

Six mois après sa lettre ouverte « J'accuse... ! » au Président Félix Faure, Zola fait une rétrospective de son procès tout en témoignant de son engagement sans relâche pour la cause du capitaine Alfred Dreyfus

« *La vérité aveuglante est pourtant que ce sont nos adversaires qui, dès le premier jour, et par les moyens les plus monstrueux, se sont efforcés et s'efforcent encore de nous fermer violemment la bouche. [...] De toute ma lettre au président de la République [« J'accuse... ! »], on avait extrait savamment quelques lignes, limitant les poursuites uniquement pour empêcher la vérité de se faire jour sur l'affaire Dreyfus. Le plan était de me condamner tout en me bâillonnant. Et l'on se souvient du terrible : 'La question ne sera pas posée', revenant sans cesse, sabrant tout, éteignant toute lumière. [...] Enterrer l'affaire, tout l'ardent désir est là, il n'y a rien d'autre au fond de l'effroyable campagne qu'on mène contre nous [...] nous n'avons d'autre idée que de la faire vivre jusqu'à ce que la vérité et la justice triomphent [...] Les choses vont trop bien, l'abcès mûrit, nous avons tout intérêt à attendre qu'il crève. Comment ! Esterhazy est sous les verrous et l'on s'imagine que nous ne sommes pas curieux de savoir avant toute chose quelle partie de vérité va éclater ! Je veux bien être condamné, mais tout de même la complaisance au martyr a des bornes [...] On aura beau jusque-là travestir nos actes, prodiguer les mensonges et les ignobles injures, nos amis savent que nous resterons les soldats impassibles du vrai, incapables d'une reculade, capables de tous les sacrifices et de toutes les attentes, les plus rudes et les plus anxieuses. Emile Zola »*

Ce manuscrit est un article inédit d'Émile Zola rédigé en juillet 1898, six mois après sa lettre ouverte « J'accuse... ! » et s'inscrivant directement dans sa continuité. Il s'agit du seul article sur l'Affaire que Zola a écrit pendant son exil. Destiné à figurer en première page de *L'Aurore*, il n'a jamais été publié, car très probablement censuré par Georges Clemenceau, rédacteur au journal. Ce dernier s'est en effet servi du présent manuscrit pour publier « Pour la Preuve », en une de *L'Aurore* du 20 juillet 1898. À la lecture des deux textes, « Pour la Preuve » apparaît nettement plus édulcoré que « Pour la Lumière », et largement expurgé par endroits. Toute la puissance du verbe « Zolien » disparaît ainsi sous les traits d'un article fade et sans saveur.



Le manuscrit date du tout début de l'exil londonien de l'écrivain. Le 18 juillet 1898, la condamnation de Zola, suite à la publication de « J'accuse... ! » le 13 janvier de la même année, est confirmée par le tribunal de Versailles. Sur injonction de Georges Clemenceau et son avocat Fernand Labori, Zola quitte la France pour Londres le jour même, avant la fin du procès.

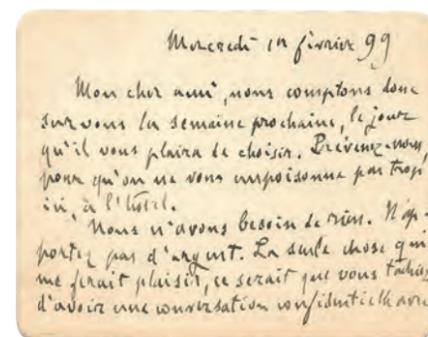
Les circonstances entourant la rédaction de « Pour la Lumière » sont assez bien connues grâce à différentes sources : la correspondance de Zola, le journal que l'écrivain a tenu pendant son exil (publié, plus tard sous le titre de « Pages d'exil »), et une note que Bernard Lazare a laissée sur ces événements. Les cinq feuillets de l'article sont écrits durant la fin de journée du 19 juillet 1898 dans une petite chambre située au dernier étage du Grosvenor Hotel, dans laquelle l'écrivain se sent comme emprisonné : « la fenêtre était barrée par la frise ajourée qui couronne tout l'immense bâtiment : un avant-goût de la prison », rapporte-t-il dans ses *Pages d'exil*.

« Pour la Lumière » devait offrir une réponse à tous ceux qui accusaient l'écrivain de fuir la justice tout en faisant la rétrospective de son procès depuis son coup d'éclat du 13 janvier, point de bascule dans l'affaire Dreyfus.

Le manuscrit, resté à ce jour inédit, marque pour Zola un exil qui durera presque un an. Aucun texte de sa main concernant l'Affaire ne paraîtra en France avant le mois de juin 1899, date de son retour.

Provenance :
Collection Alfred Cortot

Références bibliographiques :
Alain Pagès, *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus. Histoire de « J'accuse »*, Paris, Librairie Séguier, 1991, p. 271-272 - *Émile Zola. De « J'accuse » au Panthéon*, Saint-Paul, Éditions Lucien Souny, 2008, p. 213-214 - Reinach Joseph, *Histoire de l'affaire Dreyfus*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2006 [1^{ère} éd., 1901-1911], t. I, p. 1056-1057 (sur le procès de Versailles du 23 mai 1898) ; t. II, p. 32-35 (sur le procès de Versailles du 18 juillet 1898).



« *L'effroyable gâchis que nous traversons...* »

3. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA

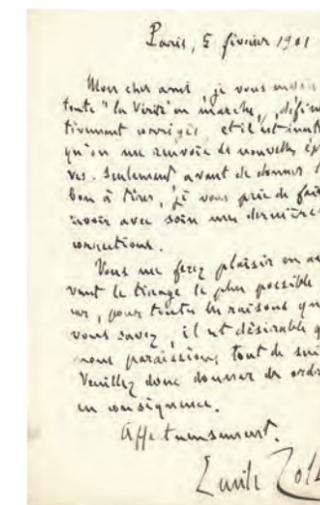
Carte-lettre autographe signée « Z » [à son éditeur Eugène Fasquelle]
[Queen's Hotel, Upper Norwood], 1^{er} février [18]99, 2 pp. petit in-12°, tranche dorée

Depuis sa terre d'exil, Zola tente d'obtenir des nouvelles sur sa situation auprès de son avocat

« *Mon cher ami,*
Nous comptons donc sur vous la semaine prochaine, le jour qu'il vous plaira de choisir.
Prévenez-nous pour qu'on ne vous empoisonne pas trop ici, à l'hôtel.
Nous n'avons besoin de rien. N'apportez pas d'argent. La seule chose qui me ferait plaisir, ce serait que vous tâchiez d'avoir une conversation confidentielle avec Labori [l'avocat de Zola pour son procès, suite à la publication de « J'accuse...! »], en lui demandant, pour moi, ce qu'il peut savoir d'exact sur la situation. M^r Mornard ne pourrait-il pas le renseigner un peu, à mon intention. Vous devez comprendre combien j'ai soif de renseignements précis, au milieu de l'effroyable gâchis que nous traversons. – [...]. Nos vives amitiés à votre femme, nous vous embrassons, vous et les vôtres. Z
J'ignore encore si les Mirbeau sont arrivés aujourd'hui, nous les attendons ici demain. »

Logé depuis le mois d'octobre 1898 au Queen's Hotel, dans la banlieue de Londres, Zola poursuit son exil depuis la confirmation de sa condamnation à Versailles, le 18 juillet de la même année. Mis à l'écart du tumulte parisien, l'écrivain exprime ici un besoin pressant d'en connaître davantage sur sa situation et le déroulement de l'affaire Dreyfus, qui continue de déchaîner les passions. Les magistrats de la Cour de cassation sont au même moment en plein examen du dossier Dreyfus, dont s'occupe Henry Mornard, l'avocat de la défense. Les événements des jours et semaines suivants, comme la mort brutale de Félix Faure, permettront aux dreyfusards d'espérer à un dénouement favorable. Après avoir succédé à Charpentier, Fasquelle devient l'éditeur de Zola en 1896. Il lui sert en outre de « banquier » et lui remet, dès que l'écrivain en éprouve le besoin, des sommes provenant de ses droits d'auteur.

Lettre inédite



« *Je vous envoie toute la Vérité en marche...* »

4. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA

Lettre autographe signée « Émile Zola » [à son éditeur Eugène Fasquelle]
Paris, 5 février 1901, 1 p. n-8° sur papier vergé
Petite tache en marge gauche

Zola fait parvenir les dernières épreuves de *La Vérité en marche* à son éditeur et le hâte de publier au plus tôt

« *Mon cher ami, je vous envoie toute la Vérité en marche, définitivement corrigée, et il est inutile qu'on me renvoie de nouvelles épreuves. Seulement, avant de donner le bon à tirer, je vous prie de faire revoir avec soin mes dernières corrections.*
Vous me ferez plaisir en activant le tirage le plus [vite] possible car, pour toutes les raisons que vous savez, il est désirable que nous paraissions tout de suite.
Veillez donc donner des ordres en conséquence.
Affectueusement
Émile Zola »

Voulu par Émile Zola, *La Vérité en marche* réunit les principaux textes d'engagement de l'écrivain dans l'affaire Dreyfus, dont le célèbre « J'accuse...! », paru en une dans le numéro du 13 janvier 1898 du journal *L'Aurore*. Si Zola enjoint son éditeur à publier l'ouvrage aussitôt que possible, rappelons que le Sénat avait voté cinq semaines plus tôt une loi d'amnistie protégeant les conjurés militaires et civils responsables du complot contre Dreyfus de toute poursuite judiciaire. L'écrivain souhaite ainsi, en contrepied de la loi votée par le Sénat, peser autant que possible dans l'opinion publique. Fasquelle respecte la volonté de Zola puisque l'ouvrage est publié dès le 16 février, le dernier paru du vivant de l'écrivain.

Lettre inédite

« *Le major de la place la envoyé à l'hôpital où il a été trépané* »

5. Jacqueline APOLLINAIRE, née Kolb

Deux cartes-lettres autographes signées « Jacqueline » à Angelika Kostrowicka [Paris, 4 et 6 janvier 1918], 2 p. in-8°

Déchirure à l'ouverture de la seconde lettre (signature manquante, ne reste que la lettre « J » de Jacqueline)

Petites décharges d'encre, quelques ratures de la main de Jacqueline Apollinaire

Adresse autographe au verso de chacune des deux cartes-lettres

« Madame Kostrowitzky
10 Villa Lambert
Chatou S[eine] et O[ise] »

Cachets postaux :

Bd Saint-Germain 195 Paris 120 4 janvier [19]18 7h30 et 6 janvier [19]18 18 h

PROVENANT DE LA COLLECTION JACQUES GUÉRIN

Précieux ensemble inédit témoignant des fortes tensions entre Jacqueline Apollinaire et sa future belle-mère au moment de l'hospitalisation du poète, au début de l'année 1918

Nous avons laissé le texte de Jacqueline Apollinaire en l'état

Première lettre : le 4 janvier 1918

« Chère Madame,

Guillaume me prie de vous dire de l'excuser de n'être pas allé vous souhaiter la bonne année. Il s'est couché le 30 après déjeuner, il ne s'est levé que ce matin pour aller à l'hôpital, comme il est militaire, il ne peut pas être soigné à la maison, Le major de la place la envoyé à l'hôpital où il a été trépané [Villa Molière, hôpital militaire complémentaire du Val de Grâce à Paris]. **Il a une bronchite, j'espère que ce ne sera pas grave. Je l'ai eu ces trois derniers jours avec 39 de fièvre. Demain j'apporterai j'irai le voir, il a essayé de vous écrire cet après-midi mais le transport l'a tellement fatigué je suis sûre qu'il ne manquera pas de le faire demain. Je vous embrasse Jacqueline** »

[Elle rajoute en marge] « **Voici son adresse si vous voulez devancer sa lettre. Sous le nom d'Apollinaire.** »

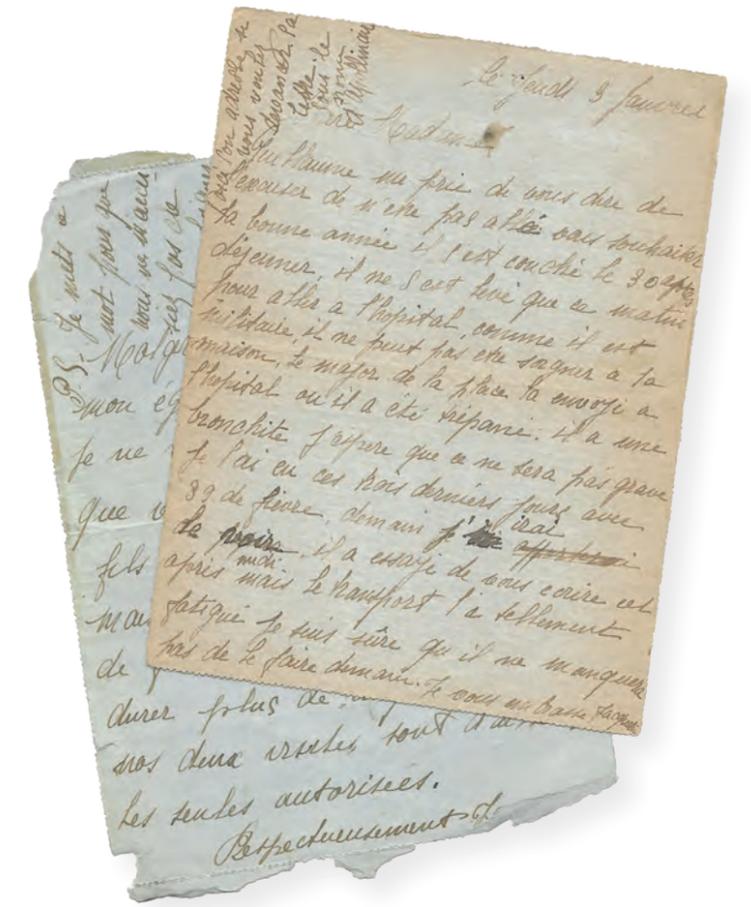
Seconde lettre : le 6 janvier 1918

« Chère Madame,

Malgré votre injustice à mon égard, je vous rappelle si je ne vous l'ai pas dit hier que vous pouvez voir votre fils à l'hôpital de 2 à 4 H mais que pendant cette période de fièvre la visite ne pourra durer plus de cinq minutes nos deux visites sont d'ailleurs les seules autorisées.

Respectueusement. J[acqueline]

[ajout en haut de la lettre] « **Je mets ce mot pour que vous ne m'accusiez pas de vouloir éloigner Guillaume de vous.** »



Gazé pendant la guerre, Apollinaire souffrait d'importants problèmes respiratoires, en plus de l'éclat d'obus qu'il avait reçu à la tempe et qui lui avait valu une trépanation, le 9 mai 1916, à la Villa Molière. Sa compagne Jacqueline, infirmière aux origines modestes, mesurait alors sans doute mieux que personne à quel point sa santé était fragilisée, sans toutefois prendre l'entière mesure du mal, puisqu'elle évoque une bronchite alors qu'il s'agissait d'une congestion pulmonaire, autrement grave. Il fut hospitalisé à l'endroit même où il avait été trépané un an et demi plus tôt, à l'hôpital militaire complémentaire du Val de Grâce.

Jacqueline informe ici sa future belle-mère de l'hospitalisation de son fils. De nature irascible et ne supportant pas que son fils vive maritalement avec Jacqueline Kolb (ils ne se marieront que le 2 mai 1918), elle n'a sans doute pas apprécié que Jacqueline ait mis tant de temps à la prévenir de l'hospitalisation de son fils. La réponse de Jacqueline dans la seconde lettre vient confirmer cette hypothèse. Il est d'ailleurs intéressant d'observer la différence de décachetage entre les deux lettres. C'est manifestement ulcérée que Madame de Kostrowitsky ouvrit la seconde, arrachant comme par une étrange coïncidence la signature de Jacqueline. La tension entre les deux femmes était telle que la mère du poète après sa mort fit mettre les scellés sur son appartement. Il était aussi celui de Jacqueline qui s'empressa de les faire retirer.

Provenance :

Précieux autographes [Collection Jacques Guérin], Drouot, 22 novembre 1985, expert Michel Castaing, n°154 (la notice attribue de façon erronée une « double trépanation » – il n'y en eut qu'une en réalité – à la déficience pulmonaire du poète) – Vente d'autographes, Drouot, 5 juin 1992, expert Frédéric Castaing, n°2 (la notice reprend les mêmes erreurs de celle du 22 novembre 1985).

« *Ma douleur ne vous regarde pas* »

6. Louis ARAGON

Poème autographe : *Sans mot dire*
S.l.n.d [fin 1919], 1 p. in-8°
Annotations typographiques

**Beau poème en vers libres issu du premier recueil d'Aragon :
Feu de joie, publié en 1920**

SANS MOT DIRE

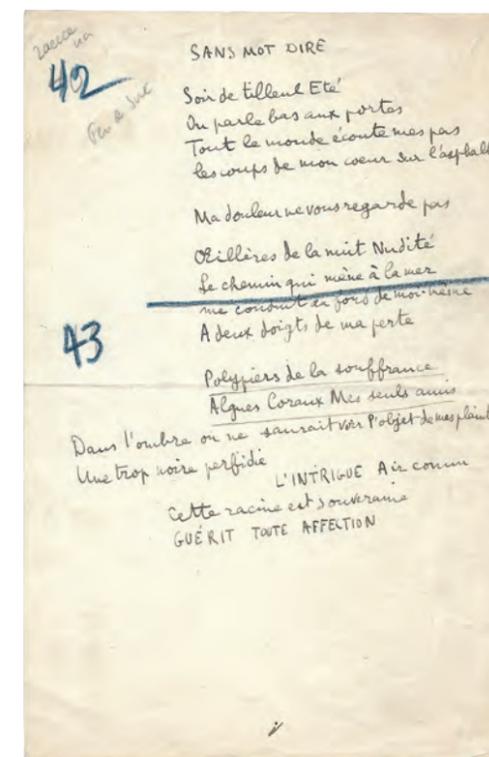
« Soir de tilleul Été
On parle bas aux portes
Tout le monde écoute mes pas
les coups de mon cœur sur l'asphalte

Ma douleur ne vous regarde pas

Œillère de la nuit Nudité
Le chemin qui mène à la mer
me conduit au fond de moi-même
À deux doigts de ma perte

Polypiers de la souffrance
Algues Coraux Mes seuls amis

Dans l'ombre on ne saurait voir l'objet de mes plaintes
Une trop noire perfidie
L'INTRIGUE Air connu
Cette racine est souveraine
GUÉRIT TOUTE AFFECTION »



Sans mot dire est l'un des vingt-trois poèmes formant le premier recueil poétique d'Aragon, *Feu de joie*, publié en 1920 au Sans Pareil. Cette œuvre, s'inscrivant dans un mouvement proche du dadaïsme, est selon Alain Jouffroy dans les « préparatifs du surréalisme », aux côtés du recueil d'André Breton, *Mont de piété*, publié l'année précédente.

Lautréamont et Rimbaud sont à l'époque pour Aragon ses maîtres poétiques. Ils auront sur lui une influence décisive dans la composition du recueil, dont les poèmes sont ceux d'une jeunesse en révolte, cherchant à « repoétiser » le quotidien en parlant de ce quotidien. Aragon laisse peu de place à la versification traditionnelle et montre un attachement aux allitérations et assonances au sein du vers libre.

Notre manuscrit est, selon toute vraisemblance, celui ayant servi à la publication avant l'impression du premier jeu d'épreuves. On remarque les annotations typographiques de l'éditeur au crayon gras signalant en marge gauche la pagination « [pages] 42 [et] 43 » et d'un trait horizontal le changement de page. La seule variante ici observable est l'absence de parenthèses avant et après « Air connu », qui figureront bien sur le texte publié en 1920.

Bibliographie :

Feu de joie – avec un dessin de Pablo Picasso, Au Sans Pareil, Paris, 1920, p. 42-43
Œuvres poétiques complètes, t. I, éd. Olivier Barbarant, Pléiade, p. 14

« Permettez-moi d'ajouter sérieusement que je vous offre mon livre »

7. Honoré de BALZAC

Lettre autographe signée « de Balzac » à l'éditeur Charles Motte
[Paris], 8 8bre [octobre 1831], 2 p. in-8°, adresse autographe sur la quatrième page
Quelques petites taches superficielles, pli central discrètement renforcé, infimes manques sans atteinte au texte
Quelques mots caviardés de la main de Balzac

Balzac fait parvenir à son correspondant ses Romans et contes philosophiques, parmi lesquels figurent *La Peau de chagrin* et *Le Chef d'œuvre inconnu*

« Mon cher Monsieur Motte, je n'ai pas perdu le souvenir des obligations que j'ai contractées envers vous – Vous m'avez donné de charmantes lithographies et je vous promis de vous faire des articles. Ils n'ont point été faits et **cette conduite constituerait une sorte d'indélicatesse très éloignée de mon caractère** ; mais *La Mode* a changé de maîtres à cette époque⁽¹⁾ ; je me suis brouillé avec *Le Temps* ; et les occasions de vous servir n'ont pas répondu au désir que j'en avais. Voilà l'histoire de mon manque de foi apparent ; perdonate mi.

Je n'ai pas osé vous faire demander le prix de mon album, mais voulez-vous me permettre de vous offrir un échange de nos productions ; échange auquel vous perdez, mais au moins avec le temps, la quantité de mes produits finira peut-être par équivaloir à la qualité des vôtres et ma conscience sera plus tranquille – **Maintenant permettez-moi d'ajouter sérieusement que je vous offre mon livre** [Romans et contes philosophiques] comme un témoignage de notre ancien voisinage⁽²⁾, et comme une marque de profonde estime pour vous qui n'êtes pas le moindre artiste parmi ceux dont vous traduisez les œuvres.

Agréer mes compliments affectueux

8-8bre de Balzac.

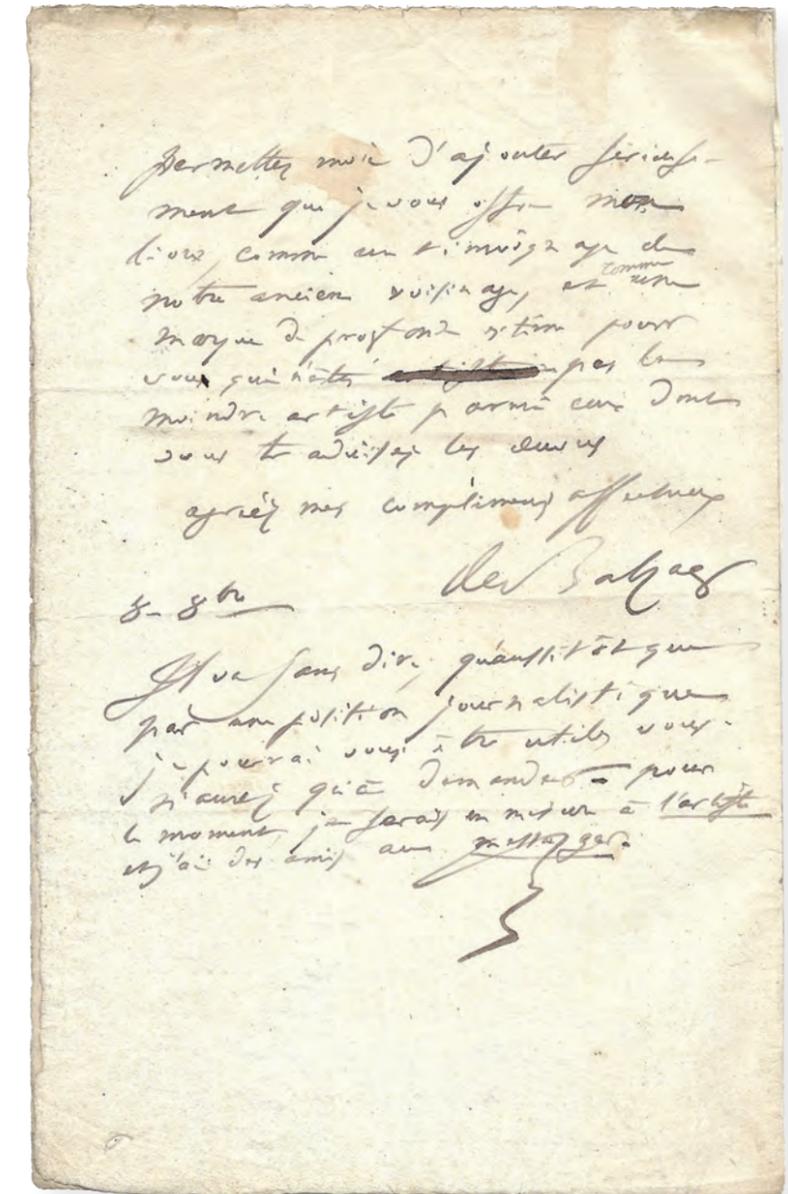
Il va sans dire, qu'aussitôt que par ma position journalistique je pourrai vous être utile vous n'aurez qu'à demander – pour le moment, je serais en mesure à *L'Artiste*⁽³⁾ et j'ai des amis au *Message*⁽⁴⁾. »

[1] Balzac cessa de collaborer avec la revue hebdomadaire *La Mode* (fondée par Émile de Girardin) après décembre 1830

[2] En 1826-1828, Charles Motte avait habité 13, rue des Marais-Saint-Germain (l'atelier de Delacroix était au n° 17) et avait donc été le voisin de Balzac imprimeur.

[3] Le premier numéro de *L'Artiste*, fondé par Achille Ricourt, est du dimanche 6 février 1831. En octobre 1831, Balzac était en bons termes avec Ricourt. Il n'en était plus de même en octobre 1832, le directeur de *L'Artiste* ayant fait reproduire *Le Colonel Chabert* dans *Le Salmigondis* sans l'autorisation de son auteur.[4] Charles Rabou et Philarète Chasles (préfacier des *Romans et contes philosophiques* en 1831)

Charles Motte (1784-1836) est l'un des plus importants lithographes et éditeurs français pendant la Restauration.



Provenance :
Catalogue Charavay 698, oct. 1957, n°26947

Bibliographie :
Correspondance, t. I, éd. Roger Pierrot et Hervé Yon, 2006, Pléiade, p. 413-414, n°31-103 (incorrectement transcrite par endroits, nous rétablissons ici le texte exact)



« C'est d'ombres et de lumières, c'est loin, très loin... »

8. Monique Serf, dite BARBARA

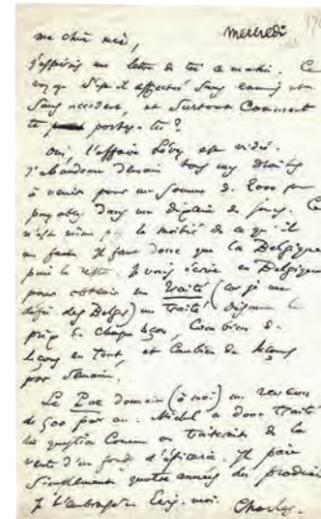
Lettre autographe signée « Barbara » à Jean [Poissonnier]
S.l.n.d [Amsterdam, c. 1965], 1 p. 1/2 in-8° à en-tête de l'Apollo Hotel
Petite fente au pli central inférieur

Très rare et troublante lettre de la chanteuse à son amour de jeunesse

« Cher Jean
C'est d'ombres et de lumières, c'est loin, très loin, si loin que [j']ai pensé n'en pas revenir jamais.
Je me souviens de vous deux, à l'instant et de la chaleur de vos présences.
Je vous embrasse très affectueusement et vous remercie de la force que vous me donnez
Barbara »

Jean Poissonnier, auteur-compositeur, fut l'amour de jeunesse de Barbara quand tous deux séjournèrent au château de Boisrenault dans l'Indre, en 1957. Ils restèrent proches amis, comme en témoigne cette lettre intime de la chanteuse, manifestement au milieu d'un épisode difficile de sa vie.

Reconnue comme une des plus grandes voix françaises au style de chant à la fois maniéré et dramatique, mais aussi comme auteur-compositeur hors du commun, Barbara eut une santé fragile. Morte à seulement 67 ans, elle finit sa carrière très affaiblie par une alimentation déséquilibrée, usée par les stimulants et les médicaments pris en doses massives pour calmer ses angoisses chroniques. Ses mythiques chansons telles que *Dis, quand revieras-tu ?*, *Nantes, Göttingen*, *L'Aigle noir* ou encore *Ma plus belle histoire d'amour* figurent aujourd'hui au Panthéon de la chanson française.



« Michel a donc traité la question comme on traiterait de la vente d'un fonds d'épicerie »

9. Charles BAUDELAIRE

Lettre autographe signée « Charles » à sa mère, Madame Aupick
[Paris], « mercredi » [28 octobre 1863], 1 p. in-8°
Petite réparation au papier Japon en marge inférieure, sans atteinte au texte
Un mot caviardé de la main de Baudelaire

Baudelaire annonce à sa mère, non sans amertume, la cession de ses droits pour la traduction complète des Œuvres d'Edgar Poe auprès de son éditeur Michel Lévy

PROVENANT DES COLLECTIONS GODOY ET LABARTHE

« Ma chère mère,
J'espérais une lettre de toi ce matin. Ce voyage s'est-il effectué sans ennui et sans accident, et surtout comment te portes-tu ? [Madame Aupick avait rendu visite à son fils à Paris durant le mois d'octobre]
Oui, l'affaire Lévy est vidée. J'abandonne demain tous mes droits à venir pour une somme de 2000 francs payables dans une dizaine de jours. Ce n'est même pas la moitié de ce qu'il me faut. Il faut donc que la Belgique paie le reste. Je vais écrire en Belgique pour un traité (car je me défie des Belges), un traité disant le prix de chaque leçon, combien de leçons en tout, et combien de leçons par semaine.
Le Poe donnait (à moi) un revenu de 500 [francs] par an. **Michel [Lévy] a donc traité la question comme on traiterait de la vente d'un fonds d'épicerie. Il paie simplement quatre années du produit. Je t'embrasse. Écris-moi.**
Charles »

Le contrat sera acté entre Charles Baudelaire et Michel Lévy frères trois jours plus tard, le 1^{er} novembre 1863 (qui tomba un dimanche, sans doute pour faciliter les comptes).

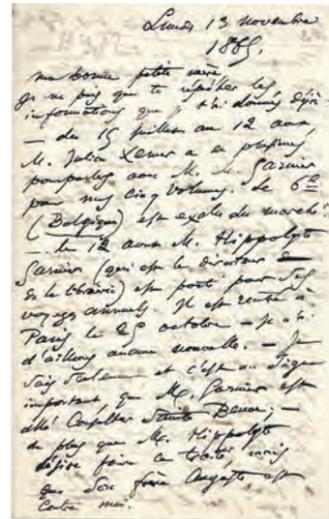
La cession de tous ses droits à Lévy comprend : *Histoires extraordinaires* ; *Nouvelles Histoires extraordinaires* ; *Aventures d'Arthur Gordon Pym* ; *Eureka* (non encore publié) ; *Histoires grotesques et sérieuses* (non encore publié).

L'éditeur profite, au travers de clauses léonines, de la situation financière exsangue dans laquelle se trouve le poète, toujours plus acculé de dettes. Dans une autre lettre à sa mère du 25 novembre, Baudelaire admet par ailleurs que Lévy « s'est engagé à partager cet argent entre quelques-uns de [ses] créanciers ». Ce traité est d'autant plus terrible pour lui que de tous ses ouvrages publiés de son vivant, seules les traductions de Poe connurent un succès en librairie.

Les « leçons » évoquées ici par le poète seront en réalité des conférences qu'il donnera l'année suivante, quand il sera fixé à Bruxelles. Il en prononcera au total cinq, en espérant attirer l'attention d'Albert Lacroix (1834-1903), l'éditeur des *Misérables*. Elles ne rencontreront pas le succès escompté.

Provenance :
Collection Armand Godoy (Drouot, 12 oct. 1988, n°203)
Puis collection André Sylvain Labarthe

Bibliographie :
Charles Baudelaire, dernières lettres inédites à sa mère, éd. J. Crépet, Excelsior, 1926, p. 177-178 – Correspondance générale, éd. J. Crépet, Lambert successeurs, 1947-1953, n°794, *Correspondance*, t. II, éd. Claude Pichois, Pléiade, p. 327-328



« Je me sens oublié. Je suis triste. Je ne suis plus bon à rien. Je m'ennuie mortellement »

10. Charles BAUDELAIRE

Lettre autographe signée « C.B. » à sa mère, Madame Aupick [Bruxelles], « Lundi 13 novembre 1865 », 4 p. in-8° d'une écriture serrée, à l'encre noire sur bifeuillet Ancienne et discrète trace d'onglet en marge gauche de la quatrième page

Ambitions éditoriales malheureuses et confidences obscures à sa mère, quelques mois seulement avant sa terrible attaque

PROVENANT DES COLLECTIONS GODOY ET MARTIN

« Ma bonne petite mère,
Je ne puis que te répéter les informations que je t'ai données déjà.
-Du 15 juillet au 12 août, M. Julien Lemer a eu plusieurs pourparlers avec MM. Garnier pour mes cinq volumes [Les Fleurs du mal, Petits poèmes en prose, Les Paradis artificiels et deux volumes de critiques]. Le sixième (Belgique) est exclu du marché.
-Le 12 août M. Hippolyte Garnier (qui est le directeur de la librairie) est parti pour ses voyages annuels. Il est rentré à Paris le 25 octobre. – Je n'ai d'ailleurs aucune nouvelle. Je sais seulement, et c'est un signe important, que M. Garnier est allé consulter Sainte-Beuve, mais que son frère Auguste est contre moi.
Et si l'affaire ne se fait pas ? dis-tu. Pourquoi ne pas me dire qu'aucun livre de moi ne se vendra plus jamais ?
Seulement, je me sens oublié. Je suis triste. Je ne suis plus bon à rien. Je m'ennuie mortellement. Je crois que cette affaire se fera, mais ma grande crainte est de devoir alors les 4 ici les 4 000 francs que les frères Garnier auront à me compter ; ces 4 000 francs que je voulais consacrer à payer des dettes françaises.
Certainement, le livre sur la Belgique [son pamphlet *La Belgique déshabillée*, dont les premiers extraits furent publiés à titre posthume en 1887] est très avancé. Il manque peu de choses ; mais la privation totale d'argent m'empêche de le finir. **Je devrais consacrer mon temps mon loisir forcé à retoucher le plus possible mes poèmes en prose, Mes contemporains ; ce serait toujours du temps gagné ; car il faudra bien le faire plus tard. Mais je n'ai plus de cœur à rien.** Il y a quinze jours, un directeur de journal de Paris m'a écrit que si je voulais lui envoyer un choix de ces fragments, pourvu qu'ils ne fussent pas de nature à chagriner ses abonnés, il m'enverrait tout de suite 3 ou 400 francs. Non seulement je n'ai rien fait, mais je ne lui

ai même pas répondu [Il n'existe pas d'autre occurrence de ce « directeur » dans la correspondance du poète, est-ce une fiction ?].

Dans cet état somnolent, qui ressemble beaucoup au spleen, il faut cependant que je me fasse un devoir de t'écrire souvent. Car je vois que les ennuis de l'hiver commencent cruellement pour toi. L'idée de te distraire me donnera peut-être le courage que je n'ai pas pour mes intérêts.

Tu as voulu la vérité. Je te l'ai dite. – **Je vois tous les jours aux vitres des librairies de Bruxelles toutes les polissonneries et toutes les inutilités journalières qu'on imprime à Paris, et j'entre en rage quand je pense à mes cinq six volumes, fruit de plusieurs années de travail, et qui, réimprimés seulement une fois par an, me donneraient une jolie rente. Ah ! je peux dire que je n'ai jamais été gâté par le destin !**

Lemer dit toujours : patience ! Il affirme qu'il considère l'affaire comme excellente pour les Garnier. Je n'en doute pas. Je soupçonne qu'il va très lentement pour n'avoir pas l'air pressé, et que, comme il refuse de rien recevoir de moi, il veut se faire payer par eux – plutôt, je ne comprends rien. –

Porte-toi bien autant que tu le pourras. C'est tout ce que je te demande et tout ce que je demande au ciel.

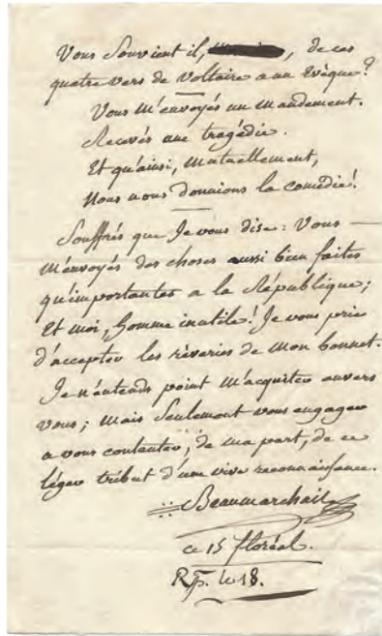
C.B. »

Très endetté en France, c'est en partie pour vivre à l'écart de ses créanciers que Baudelaire finit par quitter Paris, le 24 avril 1864, pour la Belgique. Cet exil sera malgré tout pour lui le début d'une nouvelle série de déconvenues éditoriales. Il prononce cinq conférences, et espère, à cette occasion, attirer l'attention d'Albert Lacroix (1834-1903), l'éditeur des *Misérables*, mais elles ne rencontrent pas le succès escompté. Il essuie un nouvel échec auprès de Lacroix pour la vente des droits de ses *Variétés* en trois volumes. Il cherche par ailleurs des aides parmi ses confrères, tels Victor Hugo ou Sainte-Beuve. Ce dernier, évoqué au début de la lettre, ne lui apporte qu'un timide soutien, en dépit de l'importance que Baudelaire accordait à son jugement. Le poète s'adresse alors à Julien Lemer (1815-1893), libraire et publiciste très actif. Les deux hommes se connaissent de longue date. Lemer avait publié dès 1850 « Lesbos » (l'une des six pièces condamnées dans *Les Fleurs du Mal* en 1857) dans le recueil *Les Poètes de l'amour*, une anthologie de la poésie amoureuse, chez Garnier frères. Il agit en tant qu'intermédiaire pour Baudelaire et s'efforce, en vain, de trouver un accord avec les mêmes frères Garnier en cette année 1865. Éreinté par sa situation et se sentant oublié, il trouve comme toujours en sa mère la confidente de ses sombres états d'âme. Il ne cache toutefois pas son agacement à son égard : « Et si l'affaire ne se fait pas ? dis-tu. Pourquoi ne pas me dire qu'aucun livre de moi ne se vendra plus jamais ? ». Il faut dire que madame Aupick ne peut que constater, depuis Honfleur, les revers accumulés par son fils. Le poète, dans un perpétuel besoin financier, termine son épître par une marque d'affection pour elle, son seul véritable appui.

Lettre exceptionnelle

Provenance :
Collection Armand Godoy (Drouot, 12 oct. 1988, n°203), librairie Pinault (1990), puis collection Jacques Martin

Bibliographie :
Revue de Paris, 1^{er} décembre 1917
Commentaires graphologiques sur Charles Baudelaire, Rougemont, Sté de graphologie, 1922, p. 42-43 (reproduction partielle en facsimilé)
Charles Baudelaire – Lettres inédites à sa mère, éd. Jacques Crépet, Louis Conard, 1918, p. 356-358
Correspondance générale, éd. Jacques Crépet, Jacques Lambert successeur, 1947-1953, n°949
Correspondance, t. II, éd. Claude Pichois, Pléiade, p. 541-543



« *Et moi, homme inutile ! Je vous prie d'accepter les rêveries de mon bonnet* »

11. Pierre-Augustin Caron de BEAUMARCHAIS

Lettre autographe signée « Beaumarchais » au Citoyen Pierre-Charles-Louis Baudin

S.l., « ce 15 floréal » [4 mai 1797], 1 p. petit in-8°

Apostille « Rép[ondu] le 18 [floréal] » de la main de Pierre-Charles-Louis Baudin

Un mot « Monsieur » caviardé par Beaumarchais

En citant Voltaire, Beaumarchais fait parvenir à son correspondant

La Mère coupable, troisième partie de sa Trilogie de Figaro

« Vous Souvient il, ~~Monsieur~~, de ces quatre vers de Voltaire à un Evêque ?

-

Vous m'envoyés un mandement.

Recevés une tragédie.

Et qu'ainsi, mutuellement,

Nous nous donnions la comédie !

-

Souffrés que je vous dise : Vous m'envoyés des choses aussi bien faites qu'importantes à la République ; Et moi, homme inutile ! Je vous prie d'accepter les rêveries de mon bonnet.

Je n'entends point m'acquiter auvers vous ; mais seulement vous engager a vous contenter, de ma part, de ce léger tribut d'une vive reconnaissance.

Beaumarchais

ce 15 floréal »

[« Rep. Le 18 »]

Cette lettre s'inscrit dans une séquence d'échanges épistolaires entre Beaumarchais et Pierre-Charles-Louis Baudin. On connaît la réponse de Baudin du « 18 floréal », comme indiqué par lui en marge inférieure : « Mes avortons politiques ne peuvent devenir l'équivalent de votre œuvre dramatique. En le lisant avec avidité, j'ai parfaitement senti combien le flacon de Susanne étoit nécessaire. Votre Irlandais me suffoque [...] cependant observés que d'une part le fanatisme politique comme le fanatisme religieux explique beaucoup de faits qui semblent excéder la mesure connue de la méchanceté humaine ; que d'une autre part ce que nous avons vû de plus atroce, de plus révoltant, et surtout de plus dégoûtant, avoit un caractère de franchise brutale, au lieu qu'il s'agit dans votre Tartuffe d'un raffinement de noirceur hypocrite, si ménagé, filé avec tant d'art [...] ». (*Beaumarchais et le Courrier de l'Europe*. Ed. Gunnar & Mavis von Proschwitz. *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*. Oxford : The Voltaire Foundation, 1990 ; p. 1173-1174, n°628).

Quand Baudin évoque ainsi les personnages « Irlandais » [Bégearss], « Suzanne » [l'épouse de Figaro] puis plus largement l'éloge qu'il fait du drame théâtral de son correspondant, on comprend que le texte envoyé par Beaumarchais est la troisième partie de sa trilogie espagnole : *L'Autre Tartuffe ou la Mère coupable*.

La pièce, jouée le 26 juin 1792 au théâtre du Marais, est un échec. La reprise, au Théâtre de la rue Feydeau, le 16 Floréal de l'an V (5 mai 1797), c'est-à-dire au lendemain de cette lettre, est cette fois couronnée d'un grand succès. La pièce représente la troisième partie de la trilogie de Figaro, après *Le Barbier de Séville* (1775) et *Le Mariage de Figaro* (1778). Beaumarchais en fait lui-même une notice pour commenter ce troisième et ultime acte : « après avoir bien ri au *Barbier de Séville* de la turbulente jeunesse du comte Almaviva, après avoir gaiement considéré dans *la Folle Journée* [*Le Mariage de Figaro*] les fautes de son âge viril, venez vous convaincre, par le tableau de sa vieillesse, que tout homme qui n'est pas né, un épouvantable méchant finit toujours par être bon. »

Si aucune lettre entre Voltaire et Beaumarchais ne nous est aujourd'hui parvenue, on connaît cependant l'estime qui les unissait. Dans son ouvrage, *L'édition Kehl de Voltaire. Une aventure éditoriale et littéraire au tournant des Lumières*, Linda Gil explique que « Leur relation se construit sur une admiration réciproque. Beaumarchais lit Voltaire et admire ses œuvres. Sa propre écriture est souvent influencée par le style du philosophe. » Quant à Voltaire, « il cite Beaumarchais en exemple à D'Alembert, il se compare à lui. Une bonne partie de sa correspondance des premiers mois de 1774 en est occupée ».

Provenance :

Vente Cornuau, 25-26 mai 1934

Collection A. Guichard

Bibliographie :

« Chroniques », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 42^e année, n°1 (1935), p. 148 (transcription partielle) – Linda Gil, *L'édition Kehl de Voltaire. Une aventure éditoriale et littéraire au tournant des Lumières*, Honoré Champion, Paris, 2018, t. 1, p. 573-576 – *Inventaire numérique de la correspondance de Beaumarchais*, Linda Gil (dir.), Humanum/IRCL, IDC24

« Je trouve intéressante la relation que vous établissez entre l'immoralisme et la question sexuelle... »

12. Henri BERGSON

Lettre autographe signée « H. Bergson » à Raphaël Cor
Paris, 22 mars 1935, 2 p. in-8°
Petite fente à la pliure centrale du second feuillet

Importante lettre inédite du philosophe en réaction à l'article du nietzschéen Raphaël Cor : De la morale bergsonienne à l'immoralisme

« Monsieur,
Je viens de lire avec grand intérêt votre article "De la morale bergsonienne à l'immoralisme", et je tiens à vous remercier de me l'avoir envoyé, avec une aimable dédicace. Comme votre titre même l'indique, l'"immoralisme" n'a rien de commun avec la morale que j'expose : ce sont deux antipodes.

Mais je trouve intéressante la relation que vous établissez entre l'immoralisme et la question sexuelle. Sur cette dernière question je me suis expliqué moi-même dans le livre dont vous parlez (page 326). –

Vous avez résumé avec une élégante précision (mais peut-être en la réduisant à une affirmation trop simpliste) la distinction que j'établis, dans le domaine moral et religieux, entre le statique et le dynamique, entre le clos et l'ouvert. D'autre part, pour ce qui concerne l'au-delà, je ne vois rien, dans mes explications, qui s'oppose à la "survivance personnelle" : il me semble, au contraire, que je l'ai affirmé dans toute la mesure où c'est possible si l'on s'en tient à la philosophie pure.

Tous mes compliments pour cette intéressante étude, avec l'expression de mes sentiments dévoués.

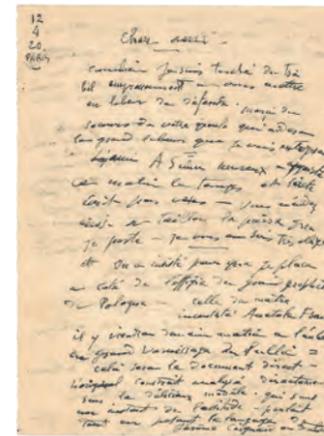
H. Bergson »

Henri Bergson se réfère dans cette lettre inédite à l'article *De la morale bergsonienne à l'immoralisme* de Raphaël Cor, paru le 1^{er} mars 1935 au *Mercure de France* (vol. 258, n°881, p. 225-246). Né en 1882, Cor est écrivain et critique littéraire et collabore assez régulièrement à la revue, où il a déjà publié des essais sur Proust, Dickens et Anatole France. Il est aussi auteur des *Essais sur la sensibilité contemporaine* (1912), où il rapproche Nietzsche de Bergson par la médiation de Schopenhauer.

Dans son article sur la morale bergsonienne, Cor s'appuie sur *Les deux sources de la morale de la religion*, publié par Bergson chez Alcan en 1932. Les pages de l'article de Cor sur l'hypocrisie de la morale sexuelle, où il présente l'amour charnel comme une figure de l'amour mystique, retiennent l'attention de Bergson, qui rappelle à Cor ses propres réflexions critiques sur le caractère aphrodisiaque de notre civilisation. Il tient aussi à répondre à Cor à propos de la survivance de l'âme personnelle (voir source infra).

Source :
Henri Bergson, *La Pensée et le mouvant*, Paris, PuF, 2009, p. 46

Bibliographie :
La transcription de cette lettre figurera dans le prochain volume de la correspondance de Bergson (*Correspondance II*) aux Presses universitaires de France



« Ma technique apprise complétée de Rodin s'inscrit même dans le portrait »

13. Antoine BOURDELLE

Lettre autographe signée « Bourdelle » à un ami
Paris, 12 avril 1920, 2 pp. in-8°
Petite décharge d'encre sur la deuxième page

Bourdelle évoque l'un des bustes qu'il réalisa pour Anatole France et l'influence de Rodin sur son art

« Cher ami,
Combien je suis touché du très bel empressement à vous mettre en labour de défendre. Merci du secours de votre épaule qui aidera le grand labour que je vais entreprendre [...] On a insisté pour que je place à côté de l'effigie du grand prophète de Pologne celle du maître incontesté Anatole France.

Il y viendra demain matin à l'aube du grand vernissage du public = Cela sera le document direct, l'original... analysé directement sans le délicieux modèle – qui sans un instant de lassitude – parlais tout en pesant le langage de Jérôme Coignard ou celui de Maurice Bergeret.

Le buste, cette image, vous l'avez vu chez moi peut-être =

A. France y est nu jusqu'à presque mi-corps

Il a tenu à ce que son nom y soit gravé de sa propre main [...]

J'ai voulu vous signaler ce nouvel arrivant = ce chef construit ou les initiés pourront étudier combien les raisons que vous dites – de **ma technique apprise complétée de Rodin – s'inscrit même dans le portrait**, et c'est là le point capital [qui] s'unit au sens du bloc, au sens qui porte du dedans – [qui] songe à épouser la lumière et l'espace.

Ce travail m'a valu l'amitié morale et spirituelle du maître. [...]

Bourdelle [...]

Plusieurs bronzes originaux du célèbre portrait d'Anatole France par Bourdelle sont aujourd'hui conservés au Musée Bourdelle et qu'au Musée d'Orsay.

L'influence de Rodin sur les œuvres de Bourdelle est considérable. Il fait ses premières armes comme praticien dans l'atelier du maître dès 1893. Son esthétique se détache de celle de Rodin au tournant des deux siècles, quand il réalise sa *Tête d'Apollon*. Bourdelle sera bientôt considéré comme l'incarnation d'une césure esthétique, alternative fondamentale à la politique de *tabula rasa* des avant-gardes et à son tour maître pour de nombreux artistes majeurs du XXe siècle.

« Cette guerre maudite »

14. Louis-Ferdinand CÉLINE



Carte postale autographe à ses parents

[Flandres], 16 oct[obre] [19]14 (cachet postale), 2 p. in-12°

Adresse autographe : « M^R Destouches / 11 Rue Marsollier / Paris / France »

Émouvante et toute première missive envoyée à ses parents depuis le front en Flandres, moins de dix jours avant sa blessure au bras

« Chers Parents

Je vous écris d'un pays presque étranger où l'on ne parle que le flamand. Après plusieurs journées malheureusement orageuses, nous avons eu la victoire mais nous déplorons la perte de pas mal d'entre nous. L[ieutenant] Troucut, Jozan, Doucerin, Legrand, Brigadier Trelat et pas mal de nos pauvres camarades continuons quand même et vaincrons sûrement.

Nous sommes méconnaissables tellement nous sommes abîmés par les bivouacs. Enfin ce n'est rien si nous les sortons du pays.

Bien reçu les 6 colis merci beaucoup.

J'apprends les blessures de pas mal d'entre nous, j'ai appris aussi que ce pauvre Max Linder avait été tué à Esternay. C'est effrayant ce qu'il y en aura après cette guerre maudite. L'hiver surtout arrive et les nuits du nord sont mortelles au bivouac. Enfin soyons là et essayons d'être un peu là. »

Céline, qui n'est encore que Louis Destouches, est nommé, en mai 1914, maréchal des logis après avoir rejoint deux ans plus tôt le 12^e régiment de cuirassiers à Rambouillet, en qualité d'engagé. Le jeune soldat est mobilisé aux premières heures de la guerre, dès le 1^{er} août. Il part pour la Woëvre, où il fait campagne jusqu'au 1^{er} octobre 1914, date à laquelle il se rend en Flandres. Comme le témoigne sa carte, Destouches évoque les scènes de chaos dont il est le témoin direct. Ce sont ces visions d'horreur qui s'inscrivent au plus profond de son esprit, comme l'éclat d'obus qui s'inscrira bientôt dans sa chair. Cette époque charnière de sa vie formera en lui « mille pages de cauchemars en réserve », comme il le confiera à Joseph Garcin au moment où il commencera à écrire *Voyage au bout de la nuit* : « Celui de la guerre tient naturellement la tête. Des semaines de 14 sous les averse visqueuses, dans cette boue atroce et ce sang et cette merde et cette connerie des hommes, je ne m'en remettra pas » (*Lettres*, Pléiade n°30-6).

À l'évocation ici du nom de Max Linder, seule occurrence du célèbre acteur français du burlesque dans sa correspondance, on est tenté de penser que Céline appréciait le personnage. Ce dernier est par ailleurs brièvement cité dans *Mort à crédit*, dans une scène où Courtial des Pereires s'adresse à Ferdinand : « Vas-y, Ferdinand ! Va te promener ! qu'il me disait alors... Va donc jusqu'au Louvre ! ça te fera beaucoup de bien ! Va-t'en donc jusqu'aux Boulevards ! Tu aimes ça toi Max Linder ! » (Roman I, éd. H. Godard, Pléiade, p. 877).

Max Linder est ramené du front mourant. Réformé, il reprit son activité en 1916, s'estimant rétabli. Il se suicide le 31 octobre 1925 à l'âge de 41 ans.

De toute rareté

Provenance :

Vente d'autographes, Drouot, 5 juin 1992, n°29 – Collection Patrice Campesato

Bibliographie :

Lettres, éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis, Pléiade, 2009, n°14-35 - *Céline*, éd. Henri Godard, 2011, p. 66-67

« J'ai été content d'avoir pu faire obtenir à votre fils la médaille qu'il méritait moins pour sa blessure que pour son courage »

15. [CÉLINE] Capitaine Schneider & Colonel Blacque-Belair

Deux cartes-lettres autographes signées [Correspondance des Armées de la République] :

Carte-lettre autographe signée « Schneider » à Louis Destouches

« Ledringhem (nord), le 2 décembre 1914 », 1 p. petit in-8° oblongue

Adresse autographe au recto :

« [M]^{al} des Logis Destouches du 12^e Cuirassiers / Hôpital auxiliaire n°5 Hazebrouck »

Carte-lettre autographe signée « Colonel Blacque-Belair » à Monsieur [Fernand] Destouches S.I, « 27.12.1914 », 1 p. petit in-8° oblongue

Adresse autographe au recto :

« [M]onsieur Destouches / 11 rue Marsollier / Paris »

Petites taches superficielles, cachets postaux

Deux importants témoignages relatifs à la blessure et la médaille militaire du maréchal des logis Destouches

Capitaine Schneider à Louis Destouches

« Mon Cher Destouches, je reçois à l'instant votre lettre de l'hôpital d'Hazebrouck et je suis désolé que votre blessure soit aussi grave ! Espérons néanmoins que les conséquences ne seront pas ce que vous craignez, et qu'après la guerre, en vous soignant, vous pourrez vous rétablir complètement. Je le souhaite bien vivement pour vos parents et votre situation. J'ai donné de vos nouvelles au Colonel et au docteur. Je serai toujours très heureux d'en avoir, - et de meilleures !

Au revoir, mon cher Destouches, et croyez-moi toujours bien affectueusement vôtre.
Schneider »

Colonel Blacque-Belair à Fernand Destouches

« Monsieur Je vous remercie de votre aimable lettre. J'ai été content d'avoir pu faire obtenir à votre fils la médaille qu'il méritait moins pour sa blessure que pour son courage. Qu'il prenne tout son temps pour se guérir. La campagne n'est pas finie. Veuillez croire à mes meilleurs sentiments.

Colonel Blacque-Belair »



27 octobre 1914 : date charnière

Mobilisé depuis le 20 octobre 1914 autour du village Poelkapelle, à une dizaine de kilomètres au nord d'Ypres, le maréchal des logis Louis Destouches se déclare volontaire le 27 pour partir à la tête d'un petit peloton. Sur des paysages presque parfaitement plats où les balles pouvaient parcourir de longues distances, Destouches est blessé une première fois, projeté contre un arbre par le souffle d'un éclatement d'obus. Poursuivant sa mission, il est ensuite atteint d'une balle ricochante, fracturant l'os de son bras droit. Il gardera des séquelles à vie de l'une et l'autre blessure : névrite et invalidité partielle du bras droit, vertiges de Ménière et bruits permanent dans le conduit auditif. Céline évoque cet épisode dès les premières lignes de *Guerre* (Gallimard, 2022) : « J'ai toujours dormi ainsi dans le bruit atroce depuis décembre 14. J'ai attrapé la guerre dans ma tête. Elle est enfermée dans ma tête ».

Le capitaine Schneider commandait le deuxième escadron du 12^e cuirassiers dans lequel Louis Destouches avait été affecté au moment de son engagement, en mai 1912. L'officier connaissait Fernand Destouches, le père de Louis, et le tenait régulièrement informé de la conduite de son fils et de son moral.

Henri Blacque-Belair venait de prendre, en décembre 1914, le commandement du 12^e cuirassiers. Issu d'une grande famille, il était une figure connue de l'armée et de la bonne société parisienne. Il restera pour Céline, qui ne l'approcha sans doute que de loin, une figure prestigieuse et quasi tutélaire. C'est par son intermédiaire que le soldat Destouches se voit remettre, le 25 novembre 1914, la médaille militaire qui lui est décernée par Joffre, général commandant en chef. La mention indique : « En liaison entre un Régiment d'infanterie et sa brigade, s'est offert spontanément pour porter sous un feu violent un ordre que les agents de liaison de l'infanterie hésitaient à transmettre. A porté cet ordre et a été grièvement blessé au cours de sa mission. »

Dans sa biographie *Céline* (Gallimard, 2011), Henri Godard rappelle « qu'il n'est pas un des romans écrits après 1945 dans lequel blessures et médaille, témoins d'une nouvelle vie commencée [...], ne soient rappelées et utilisées comme éléments de sa défense. »

Rarissimes documents

Provenance :
Vente d'autographes, Drouot, 5 juin 1992, n°29, collections Danière et Patrice Campesato

Bibliographie :
Lettres, éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis, Pléiade, 2009, n°14-42b et 14-42f - *Céline*, éd. Henri Godard, 2011, p. 66-69

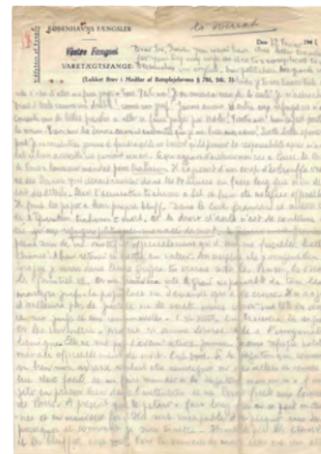
« On me trouvera vite le Grand responsable de tous les martyrs juifs. La populace ne demande qu'à le croire. Il ne s'agit d'ailleurs pas de justice ni de vérité mais servir ma tête en vengeance aux juifs et aux communistes. C'est tout. »

16. Louis-Ferdinand CÉLINE

Lettre autographe signée « Louis » à sa femme Lucette, sous couvert de l'avocat Erik V. Hansen

[Prison Vestre Faengsel, Copenhague], 16 février [194]6, 2 p. in-folio à la mine de plomb
Numérotation typographique « 18 » d'une autre main pour l'édition *Lettres de prison*
Petites taches, brunissure, pliures et petites déchirures en marge supérieure, traces de pliures

Longue lettre sur sa haine contre les juifs et les communistes, son bras de fer avec les autorités françaises, sa tendresse pour Lucette et ses souvenirs de Montmartre



« Dear sir, I wish you would have this letter translated for you by my wife as it is too complicated to write in english. Mon petit chéri. Avec grande inquiétude je te vois trouver toute naturelle l'idée d'aller me faire juger à Paris. Peste non ! Je ne consens à rien de la sorte. Je m'accroche au Droit d'Asile comme un diable ! Comme un juif ! Jamais aucun d'entre eux réfugiés ici n'a consenti sur de belles paroles à aller se faire juger par Hitler ! Foutre non ! Mon cas est exactement le même. Bien sûr que les Danois seraient enchantés que je me livre moi-même. Quelle belle épine du pied ! Je ne consentirai jamais il faudra qu'ils me livrent qu'ils prennent la responsabilité après m'avoir bel et bien accueilli pendant un an. Ce qui aggrave d'ailleurs mon cas à Paris. Le Parquet de Paris a lancé un mandat pour trahison. Il s'agissait d'un coup d'esbroufe vis-à-vis des Danois qui devait réussir dans les 24 heures ou faire long feu si on demandait des détails. Mais l'accusation trahison a bel et bien été notifiée officiellement. Il faut les piper à leur propre bluff. Dans le Code français et surtout celui de l'Épuration trahison = mort. Or le droit d'asile n'est de coutume conféré qu'aux réfugiés politiques menacés de mort. Le Gouvernement français prend soin de me notifier officiellement qu'il veut me fusiller. Quelle chance ! À bien retenir et mettre en valeur [...]. On me trouvera vite le Grand responsable de tous les martyrs juifs. La populace ne demande qu'à le croire. Il ne s'agit d'ailleurs pas de justice ni de vérité mais servir ma tête en vengeance aux juifs et aux communistes. C'est tout. On trouvera les arguments, on les inventera. Marie [Canavaggia] est comme Louise [l'héroïne de l'opéra de Gustave Charpentier que Céline cite à plusieurs reprises dans *Féerie*]. Elle a l'imagination bégnine. Elle ne voit pas l'avenir atroce – jamais. Je suis réfugié politique menacé officiellement de mort. C'est tout. Si la Légation qui connaît si bien mon adresse voulait être renseignée sur mes allées et venues il lui était facile de me faire mander à la Légation mais on m'a fait jeter en prison bien dans l'intention de me livrer ficelé aux bourreaux de Paris. À présent que le pétard a fait long feu on se perd en chicanes et en mauvaise foi. Ils sont incapables d'expliquer aux Danois pourquoi et comment je suis traître [...]. Pour les menaces de mort elles ont dû être détruites lors du pillage de la rue Girardon [référence aux menaces anonymes que Céline recevait par la poste à la fin de l'Occupation à son adresse du 4, rue Girardon]. Mais il y a mieux. Dans les

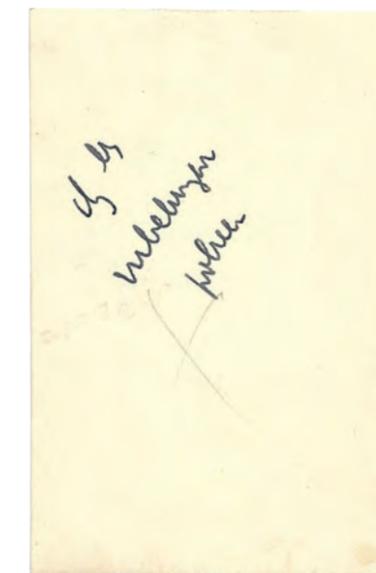
journaux clandestins de la Résistance j'étais souvent sans aucune provocation de ma part promis au supplice [...] Si Paul-Boncour se désiste il faudra songer à Maître Aubépin, le défenseur de Pétain qui me paraît très brave [...]. Je n'aurai pas trop de deux avocats [...]. À Paris la frousse règne ils s'avanceront difficilement. **Il faut s'accrocher au Danemark. Comme les juifs nos maîtres en toute chose. Le fait que j'ai été en Allemagne m'accable pour les Français mais si j'étais resté à Paris ils m'auraient assassiné [...].** Je vois beaucoup d'oiseaux ils chantent au premier soleil. Ils sont bien malheureux comme moi lorsqu'il fait sombre. Tu m'as bien appris à aimer les petits oiseaux. C'est une bien grande joie dont je profite à présent derrière mes barreaux. Les jours rallongent comme disait Inès [La femme de ménage qu'employait le couple rue Girardon]. Dans le jardin de Barbe bleue les primevères ne sont plus loin [L'un des jardins que Céline apercevait depuis sa chambre]. Le merle a chanté tout l'hiver au boulodrome. Les anglais montent à présent Rue St-Vincent [rue de la butte Montmartre]. Chaunard [Claude Chervin] leur vend des aquarelles [...]. Si les Communistes n'ont pas encore pris tout le pouvoir en France c'est qu'on a encore trop besoin des Américains pour la reconstruction. Lis bien les journaux français, surtout Le Monde et La Bataille – et la rubrique Épuration. Tout cela nous guide. **Il est difficile aux Danois de se rendre compte de l'hystérie et de la haine politique et littéraire françaises.** Cela leur paraît du roman hélas ils n'ont qu'à penser à la St Barthélémy – aux Huguenots, à 89, 48, 71 ! Ce n'est pas le côté Vie Parisienne. Ils ne veulent pas le voir. Mikkelsen seul je crois comprend parfaitement ce côté des choses. **Les livres que l'on veut me faire expier Bagatelles et L'École sont parus il y a bientôt 10 ans ! Le Voyage le commencement de mes malheurs en 1933 !** Passe voir Hansen samedi pour les dernières nouvelles.

Louis »

L'écrivain prend la fuite avec sa femme Lucette aux premières heures de l'Épuration, en juin 1944. S'en suivent de long mois de cavale, d'abord à Baden-Baden puis à Sigmaringen, aux côtés de l'intelligentsia collaborationniste. Une fois arrivé au Danemark (toujours occupé) en mars 1945, ils logent à Copenhague chez Karen Marie Jensen, amie et ancienne maîtresse de Céline. L'écrivain finit par être reconnu par plusieurs sources. Il est finalement arrêté le 17 décembre 1945 par les autorités danoises. La France exige l'extradition de Céline, refusée par le Ministre danois de la Justice. Ce dernier craint un procès expéditif du pamphlétaire, et à raison : sous mandat d'arrêt depuis avril 1945, Céline est inculpé au nom de l'article 75 du code pénal pour intelligence avec l'ennemi et aurait très vraisemblablement été fusillé s'il avait été reconnu coupable après son extradition. Un bras de fer entre les autorités danoises et françaises s'engage dès lors. Ses avocats Mikkelsen et Hansen jouent la montre afin d'éviter à Céline le sort de Brasillach. Suivent quatorze mois de détention pour l'écrivain qui d'une certaine façon lui sauvent la vie.

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Lettres de prison, éd. François Gibault, Gallimard, 1998, p. 43-45 – *Lettres*, éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis, Pléiade, 2009, n°46-5 (Contrairement à ce que rapporte la note n°1 dans l'édition de la pléiade, Céline ne signe pas son court propos liminaire en anglais à l'avocat Erik V. Hansen. L'auteur écrit son nom en face de « varetagsfange », qui était obligatoire afin que la lettre puisse quitter l'administration pénitentiaire).



17. Louis-Ferdinand CÉLINE

Tirage argentique d'époque
[Hiver 1944, région de Berlin ?], 5,9 x 9 cm
Petits défauts de surface

Tirage d'époque de l'écrivain avec annotation autographe de sa main

Ce tirage peu commun figure Louis-Ferdinand Céline de buste, le visage orienté de trois-quarts vers la gauche. Paupières lourdes et lèvres pincées, l'écrivain semble avoir été pris « sur l'instant » et non de poser devant l'objectif.

Au verso du tirage, Céline écrit :
« *Chez les Nibelungen police* »

Ce portrait date de l'hiver 1944, en Allemagne du Nord, quand Céline cherche à passer au Danemark par Rostock, avant de revenir vers Sigmaringen. Il l'envoie à plusieurs correspondants. Cette photographie est notamment adressée au docteur Alexandre Gentil, médecin militaire et proche de l'entourage du couple Destouches.

Dans un autre exemplaire de ce tirage, reproduit dans *Céline 1944-1961* (François Gibault), Céline nous éclaire plus en détail sur les circonstances dans lesquelles ce portrait est réalisé : « Photo prise par la police allemande de Neurupin Prusse au bureau de Krantzlin 1944 LF »

Précieuse relique célinienne

Provenance :
Artcurial, *Livres et manuscrits*, 10 mai 2011, n°194 (fonds du docteur Gentil)

Iconographie :
Céline 1944-1961, éd. François Gibault, *Mercurie de France*, 1985, p. 16

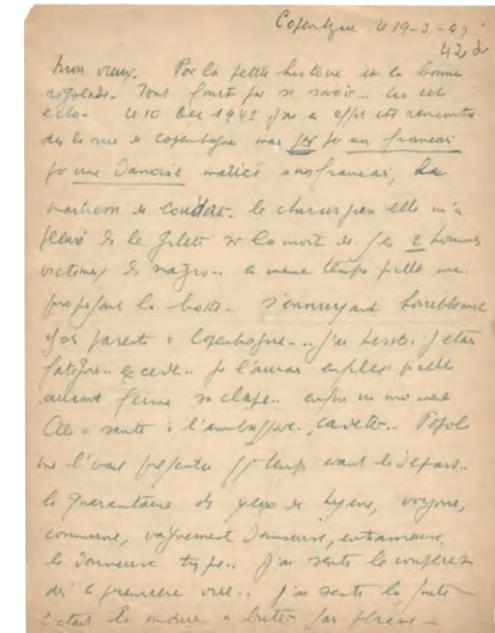
« *La quarantaine des yeux de hyène, voyoue, commune, vaguement danseuse, entraîneuse, la donneuse type... C'était la morue à buter* »

18. Louis-Ferdinand CÉLINE

Lettre autographe signée « LD » à Jean-Gabriel Daragnès
Copenhague, le 19 mars [19]47, 2 p. in-4° à l'encre bleue sur papier ligné brun
Petits manques et déchirures marginales sans manque de texte

La rancœur tenace, Céline dresse un portrait assassin de celle qu'il soupçonne de l'avoir dénoncé aux autorités

« *Mon vieux. Pour la petite histoire et la bonne rigolade. Tout fini par se savoir... Lis cet écho. Le 10 Déc 1945 j'ai en effet été rencontré dans la rue de Copenhague mais pas par un Français mais par une Danoise mariée à un Français, la maîtresse de Coudert, le chirurgien elle m'a pleuré dans le gilet sur la mort de ses 2 hommes victimes des nazis... en même temps qu'elle me proposait la botte [inviter à une relation sexuelle]... s'ennuyant horriblement chez ses parents à Copenhague.. J'ai hésité. J'étais fatigué... excédé... Je l'aurais enfilée qu'elle aurait fermé sa clape... enfin un moment. Elle a sauté à l'ambassade,, caveter... Popol [Gen Paul] me l'avait présentée quelques temps avant le départ... la quarantaine des yeux de hyène, voyoue, commune, vaguement danseuse, entraîneuse, la donneuse type... J'ai senti le couperet dès la première vue... J'ai senti la suite – C'était la morue à buter sans phrase – mais le jeu n'en valait pas la chandelle, j'étais fait de toutes les façons. D'ailleurs je ne me cachais pas. Ce n'était pas mon système. La conne a bien fait du luxe – ! Seulement le courage de bourrique manque ? Ce n'est pas moi qui ai jamais donné personne, mais on m'a donné – Je te le dis, pour la petite histoire. Tout finit par se savoir. Amuse-toi si elle passe par là sans l'affranchir. Elle passera forcément renifler. L'assassin revient toujours sur les lieux du crime. Vous aurez une petite marrance. Je ne me venge pas moi j'ai mieux. Je rends historique !... À toi cher vieux et bien affectueusement à toi
LD »*



Céline avait déjà évoqué cette malencontreuse rencontre avec Madame Dupland dans les rues de Copenhague, dans une lettre à Marie Canavaglia du 8 octobre 1945, avant son arrestation : « J'ai rencontré dans la rue ici il y a 3 semaines une femme danoise mariée à un Français qui me connaissait du village. Exclamations ! Questions ! Je m'en suis tiré comme j'ai pu [...] Mais cela suffit à jeter un froid !... ». L'écrivain, qui situe cette rencontre à « Il y a 3 semaines », voudrait donc dire qu'elle daterait aux alentours du 10 septembre 1945 plutôt que du 10 décembre.

Le 17 décembre, Céline est finalement arrêté à la demande de la légation de France. Suivent quatorze mois de détention à la prison de Vestre Faengsel à Copenhague.

Ami et soutien indéfectible de Céline pendant les années noires, le graveur et imprimeur Jean-Gabriel Daragnès (1886-1950) se fixe à Montmartre au milieu des années 1920, avenue Junot. Il rencontre Céline par l'intermédiaire de Gen-Paul et de Marcel Aymé, mais ne se lie avec lui que tardivement, quand l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* prodigue comme médecin des soins à sa mère, gravement malade. Daragnès est un des premiers à qui Céline écrit après son incarcération au Danemark. Il devient ainsi son homme de confiance en France, son informateur à Montmartre, son intermédiaire avec les éditeurs, et accepte même en 1949 d'agir personnellement auprès de la Cour de justice en sa faveur.

Provenance :
Vente d'autographes, Drouot, 5 juin 1992, expert Frédéric Castaing, n°36
Collection Danière
Collection Patrice Campesato

Bibliographie :
Tout CÉLINE 4, Liège, 1987, « inédite » p. 87 (transcription partielle) - *Lettres*, éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis, Pléiade, 2009, n°47-16

« Ni juifs, ni noirs, ni blancs, ni indiens n'existent devant le métissage jaune »

19. Louis-Ferdinand CÉLINE

Lettre autographe (fragment ?) [à Robert le Vigan]

S.l.n.d [c. 1955], 1 p.^{1/2} in-4°

Infime déchirure à la pliure centrale

Céline anticipe un grand remplacement des civilisations par la population asiatique, thème repris dans l'ultime volet de sa trilogie allemande *Rigodon*

Lettre bien connue des céliniens

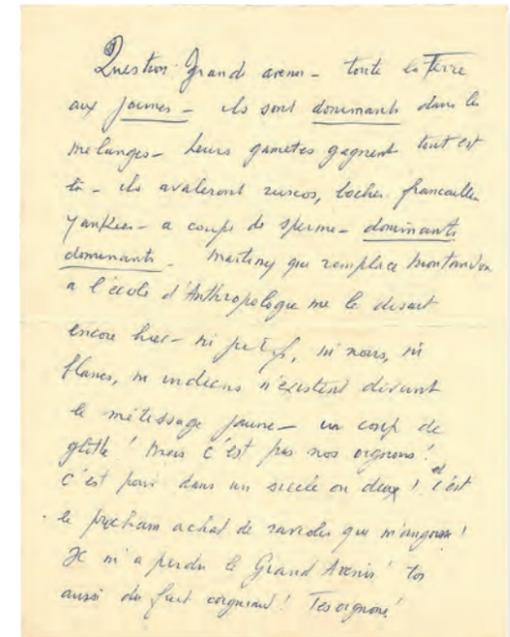
« *Question Grand avenir – Toute la terre aux jaunes – ils sont dominants dans les mélanges – Leurs gamètes gagnent, tout est là – ils avaleront ruskos, boches, francailles, yankees – à coups de sperme – dominants dominants. Martiny qui remplace Montandon à l'école d'anthropologie me le disait encore hier – Ni juifs, ni noirs, ni blancs, ni indiens n'existent devant le métissage jaune – un coup de glotte ! Mais c'est pas nos oignons ! C'est pour dans un siècle ou deux ! et c'est le prochain achat de raviolis qui m'angoisse ! Il m'a perdu le Grand Avenir ! Toi aussi au fait, corgniaud ! Tes oignons ! »*

[Céline improvise une petite fable au verso du feuillet :]

« *Au moment du dénouement
Tous les Apôtres foutent le camp
Jésus Christ reste tout seul
Moralité : sa gueule ! »*

Ses pamphlets antisémites et son intelligence avec l'ennemi pendant la Seconde Guerre mondiale valent à Céline, on le sait, une condamnation durant son exil au Danemark. Plus tard il ne cesse d'affirmer ses convictions et théories (ici sous couvert des dires du Docteur en médecine Marcel Martiny) auprès de ses proches et confidents. Dans ce qu'il qualifie par ailleurs de « Péril Jaune », le pamphlétaire s'en prend au peuple asiatique, dans le prolongement des thèmes abordés dans son roman posthume *Rigodon*.

Compagnon de cavale de Céline en Allemagne, le comédien Robert le Vigan (1900-1972) est une vedette du cinéma des années 30 et 40. Il rencontre le succès dans des films comme *Golgotha* de Julien Duvivier, en 1935, où il incarne le Christ. Proche d'Arletty et Gen Paul, ce dernier le présente vers 1935 à Céline avec qui il se lie d'amitié, habitant comme lui Montmartre. Il avait acheté un chat à La Samaritaine, mais dû s'en séparer au moment de divorcer de son épouse en 1943. C'est Céline qui adopte l'animal, le rebaptisant Bébér,



Question Grand avenir – toute la terre
aux jaunes – ils sont dominants dans les
mélanges – leurs gamètes gagnent tout est
là – ils avaleront ruskos, boches, francailles,
yankees – à coups de sperme – dominants
dominants – Martiny qui remplace Montandon
à l'école d'anthropologie me le disait
encore hier – ni juifs, ni noirs, ni
blancs, ni indiens n'existent devant
le métissage jaune – un coup de
glotte ! Mais c'est pas nos oignons !
C'est pour dans un siècle ou deux ! et c'est
le prochain achat de raviolis qui m'angoisse !
Il m'a perdu le Grand Avenir ! Toi aussi
au fait, corgniaud ! Tes oignons !

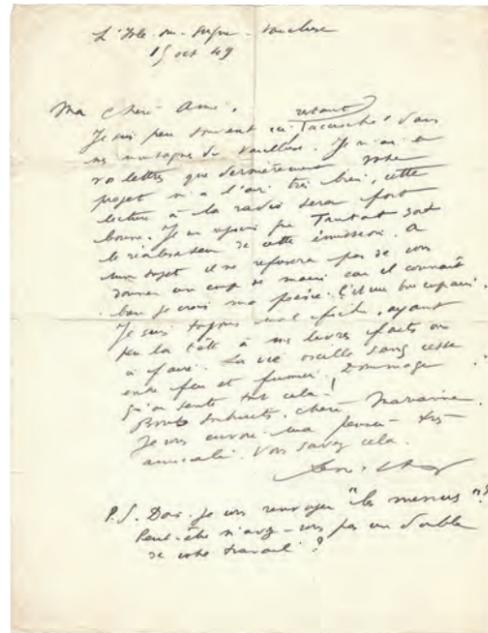
régulièrement cité dans sa correspondance de prison. Robert Le Vigan se compromet durant l'Occupation en participant aux émissions de Radio-Paris, et, après le débarquement allié en Normandie, se barricade chez lui, avant de s'enfuir à Baden-Baden en août 1944 : il y retrouve Céline et le suit ensuite à travers l'Allemagne, à Kränzlin près de Berlin puis à Sigmaringen, où il aggrave son cas en lisant là le bulletin quotidien de la radio collaboratrice Ici la France.

Brouillé avec Céline, il ne le suit pas au Danemark et tente de fuir en Autriche mais fut arrêté par les Américains et rapatrié en France. Incarcéré à Fresnes, il est condamné en novembre 1946, entre autres à 10 ans de travaux forcés mais, malade, est libéré en octobre 1948. Il s'exile alors en Espagne avant de gagner l'Argentine où il demeure jusqu'à sa mort. Ayant refusé à son procès de suivre les injonctions de charger Céline, celui-ci lui rend toute son amitié : alors que dans les premières versions de son roman *Féerie pour une autre fois II (Normance)*, retraçant ses derniers jours à Paris et sa fuite, Céline décrit Le Vigan de manière féroce sous les traits du personnage « Norbert », il décide alors de supprimer les passages insultants et d'en écrire d'autres plus valorisants. Dans la trilogie germanique qui suivit, où Le Vigan apparaît cette fois sous le nom de « La Vigue », Céline ne conserve pas la même bienveillance, et, notamment dans *Nord*, fait de lui un portrait littéraire en homme dérangé, image vivante d'un monde détraqué.

Ce document est-il une lettre autographe ? Un fragment de lettre ? À sa première publication dans *Le Monde* du 15 février 1969 (pour la parution de *Rigodon*), trois points séparent ce qui semble être une continuité du sujet mais pas nécessairement la partie restante de la lettre, accréditant donc la première hypothèse, mais sans certitude.

Provenance :
Autographes et documents historiques, Drouot, 18 décembre 1985, n°72
Puis collection Patrice Campesato

Bibliographie :
Le Monde, 15 février 1969, n°7494, *Enfer et gloire de L.F. Céline*, Henri Janière, p. V, col. 3 (b) - *Tout CÉLINE* 4, Liège, 1987, « inédite » p. 143-144, n°16 – *Bulletin célinien* n°235



« La vie oscille sans cesse entre feu et fumier »

20. René CHAR

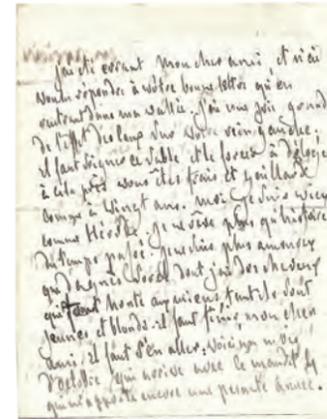
Lettre autographe signée « René Char » [à Marianne Oswald]
L'Isle-sur-Sorgue, 15 oct[obre] [19]49, 1 p. in-4°
Traces de pliures, petites fentes aux plis

Jolie lettre de Char au sujet de la diffusion de ses poèmes à la radio

« Ma chère amie,
Je suis peu souvent ici, restant accroché dans mes montagnes du Vaucluse. Je n'ai eu vos lettres que dernièrement. Votre projet m'a l'air très bien, cette lecture à la radio sera fort bonne. Je me réjouis que [Alain] Trutat soit le réalisateur de cette émission. **A mon sujet il ne refusera pas de vous donner un coup de main car il connaît bien je crois ma poésie. C'est un bon copain.**
Je suis toujours mal fichu, ayant peu la tête à mes livres faits ou à faire. La vie oscille sans cesse entre feu et fumier. Dommage qu'on sente tout cela...
Je vous envoie ma pensée très amicale, vous savez cela.
René Char
P.S. Dois-je vous envoyer "les menus" ? Peut-être n'avez-vous pas un double de votre travail ? »

Alain Trutat (1922-2006) est un réalisateur et homme de radio français. Il est le cofondateur de France Culture. À la libération de Paris, il rentre à la Radio française où il s'occupe, à la demande de Jean Lescure, des émissions littéraires et dramatiques. Il y réalise des émissions poétiques.

Marianne Oswald (1901-1985), chanteuse et actrice, amie des poètes, est une remarquable diseuse. Elle participe à ses émissions radiophoniques et télévisées consacrées à la poésie.



« Je suis vieux comme Hérode. Je ne rêve plus qu'histoire du temps passé. Je ne suis plus amoureux que d'Agnès Sorel »

21. François-René de CHATEAUBRIAND

Lettre autographe signée « C » [à Louis de Fontanes ?]
[La Vallée-aux-Loups] 9 7^{bre} [septembre] 1813, 3 p. in-8°
Ancienne trace d'onglet

Riche et remarquable épître d'un Chateaubriand désabusé, évoquant entre autres *Le Génie du christianisme*

Lettre inédite

« J'ai été errant mon cher ami, et n'ai voulu répondre à votre bonne lettre qu'en rentrant dans ma vallée. [...] **Moi je suis vieux comme Hérode. Je ne rêve plus qu'histoire du temps passé. Je ne suis plus amoureux que d'Agnès Sorel dont j'ai des cheveux qui font honte aux miens tant ils sont jeunes et blonds. Il faut finir, mon cher ami. Il faut s'en aller : voici un mois d'octobre qui arrive avec ce maudit 4** [allusion à sa date d'anniversaire, Chateaubriand vient de fêter ses 44 ans] **qui m'a apporté encore une pesante année.**

Je n'en suis guère plus sage, mais je me lamente, et jette un regard en arrière. **Je travaille beaucoup, et je me hâte d'abandonner le reste, de peur d'être abandonné.**

Nous allons passer deux mois de suite à la Vallée. [Joseph] Joubert, qui ne va pas à Villeneuve, vient ici lundi prochain. Il y restera quelques temps [...]. **J'ai fini l'affaire du Génie du Ch[ristianisme]. Il est à vous maintenant. Dans 3 ou 4 ans cela sera une bonne affaire ; aujourd'hui cela me gêne et m'oblige à des sacrifices [...]**

Vous savez les nouvelles. Elles sont du plus grand comme du plus vif intérêt. **Nous allons voir des évènements extraordinaires** [allusion au revers de l'armée napoléonienne]. Revenez vite parmi vos amis. Je ne sais trop si cette lettre vous trouvera où je l'adresse. Dans ce cas présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à vos hôtes. M[a]d[am]e de Ch[ateaubriand] vous dit mille choses, et moi je vous embrasse tendrement.

C
Ce 9 7bre 1813 »

Reclus dans sa Vallée-aux-Loups après ses nombreux déplacements et son voyage en Orient, Chateaubriand y commence la rédaction de ses *Mémoires* en 1809. L'affaire du *Génie du christianisme* (paru à l'origine en 1802), dont il est ici question, est relancée tardivement par la publication des *Martyrs*, épopée en prose qu'il publie en 1809. L'écrivain souhaite y montrer, en pratique, les beautés du christianisme défendues dans l'apologie. *Les Martyrs* suscitent une véritable affaire à tel point qu'un comité de censure, piloté par Fouché, demande aussitôt des modifications. Le nom même de son auteur n'est pas mentionné à l'occasion des Prix décennaux de l'Institut, en 1811. Napoléon a exigé, en parallèle, un réexamen au sujet du *Génie du christianisme*.

Provenance :
Collection particulière

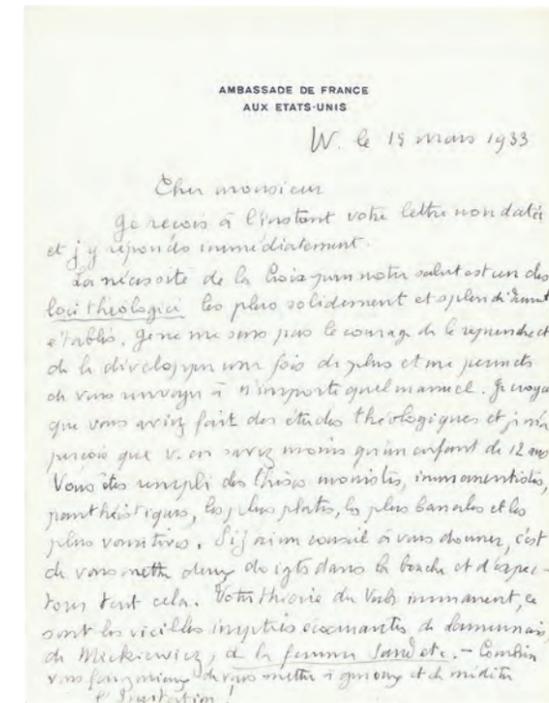
« *Votre répugnance à la Croix est celle de tous les fils de Satan* »

22. Paul CLAUDEL

Lettre autographe signée « P. Cl. » [à Joseph Desclausais]
Washington, le 15 mars 1933, 3 p. 1/4 grand in-8° à l'encre noire
En-tête de l'ambassade de France aux États-Unis

Violente charge christique de Claudel emporté par une foi immodérée

« *Cher Monsieur,*
Je reçois à l'instant votre lettre non datée et j'y réponds immédiatement.
La nécessité de la Croix pour notre salut est un des loci theologici [terme appliqué par Melancthon aux systèmes dogmatiques protestants et retenu par beaucoup jusqu'au XVIIe siècle] les plus solidement et splendidement établis. Je ne me sens pas le courage de le reprendre et de le développer une fois de plus et me permets de vous renvoyer à n'importe quel manuel. Je croyais que vous aviez fait des études théologiques et je m'aperçois que vous en savez moins qu'un enfant de 12 ans. Vous êtes rempli des thèses monistes... panthéistiques, les plus fortes, les plus banales et les plus vomitives. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous mettre deux doigts dans la bouche et d'expectorer tout cela. Votre théorie du verbe immanent, ce sont les vieilles inepties écœurantes de Lamennais, de Mickiewicz, de la femme [George] Sand etc. – Combien vous feriez mieux de vous mettre à genoux et de méditer l'Imitation [de Jésus-Christ] !
Ce que vous dites de la Croix, qui est un instrument de résurrection et non pas de souffrance a peut-être un sens pour vous, il n'en a aucun pour moi. Depuis mon enfance je suis habitué à entendre le Credo m'affirmer que le Christ a souffert sous Ponce Pilate –. Votre lettre n'est remplie que de J – J J J – Je crois – Je ne crois pas – J'arriverai à telle ou telle chose etc. Et vous n'entendez pas le prophète qui dit : Malheur à l'homme qui se confie à l'homme. Il arrivera dans un lieu... de désolation, totalement inhabitable.
Votre répugnance à la Croix est celle de tous les fils de Satan – les Nestoriens – les Musulmans – les Protestants – les Épicuriens modernes – et les juifs [...]
Vous n'admettez que les grandeurs de chien. L'Église Grecque s'est éloignée de Jésus exactement dans la proportion où elle s'est éloignée de la Croix.
Ce n'est pas... S[aint] Augustin, M[otre] S[auveur] Jésus-Christ lui-même qui annonce sa passion, et quand S[aint] Pierre lui dit : A Dieu ne plaise ! qui lui répond : Retire-toi de moi, Satan, car tu es pour moi un objet de scandale [...] C'est lui que les prophètes décrivent comme l'Homme de douleurs, vernis et non homo [...] C'est lui qui sur la croix s'écrit : Sitio ! [...] Ce n'est pas lui qui doit descendre de la croix. C'est vous qui êtes invité à y monter. Non pas une croix symbolique d'un accessoire



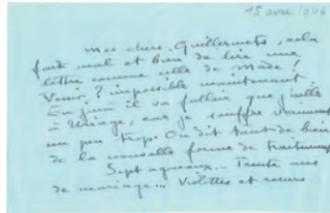
de théâtre, mais la terrible et salutaire passion qui est destinée à sortir l'enfant de Dieu de sa gangrène misérable et cadavérique.
C'est la grâce que je vous souhaite.
Quant à moi je n'ai suivi ni les grecs ni les latins ni les juifs. Je n'écoute que mon glorieux patrum...
Que Dieu vous garde !
P. Cl. »

Très influencée par Arthur Rimbaud et Thomas d'Aquin, l'œuvre de Claudel est profondément marquée par la foi chrétienne, dont il dit avoir reçu la révélation le jour de Noël 1886. En marge de ses activités de diplomate, il consacre le reste de sa vie à l'étude de textes bibliques, transposés au travers de ses ouvrages et pièces de théâtre.

Écrivain et détenteur du prix de l'Académie en 1937, Joseph Desclausais est agent de Pierre Laval sous le gouvernement de Vichy. Il est condamné à quatre ans de prison après la guerre pour dénonciation à la Gestapo.

« Si au moins mon livre (*L'étoile Vesper*) avait paru à temps, vous l'auriez eu pour votre anniversaire »

23. Sidonie-Gabrielle COLETTE



Lettre autographe signée « Votre Colette » au couple Guillermet S.I., [15 avril 1946], 2 p. in-8° oblongues à l'encre bleue sur papier bleu ciel
Trace de pliure centrale due à la mise sous enveloppe
Marge inférieure inégalement rognée de la main de Colette, comme elle en avait l'habitude

Colette regrette de ne pouvoir faire parvenir son dernier roman *L'Étoile Vesper* à ses amis du Beaujolais

« Mes chers Guillermet, cela fait mal et bien de lire une lettre comme celle de Made[leine] !

Venir ? impossible maintenant. En juin il va falloir que j'aile à Uriage¹, car je souffre vraiment un peu trop. On dit tant de bien de la nouvelle forme de traitement. Sept agneaux... Trente ans de mariage... Violettes et rosiers...

Je m'èmeus devant votre féerie familiale et familière. Ne m'attendrissez pas trop ! Si au moins mon livre (*L'étoile Vesper*) avait paru à temps², vous l'auriez eu pour votre anniversaire. Mais je ne l'espère pas avant septembre ou octobre. Et me voilà les mains vides. C'est vous qui toujours les emplissez.

Je vous embrasse. Ne me gêtez pas trop, anges donateurs que vous êtes !

Votre Colette »

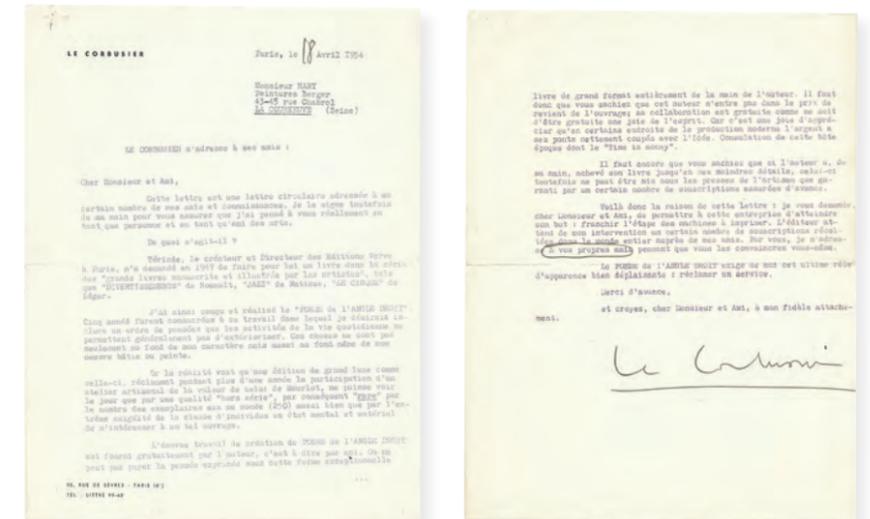
[1] La station thermale d'Uriage-les-Bains, dans l'Isère, où Colette se fera soigner d'une arthrite aiguë.

[2] L'ouvrage paraît finalement le 3 novembre 1946 aux Éditions du Milieu du monde, à Genève.

La critique apprécie unanimement *L'Étoile Vesper*. Sous-titré au départ « Souvenirs », Colette se livre discrètement, au long de fragments soigneusement montés, intégrant quelques textes antérieurs. « *L'Étoile Vesper* est à mettre au tout premier rang, à côté du chef-d'œuvre *La Maison de Claudine*. *L'Étoile Vesper* c'est le parfait chef-d'œuvre de style, de sensibilité et de raison, l'âge venu » (Émile Henriot de l'Académie française, Le Monde, 29 octobre 1947).

Humaniste et philanthrope, Jean Guillermet (1893-1975) s'est évertué toute sa vie à faire connaître le Beaujolais. Il édite entre autres un Almanach annuel vantant les qualités de ce terroir et notamment son vin. Colette fait la connaissance de Madeleine, épouse de Jean Guillermet, à l'été 1943. Madeleine invite aussitôt Colette à séjourner dans sa demeure de Limas située près de Villefranche-sur-Saône, au cœur des vignobles beaujolais. C'est donc très naturellement que Colette, grande épicurienne et amatrice de bons vins, se lie d'amitié avec le couple Guillermet. Ils entretiennent une relation épistolaire régulière, jusqu'à la mort de l'écrivain, en 1954.

Bibliographie :
Colette, la passion du vin, éd. Bernard Lonjon, Éditions du Moment, p. 93



« J'ai ainsi conçu et réalisé le "POÈME de L'ANGLE DROIT". Cinq années furent consacrées à ce travail dans lequel je désirais inclure un ordre de pensées... »

24. Charles-Edouard Jeanneret, dit Le CORBUSIER

Lettre dactylographiée signée « Le Corbusier » à Charles Hary
Paris, 18 avril 1854, 2 p. in-4° à son en-tête du 35, rue de Sèvres – Paris (6e)
Petits trous d'agrafe en marge supérieure gauche sur les deux feuillets, infimes fentes aux plis

En plus de sa signature autographe, Le Corbusier a rajouté la date de sa main et a entouré quatre mots sur la deuxième page.

Importante lettre dans laquelle Le Corbusier cherche des souscripteurs pour son *Poème de L'Angle droit*

« Le Corbusier s'adresse à ses amis :

Cher Monsieur et Ami,
Cette lettre est une lettre circulaire adressée à un certain nombre de mes amis et connaissances. Je la signe toutefois de ma main pour vous assurer que j'ai pensé à vous réellement en tant que personne et en tant qu'ami des arts.

De quoi s'agit-il ?

Tériade, le créateur et Directeur des Éditions Verve à Paris, m'a demandé en 1947 de faire pour lui un livre dans la série des "grands livres manuscrits et illustrés par les artistes", tels que "DIVERTISSEMENTS" de Rouault, "JAZZ" de Matisse, "LE CIRQUE" de Léger.

J'ai ainsi conçu et réalisé le "POÈME de l'ANGLE DROIT". Cinq années furent consacrées à ce travail dans lequel je désirais inclure un ordre de pensées que les activités de la vie quotidienne ne permettent généralement pas d'extérioriser. Ces choses ne sont pas seulement au fond de mon caractère mais aussi au fond même de mon œuvre bâtie ou peinte.

Or la réalité veut qu'une édition de grand luxe comme celle-ci, réclamant pendant plus d'une année la participation d'un atelier artisanal de la valeur de celui de Mourlot, ne puisse voir le jour que par une qualité "hors-série", par conséquent "rare" par le nombre des exemplaires mis au monde (250) aussi bien que par l'extrême exigüité de la classe d'individus en état mental et matériel de s'intéresser à un tel ouvrage.

[...]

Le POÈME de l'ANGLE DROIT exige de moi cet ultime rôle d'apparence bien déplaisante : réclamer un service.

Merci d'avance,
et croyez, cher Monsieur et Ami, à mon fidèle attachement
Le Corbusier »

Architecte, Le Corbusier est aussi écrivain, dessinateur, peintre et poète. Il travaille près de huit ans au recueil qui paraît l'année suivante en tirage limité (en 270 exemplaires) sur souscription chez Tériade. À cette époque, Le Corbusier s'oriente vers ce qu'il nomme « la synthèse des arts ». Dans cette lettre, il lance un appel à ses amis, et notamment Charles Hary, directeur des usines de peintures qui ont élaboré les couleurs voulues par l'architecte pour ses grandes unités de Marseille et Nantes.

Le Corbusier réalise la majorité des illustrations avant de commencer à écrire les poèmes, l'impression est confiée à Mourlot. L'ouvrage figure 20 lithographies originales en couleurs à pleine page, dont la couverture, et 70 compositions en noir en marge du texte.

Bibliographie :
Le Corbusier – Choix de lettres, éd. Jean Jenger, Birkhäuser, 2002, p. 376-377, n°206 (lettre à Marcel Levaillant)



« *Moi je rage et je plume, c'est tout ce que je puisse faire* »

25. Alphonse DAUDET

Lettre autographe signée « Alphonse Daudet » [à Timoléon Ambroy]
S.l.n.d, [Paris, c. 23 août 1870], 4 pp. in-12° sur papier vergé à l'encre brune
Ancienne mouillure sur la quatrième page en marge inférieure affectant quatre mots, ancienne trace de montage, fente à la pliure centrale

Longue et passionnante lettre aux élans patriotiques de l'écrivain, à quelques jours de la débâcle de Sedan

« Ami très cher,
Je ne vous ai pas oublié et vous en particulier – parmi les vôtres qui me sont déjà si chers – vous êtes toujours une de mes meilleures affections. N'accusez donc point mon cœur du silence que j'ai gardé à votre endroit... Mille circonstances se sont jetées en travers de mes bonnes intentions.
De temps en temps du reste je voyais l'ami Fousson qui me donnait des nouvelles du pays... (il me semble par moment que je suis à Fontvieille ! [Commune dans le département des Bouches-du-Rhône, non loin d'Arles, où résidait Timoléon Ambroy]) –
Aujourd'hui un remord me prend : je vous envoie un bonjour tout décousu et bien triste. – quel temps !...
Voilà la France ruinée, l'empire fichu (sans rémission !), et ces horribles bêtes noires [les prussiens] qui avancent toujours... Paris se prépare à se défendre ; mais hélas !...
Moi je rage et je plume... c'est tout ce que je puisse faire. Je suis au lit depuis 40 jours. Je me suis cassé la jambe en me livrant à mes exercices gymnastiques, nautiques, etc... c'est un malheur mais [sa femme] Julia au fond n'est pas fâchée que je ne puisse pas bouger... **Le fait est que si j'étais valide, j'aurais sûrement la gueule cassée à l'heure qu'il est ou sur le point de l'avoir... Que voulez vous ? c'est un nouvel instinct qui m'est poussé : l'instinct patriotique.**

Si la bataille de Châlons est perdue – ce que je crains – nous irons nous abriter dans Paris. Ernest [Daudet, son frère aîné] est au Sénat transformé en ambulances qu'il inspecte. Mon beau-frère [Léon Allard] est sergent de la mobile ; il est au camp de St Maur sous Paris prêt à donner sa vie aux bêtes noires avec 18 000 autres petits parisiens de 20 ans... Ernest a mis sa femme aux bains de mer ; moi Julia ne veut pas me quitter, et comme d'autre part je ne veux pas m'éloigner de Paris il est probable que nous y resterons... Pauvre Julia ! C'est la première fois qu'il y a dispute dans le ménage.

– mon père, ma mère et ma sœur sont partis hier pour Nîmes. Si Paris est assiégé nous ne pourrons pas les avoir ici. Papa n'est qu'un enfant, et deux femmes seules... la pauvre mère est partie toute en larmes.

– Voilà la situation : à Châlons l'empereur se cache, à Paris il n'en est plus question.

– On ne veut que se défendre !...

Quel gâchis !... – Et au milieu de tout cela, voilà que je suis nommé Chevalier de la légion d'honneur. Jamais décoré du 19 août n'a été si surpris et en même temps si peu joyeux.

C'est une surprise que le ministre des beaux-arts m'a faite. Ernest avait demandé la croix pour moi, et ne m'en avait rien dit... au ministère on n'avait pas mon adresse ; et mon décret s'est promené de côté et d'autre avant de m'arriver [...]

Adieu, mon vieux et très cher Tim, je vous embrasse et les vôtres du fond du cœur pour Alphonse et Julia.

Alphonse Daudet

Mon fils [Léon] est un monstre charmant !

joli comme une fleur et colère comme un Daudet ! »

Les sentiments patriotiques de Daudet sont bien connus. Trois ans après la défaite de Sedan, il publie chez Alphonse Lemerre *Contes du lundi*, un recueil de nouvelles inspirées des événements de la guerre franco-prussienne. L'écrivain dresse des tableaux réalistes de la vie de l'époque : le peuple de Paris soumis aux privations, les événements de la Commune et la répression des Versaillais. Il relate aussi la tristesse de la perte de l'Alsace-Lorraine à travers *La Dernière Classe*.

Daudet se casse la jambe le 14 juillet. On peut donc situer presque exactement cette lettre en date du 23 août 1870, soit une semaine avant la tragique défaite de Sedan, qui marque la chute du Second Empire.

La fin de la lettre fait allusion à la décoration attendue par Louis Ambroy (frère de Timoléon), décoration qu'Alphonse Daudet se charge de demander par l'intermédiaire du marquis de la Valette, gendre de Rouher, ministre d'État. Les deux frères se sont distingués dans la viticulture.

Timoléon Ambroy est un ami proche et cousin d'Alphonse Daudet (madame Ambroy était une cousine de Jacques-Vincent Daudet, père d'Alphonse).

Bibliographie :

Lettres familiales d'Alphonse Daudet, éd. Lucien Daudet, Plon, 1944, n°XLVI

« *Adieu croquis et études. Je vous regrette beaucoup... »*

26. Eugène DELACROIX

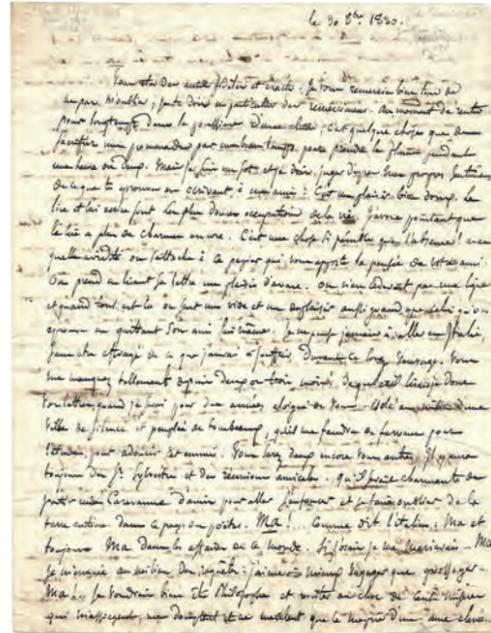
Lettre autographe signée « E. Delacroix » à Félix Guillemandet [Souillac], « le 30 8bre [octobre] 1820 », 3 p. 1/2 grand in-4° très remplies
Bris de cachet sur le second feuillet avec petit manque,
Infimes trous de corrosion d'encre par endroits,
Quelques mots caviardés de sa main

Adresse autographe sur la quatrième page :

« À Monsieur Félix Guillemandet, rue Louis-le-Grand, à Paris »

Rare et longue lettre de jeunesse de Delacroix, évoquant son désœuvrement artistique et un désir ardent de retrouver son cercle d'amis

« Vous êtes des amis fidèles et exacts. Je vous remercie bien tous de ne pas m'oublier ; je te dois en particulier des remerciements. Au moment de rentrer pour longtemps dans la poussière d'une étude, c'est quelque chose que de sacrifier une promenade par un beau temps, pour prendre la plume pendant une heure ou deux. Mais je suis un sot et je dois juger d'après mes propres sentiments de ce que tu éprouves en écrivant à un ami. C'est un plaisir bien doux [...] C'est une chose si pénible que l'absence ! avec quelle avidité on s'attache à ce papier qui vous apporte la pensée de votre ami. On prend en lisant sa lettre un plaisir d'avare [...] Je ne pense jamais à aller en Italie¹ sans être effrayé de ce que j'aurais à souffrir durant ce long voyage. Vous me manquez tellement depuis deux ou trois mois. De quel œil lirai-je donc vos lettres, quand je serai pour des années éloigné de vous, isolé au milieu d'une ville de silence et peuplée de tombeaux, qu'il me faudra de ferveur pour l'étude, pour adoucir cet ennui. Vous serez deux encore vous autres. Il y aura toujours des St-Sylvestre et des réunions amicales. Qu'il serait charmant de partir une caravane d'amis pour aller s'enfoncer et se faire oublier de la terre entière dans ce pays de poètes. Ma!... comme dit l'Italien : Ma et toujours Ma dans les affaires de ce monde. Si j'osais, je me marierais. Ma! je m'ennuie au milieu des requêtes, j'aimerais mieux voyager que de grossoyer... Ma!... je voudrais bien être philosophe et résister au choc de cent misères qui m'affligent, me domptent et ne méritent que le mépris d'une âme élevée... Encore une fois Ma. Ce serait pourtant par ce dernier point qu'il serait important de commencer : car lui gagné, tous les Ma qui naissent des contrariétés de cette vie perdraient tous leurs aiguillons, se dissiperait en fumée à la première sortie d'une philosophie bien ferme et bien assise. Tu serais donc d'avis de ne pas inutilement user nos souliers sur le pavé St-Jacques, sans profit pour notre instruction. Quand nous sortons de là, nous allons nous promener et nous divertir au soleil, comme des académiciens qui ont dans leur poche leur jetons de présence et qui descendent les degrés de l'Institut avec un visage épanoui et un air de complaisance. Que dis-je : non satisfaits d'insulter la sainteté de la matière par notre paresse au travail, nous rions sans pitié de ces piocheurs vigoureux qui ne perdent pas un mot, qui couchent jusqu'à Messieurs sur le papier et qui pour rien n'y mettraient l'eau sucrée, les lunettes et l'Ave Maria s'il y en avait. Voilà des crimes : Voilà les nôtres de l'année tout entière. Et puis,



ayez la fièvre, vous vous plaignez comme une femme, et cent autres faiblesses qui en dérivent. Pour en finir sur ce sujet, attendons et nous verrons si nos forces seront encore au-dessous de notre volonté.

Je suis bien aise de voir que tu apprécies Piron [Achille Piron (1798-1865), son ami d'enfance]. C'est un jeune homme sincèrement attaché à ses amis. S'il se pique quelque peu d'une légère négligence, c'est que lui-même ne néglige point, et qu'il fait tout pour leur être utile. Je me suis beaucoup attaché à lui. La dernière année que je fis au Lycée² [Impérial, actuel Lycée Louis-le-Grand à Paris], je n'eus presque de commerce qu'avec lui : nous avons supporté ensemble les fureurs du Sieur Burnouf [Jean-Louis Burnouf (1775-1844), professeur de grecque et latin], nous avons ensemble dormi aux éternelles séances de ce flegmatique Dubos qui avait, je crois, le secret d'arrêter l'éternel sablier du temps. Durant les interminables classes, les fatigantes explications, les lectures fastidieuses de la prose de ces messieurs, nous nous consolions avec des bouts rimés, des vaudevilles et autres niaiseries qui avaient le mérite de nous amuser. Je pense toujours à ce temps avec plaisir et l'idée de Piron qui vient s'y mêler m'a fait m'attacher à lui davantage [...]

Je ne te demande pas de me répondre, parce que mon arrivée à Paris ne tardera pas après ma lettre rendue. Je suis au reste assez incertain sur cet objet. Je désire ce moment avec bien de l'impatience : que cette diligence me semblera ennuyeuse : surtout par cette maudite route qui n'est qu'un enchaînement continu d'ondulations de terrain ; monter, descendre et puis à recommencer. Je la pousserai je crois de meilleur cœur, que je ne me verrai de sang-froid lentement voituré à travers toutes ces vicissitudes. J'arriverai pourtant s'il plaît à Dieu et nous nous embrasserons.

Je suis toujours aussi malheureux ici qu'on puisse l'être. Le temps ne cesse point ses rigueurs. La plaine n'est qu'un lac, et le vent mêlé de pluie qui assiege les montagnes me rencogne de plus en plus dans la maison³. Adieu croquis et

études. Je vous regrette beaucoup. Je me venge de ces contrariétés en ne perdant pas un coup de dent à table. Je n'en sors jamais sans avoir le ventre tendu comme un tambour, et la jambe aussi alourdie que si j'avais chassé trois heures sous la pluie dans la terre fraîchement remuée. La cuisine est ma mignonne et l'objet de mon culte. Je me gorge de marrons cuits à la mode du pays, enfin comme je te le disais il y a quelque temps, je me dégrade.

[...] Je me rappelle que dans une de tes dernières [lettres] tu m'offrais obligeamment [sic] ton entremise pour la location de l'atelier que j'avais en vue. Je t'en remercie bien. Je crois m'être arrangé de manière à m'en passer. Adieu, mon bon ami, porte-toi bien, n'aie pas de mauvais temps pour tes derniers jours de liberté. Ne m'oublie pas comme d'habitude auprès des tiens. Je t'embrasse tendrement.

E. Delacroix »

[1] Les résultats de Delacroix au concours et aux examens de l'École des beaux-arts contraignent ses espérances de séjour romain. En 1820, il échoue à la première partie du prix de Rome. Il trouve par ailleurs des petits travaux : dessin industriel, décoration d'appartements, costumes de théâtre ; mais la faible rente de l'héritage familial ne suffit pas à subvenir pleinement à ses besoins.

[2] Empreint de nostalgie, il évoque ses souvenirs du Lycée Impérial (actuel Lycée Louis-le-Grand) à Paris. C'est dans ce même établissement que l'artiste fait la connaissance de ses plus fidèles amis dont Jean-Baptiste Pierret (1795-1854), Louis Guillemardet (1790-1865), son frère et Félix (1796-1842) et Achille Piron (1798-1865).

[3] Durant l'automne 1820, suite à plusieurs accès de fièvre, Delacroix, alors âgé de 22 ans, se rend en convalescence à Souillac et Sarrazac (actuels départements du Lot et de la Dordogne). Il réside plus longuement dans le château de Croze, chez Raymond de Verninac, qui a épousé la sœur de Delacroix, Henriette, en 1797.

Les lettres de jeunesse de Delacroix ont ceci de particulier qu'elles ne cachent pas les sentiments – beaucoup plus réservés par la suite, dès la notoriété acquise. Elles laissent en outre un témoignage essentiel sur son caractère profond et ses ambitions futures. Le naturel l'emportant sur la pensée, sa personnalité ardente et excessive transparait pleinement dans la présente missive. Il porte plus tard un jugement sévère sur ses lettres de jeunesse. En témoigne une note écrite dans son journal à la date du 18 janvier 1856 : « Le matin j'avais été chez mon ami [Louis] Guillemardet... Il me remet un paquet de mes lettres écrites anciennement à Félix, il est facile d'y voir combien l'esprit a besoin des années pour se développer dans les vraies conditions. Il me dit qu'il y voit déjà le même homme que je suis aujourd'hui... »

Provenance :
-Félix Guillemardet,
-Puis Eugène Delacroix (voir notice supra)
-Puis Achille Piron, légataire universelle d'Eugène Delacroix,
-Puis Collection Alfred Dupont (2^e vente de sa coll., Drouot, 19 juin 1957, n°56)
-Puis collection particulière

Bibliographie :
Lettres intimes, éd. A. Dupont, Gallimard, p. 128-133, n°XXV

27. Marceline DESBORDES-VALMORE

Poème autographe : « Romance » [*Seule au Rendez-vous*]

S.l.n.d [après 1833], 1 p. 1/2 in-8°

Ex-libris Robert de Montesquiou, au coin supérieur gauche

Petit manque au deuxième feuillet sans atteinte au texte

Provenant des collections Robert de Montesquiou et André Rodocanachi

L'un des plus beaux poèmes de Marceline Desbordes-Valmore, chef d'œuvre de la poésie romantique, issu de son recueil *Les Pleurs*

Plusieurs variantes inédites sont à observer avec la version publiée, dont une inversion des strophes 2 et 3

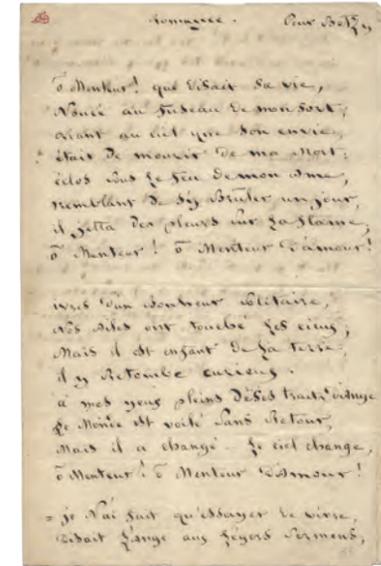
Titré ici « Romance », le poème tel que publié dans le recueil est intitulé *Seule au rendez-vous*

Au coin supérieur droit, elle dédie ce poème « pour Betzy »

« Ô menteur ! qui disait sa vie, Nouée au fuseau de mon sort, Criant au ciel que son envie Était de mourir de ma mort : Éclos sous le feu de mon ame, Tremblant de s'y brûler un jour, Il jeta des pleurs sur la flamme : Ô menteur ! ô menteur d'amour !	” Je n'ai fait qu'essayer de vivre, Disait l'ange aux légers sermens : ” J'apprends tout ! j'ai trouvé mon livre ” Imprimé dans tes yeux charmans ! ” Entre mon cœur et ta présence, ” Je ne peux plus porter un jour !... “ Entre nous il a mis l'absence : Ô menteur ! ô menteur d'amour !
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<i>Ivres d'un bonheur solitaire, Nos ailes ont touché les cieux ; Mais il est enfant de la terre ; Il y retombe curieux. à mes yeux plein de ses traits d'Ange Le monde est voilé sans Retour ; mais il a changé, le ciel change ; Ô menteur ! ô menteur d'amour !</i>	<i>Je sais qu'une invisible chaîne Jette son aimant entre nous ; Je sais où finira ma peine ; Mais je vais seule au rendez-vous. La route sans fleurs et sans charmes Fuira ! Pour se rejoindre un jour, Doit-on passer par tant de larmes ? Ô menteur ! ô menteur d'amour ! »</i>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Marceline Desbordes-Valmore entre dans la vie artistique par une brève carrière théâtrale sous l'Empire. C'est cependant au travers de la poésie romantique que tout son génie se révèle, au point d'en devenir une figure centrale aux côtés de ses contemporains Hugo, Vigny ou encore Gautier. Après la publication de son premier recueil *Élégies, Marie et romances*, en 1919, de célèbres revues et journaux de l'époque lui montrent un vif intérêt, tels *La Muse Française*. Dans la *Revue fantaisiste* du 1er juillet 1861, Baudelaire écrit à son propos : « Elle fut à un degré extraordinaire l'expression poétique de toutes les beautés naturelles de la femme ». Presque trente ans après sa mort, la poétesse est sacralisée en « maudite » par Verlaine dans la seconde édition de ses *Poètes Maudits*, parue en 1888. L'influence de la poésie de Marceline Desbordes-Valmore fut, on le sait, considérable pour



les générations suivantes de poètes parnassiens et symbolistes. Précurseur inattendu, on lui doit de nombreuses innovations stylistiques et métriques.

On connaît en outre l'admiration de Robert de Montesquiou pour Desbordes-Valmore. Le poète lui consacre une brillante étude, en 1894, éditée chez Lemerre : *Félicité – Étude sur la poésie de Marceline Desbordes-Valmore*. Montesquiou fait aussi partie du collectif pour *Le Monument de Marceline Desbordes-Valmore* (Crépin, 1896), pour lequel il écrit un remarquable discours, en tant que Président du Comité. Ardent défenseur de sa mémoire, c'est aussi lui qui prendra soin de la sépulture de la poète, au cimetière de Montmartre.

Mariée au comédien Prosper Valmore (1793-1881) en 1819, Marceline devient amante blessée par sa brève relation extra-conjugale avec le poète et journaliste Henri de Latouche (1785-1851). Ils s'écriront presque toujours et ne se reverront presque jamais. Si Latouche demeure implicitement le dédicataire de nombre des productions poétiques de Desbordes-Valmore, celui-ci semble apparaître ici comme une figure spectrale.

Ce poème, écrit sous forme de lamento, nous ramène à l'ethos du poète rattaché au courant romantique. Marceline Desbordes-Valmore, dont la voix semble exhiler des soupirs languissants, apostrophe son soupirant qui, par des accents fatalistes, finit par lui échapper. *Seule au rendez-vous* est issu du plus célèbre recueil de la poétesse : *Les Pleurs*, paru en 1833. Du point de vue de la métrique, ce sont ici quatre huitains en octosyllabes à rimes croisées. Chaque fin de strophe est renforcée par une anaphore accusatrice.

Parfaite et précieuse provenance :
Bibliothèque Robert de Montesquiou
Bibliothèque André Rodocanachi

Bibliographie :
Publié une première fois en 1832 sous le titre « Le Menteur d'amour » dans le *Le Memorial de la Scarpe* (journal de Douai, d'où Desbordes-Valmore était originaire), le poème paraît dans son plus célèbre recueil : *Les Pleurs – Poésies Nouvelles*, Paris, Charpentier, 1833, sous la pièce XVIII
Œuvres poétiques, éd. Marc Bertrand, Jacques André, p. 222-223 (plusieurs variantes avec le texte publié mentionnées supra)



« Tous les mots de ta lettre sont autant de coups de couteau dans mon cœur...
Je tomberai à tes pieds pour te donner ma vie pour que tu disposes de moi »

28. Marie DORVAL

Ensemble de vingt-deux lettres autographes, dont trois signées, à Alfred de Vigny
[Paris, Reims, Versailles et Rouen], 72 p. en divers formats, in-8°, in-12 et in-24°
Deux enveloppes autographes
Quelques petits défauts et bris de cachet

Remarquable ensemble de vingt-deux lettres à son amant Alfred de Vigny, datant pour l'essentiel du premier semestre 1833
Entre déclarations enflammées, tromperies et crises de jalousies, cette correspondance témoigne de la période d'amour la plus ardente entre les deux amants

Marie Dorval connaît ses premiers succès en tant qu'actrice dans les années 1820. Elle devient la maîtresse de Jean-Toussaint Merle, directeur du théâtre Porte-Saint-Martin, de 1822 à 1826, avant de l'épouser en 1829. Bien qu'un attachement sincère les ait toujours liés, les deux époux se donnèrent une liberté mutuelle dans leur vie de couple. La consécration artistique de l'actrice intervient en 1831, au moment de jouer le rôle d'Adèle dans la pièce *Antony* de Dumas, faisant d'elle l'incarnation du drame romantique : « Elle avait un talent tout passionné. L'art lui venait de l'inspiration ; elle se mettait dans la situation du personnage, elle l'épousait et devenait lui » (Th. Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt ans*, Hetzel, 1858, t. 1, p. 322).

Marie Dorval avait déjà connu de nombreuses épreuves et amours déçus avant qu'Augustin Soulié ne la présente à Alfred de Vigny, en 1830. Si l'essentiel de la correspondance qui nous est aujourd'hui parvenue sont les lettres de l'actrice, on observe aisément que celles du premier semestre de l'année 1833 explicitent l'apogée de la liaison ardente unissant les deux amants. Marie Dorval voue une dévotion sans limite pour le poète, allant jusqu'à la soumission. Dans une prose sublimée par la spontanéité, elle le glorifie, s'excuse, se justifie. Vigny est lui rongé par la jalousie. De nombreux orages viennent ainsi rapidement jalonner leur relation. Marie a dû accepter, pour raisons financières, des tournées en province pour *Antony* entre autres, ne faisant qu'attiser les suspensions malades de Vigny. Elle entretient des liaisons avec Alexandre Dumas, Jules Sandeau, tout en nourrissant une intimité plus qu'équivoque avec George Sand, provoquant l'ire du poète. En parallèle, les nombreuses escapades de Vigny eurent raison du feu passionnel de leur amour. La mort de Mme de Vigny, en 1838, porte le coup de grâce à une relation depuis longtemps déclinante et sans saveur.

Lettre autographe, [Paris, mardi 12 février 1833], 2 p. 1/2 petit in-8° :

Premières déclarations enflammées : En l'absence de son mari, Marie Dorval donne rendez-vous chez elle à son amant Alfred de Vigny

« Mon mari ne dîne pas chez lui tu peux venir sitôt que tu le voudras »

« Mon Alfred, on ne joue pas de tragédie ce soir aux [Théâtre] Anglais. Ce n'est pas la peine d'y aller, viens chez moi mon amour. Je suis si heureuse depuis hier ! J'ai de l'amour pour toi comme cent mille femmes. Je voudrais bien que nous puissions aller à la Porte-Saint-Martin [on y jouait *Lucrece Borgia* de Victor Hugo]. Je vais tâcher. [la lettre a été interrompue, le temps d'aller chercher des places au théâtre]
Mon amour, j'ai une loge de six places. Veux-tu venir avec quelqu'un de tes amis ? 2^{ème} de côté n° 50. On commence à 7^h12. Je tiendrais beaucoup à ce que tu visses la fin du 1^{er} acte. **Mon mari ne dîne pas chez lui, tu peux venir sitôt que tu le voudras. Je vais porter moi-même cette lettre.**
À ce soir donc. Je vous baise, je vous rebaise comme hier. »

Cette lettre de l'actrice est la première connue succédant à la fameuse épître érotique du poète du 7 janvier 1833, souillée par lui de sa semence.

Acquise par le collectionneur Alfred Bégis pendant la seconde moitié du XIXe siècle, ce dernier la revendit à M. Chéramy. Au décès de Chéramy, le directeur du *Gaulois*, Arthur Meyer, fait retirer la lettre de la vente Chéramy pour être détruite par les soins des notaires Delapalme et Dutertre. C'est sans doute le célèbre marchand Charavay qui fait prendre *in-extremis* la photographie par laquelle nous connaissons aujourd'hui cette lettre scandaleuse du poète.

Lettre autographe, s.l [jeudi 14 février 1833], 1 p. in-8° :

Infime manque en marge gauche

« Cher ami, tu sais combien j'ai de désir de voir Smithson [l'actrice Harriet Smithson qui tenait alors le rôle d'Ophélie dans *Hamlet*, et qui épousa Berlioz la même année]. Voici M. de Custine qui vient m'enlever. Il voulait aller te prendre chez toi j'ai pensé que cela ne te serait pas très agréable mais je compte que tu viendras me retrouver n'est-ce pas mon ange ? Je te baise tant que je peux. »

Lettre autographe, s.l [lundi 18 février 1833], 6 p.^{1/4}:

Passion toujours plus grandissante et premières jalousies réciproques

« **Que je t'aime ! Que je suis jalouse, que je suis misérable d'en être venue à compter tes caresses, à nier tes souffrances** »

« Cette journée qui a été bien triste pour moi a fini par le plus grand chagrin de tous, la crainte de te savoir malade. À 8h^{1/4} l'impatience m'a pris ; à 8j^{1/2} la fièvre ; à 9h, je suis montée avec Jeannette [Jeannette, la domestique de Marie Dorval] pour ne pas rentrer sans t'avoir trouvé, sans avoir un mot de toi, de toi, mon tourment ! **Mais quelle fatalité, quel malheur ai-je maintenant sur moi, que tu ne crois plus à mon amour quand j'en suis si entièrement, si cruellement possédée je t'assure mon Alfred. Oui je sens que je ne suis plus aimable, et j'en souffre horriblement et je ne suis prendre sur moi.- tu ne sais pas comme je pleure la nuit. Je deviens sauvage et méchante et cependant non, car tu n'es pas au bas de mon escalier que je dis : mon Alfred ! Mon pauvre cher ange ! et mille tendresses dont tu n'as pas l'idée et mon cœur est tout attendri du chagrin que je t'ai fait et que tu emportes avec toi. Ah que je suis malheureuse. Que je t'aime ! que je suis jalouse, que je suis misérable d'en être venue à compter tes caresses, à nier tes souffrances, à toujours douter, toujours craindre, à n'être jamais en repos avec toi ni avec moi-même. Sauve-moi de tout cela ma bonté ! Je t'aime comme on ne t'a jamais aimé,** crois-le, crois-le, pour mon bonheur, pour ma vie, tu en aurais de cruelles preuves si tu m'ôtas ou si tu partageais ton amour. Mon ange écris-moi quelques fois, c'est peut-être cela qui fait tout le mal, ce sont tes lettres qui me manquent [...] Tu me dis que tu viendras demain, et le soir au bal [le bal du Mardi gras au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont Marie Dorval était commissaire]. Ah ce bal ! je me recommande à toi mon Alfred si tu n'es pas le meilleur des hommes je suis une femme perdue. Je t'en supplie sois le plus glacé, le plus fermé à toutes coquetteries.- Je ne veux pas que tu me quittes, je veux que tu sois toujours du côté où je serai, je me promènerai avec toi, et je te les nommerai toutes [les autres actrices de la Porte-Saint-Martin, parmi lesquelles figurent notamment Juliette Drouet]. [...] Pour moi je ne danserai qu'avec qui tu voudras, et je serai bien bonne pour toi. Pour M. de Custine sans doute il n'y sera pas [...] Je n'ai pas mis la moindre importance à ce que j'ai fait, et c'est ta faute si ce n'est pas avec toi que j'ai été voir Smithson. Si tu étais venu aux Anglais nous l'aurions été voir ensemble dans sa loge, et ensuite ensemble chez elle [voir la lettre précédente du 14 février]. [...] Je te donne mille tendres caresses, je te baise ton front et tes mains, je te prie de me pardonner, de m'aimer et de me le dire mon cher amour pour me redonner confiance en moi et te rendre, nous rendre plus heureux. »

« Double » lettre autographe, s.l [mercredi 20 et jeudi 21 février], 8 p.^{1/2} in-8° :

Souçons du poète, craintes et remords de l'actrice

« **Tous les mots de ta lettre sont autant de coups de couteau dans mon cœur... Je tomberai à tes pieds pour te donner ma vie pour que tu disposes de moi** »

« **Que je déteste ce bal ! que tu me fais peur ! que se passe-t-il donc de si horrible en toi qui te fasse pâlir de la pâleur de la mort – c'est affreux. Je ne puis te voir ainsi. Je le tuerais cet homme qui t'a fait tant de mal. J'aurais voulu l'étrangler** »

quand il s'est approché de moi ainsi [Marie Dorval a été surprise par Vigny (probablement non masqué) au moment où un homme tentait de l'embrasser]. **Mais me soupçonner mon Alfred ! moi qui mourrai si je devais renoncer à toi ! moi perdre ton amour ! mais pour qui ? Mais cet homme est vieux et ridicule et il serait jeune et beau et y a-t-il quelqu'un au monde que je puisse préférer à toi ? Mais quoi ? tes injustes soupçons sur Fontaney, Maurice, M. de Custine et d'autres doivent te mettre en garde contre toi-même. – Mais qu'as-tu vu mon Dieu ! cet homme s'est approché de moi de façon à m'embrasser il est bien vrai. – Mais que me voulait-il ? Je ne le sais pas. Avait-il sa raison ? Je me suis troublée parce que je sentais ton regard sur moi, et plus troublée encore quand mes yeux se sont levés sur ton visage si pâle, que toute ma vie je le verrai ainsi. Tu as bien raison de dire que ta colère me ferait mourir – je ne la mérite pas mon Alfred. Sur ta vie qui est la mienne je n'ai point reçu de lettres. Ce serait donc une intrigue, un accord mais c'est affreux de penser cela ! Tu oublies tout. Mes »**

[Marie Dorval interrompt sa lettre, écrite dans la nuit. Elle se sert d'un nouveau bifeuillet pour reprendre son propos à « 1h du matin »]

« 1h du matin

Je devrais mourir pour expier ce bal – la lettre me tue – t'avoir fait tant de mal (involontairement n'importe) et n'être pas là pour te calmer cela m'est horrible ! c'est le malheur éternel de ma vie de ne pouvoir être près de toi quand tu souffres [...] Quel supplice ! enfin j'accepte tous les tourments de cette journée, de cette soirée, de cette nuit surtout ! **Tous les mots de ta lettre sont autant de coups de couteau dans mon cœur. Oh si je te vois demain ! si je ne t'ai pas rendu malade je tomberai à tes pieds pour te donner ma vie pour que tu disposes de moi,** je ne veux plus te voir ainsi. Ta figure est restée dans mon cerveau, là, et ne me quitte pas un instant – **ta figure si pâle et si terrible au milieu de toute cette folie de carnaval.** Ah j'ai ce bal en horreur ! je n'irai plus de ma vie au bal. Et tant de souffrances, de chagrins pour quoi ? Que j'ai de haine contre cet homme ! [...]

Comme tout ce que je sens tombe froidement sur mon papier, moi je souffre, et ce que j'écris ne t'en peut donner l'idée – mais toi, toi, je te le dis, et je te vois, je te vois souffrir. L'impression que m'a causée cette lettre aujourd'hui est si profonde que je n'en pourrai revenir de longtemps – **tu ne me connais pas, tu ne me connais pas.**

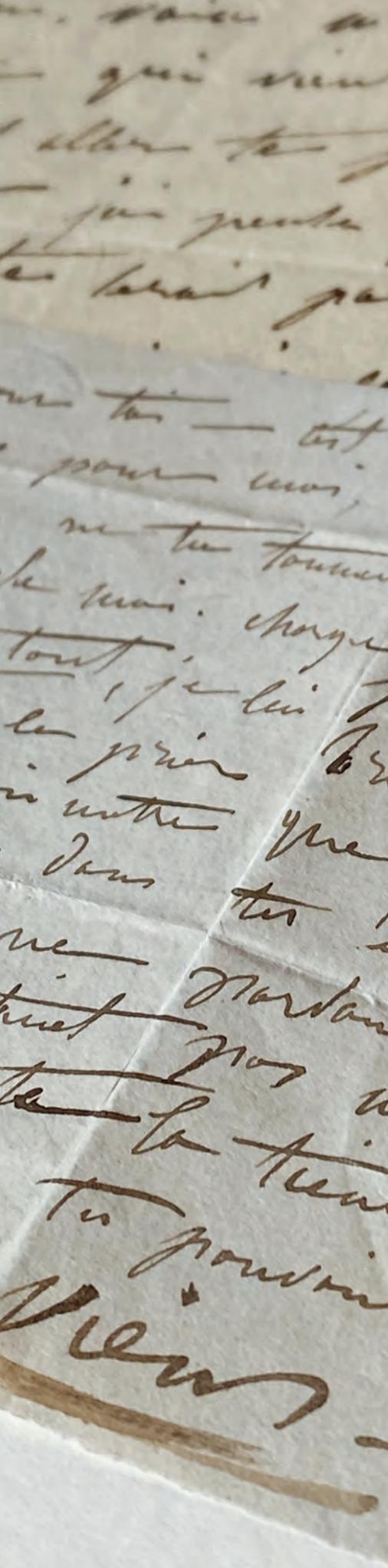
J'espère que ce bon Soulié [Augustin Soulié, un familier de Marie Dorval] **t'aura un peu calmé. Hélas je n'ai pu t'écrire ce que j'aurais voulu, car mon mari était là, Madame Sand se faisait annoncer** [George Sand venait sûrement informer Marie Dorval de sa rupture imminente avec Jules Sandeau. D'où cette note de Vigny dans *Journal d'un poète* : « 21 février. Madame Sand vient à minuit chez une de ses amies et veut passer la nuit chez elle. Bizarre conversation » (Pl. t. II, 1948, p. 978)] [...]

Je me suis toujours repentie de ce qu'on appelle un plaisir, cela nous a toujours coûté quelque chagrin, et tu as bien vu que toujours j'y ai renoncé de moi-même et par dégoût. »

Lettre autographe signée « Marie », s.l [mercredi 6 mars 1833], 2 p.^{1/2} in-8° sur papier bleu

Petit manque sur le second feuillet (bris de cachet) sans atteinte au texte

Marie Dorval se soucie de l'état de santé de Madame de Vigny, victime d'une attaque cérébrale



« *Cher enfant, je suis bien malheureuse de ce que tu me dis [Vigny rapporte dans son journal le jour-même : « ma mère, ma bonne mère a eu une attaque de paralysie sur tout le côté droit, joue, bras et jambes » (Pl., t. II, 1948, p. 979)] – je ne puis ni soutenir ton courage loin de toi, ni ranimer ton espoir puisque je ne vois rien ! – [...]*

Cher ange j'ai pour toi une prière éternelle dans le cœur. Ne te laisse pas abattre au nom du ciel je t'aime aussi comme une mère et n'oublie pas que ma vie est en toi. Je baise tes mains mon Alfred.

Je vais porter cette lettre moi-même.

Marie »

Lettre autographe, s.l [mercredi 6 mars 1833], 2 p.^{1/2} in-8° sur papier bleu

Petit manque sur le second feuillet (fragment conservé, cachet de cire rouge partiellement conservé)

« Ranime-toi, conserve ta force, promets-le-moi, ou je meurs »

« 8h. du soir. Mercredi.

*Oh ! te savoir malheureux, te voir, et ne pouvoir aller à toi ! Juge cette douleur-là avec ton cœur. [...] Elle était donc un peu mieux puisque vous avez pu sortir ? Cela m'a fait du bien à penser – et pourtant ce soir je suis accablée de tristesse, je donnerais mon sang pour ne pas partir [la comédienne allait donner des représentations à Reims], rester au moins dans le même air que toi et regarder vos murs ! – J'adresse au ciel mille vœux pour ta mère et pour toi, je donnerais ma vie pour te sauver un malheur. **Ranime-toi, conserve ta force, promets-le-moi, ou je meurs** [...]*

*– **Quelle misérable je suis !** Quand tu souffres ! Quand tu es malheureux je ne puis plus rien pour toi !*

Jeudi, une h[eure]

Je cours chez toi – es-tu plus tranquille ? Qu'ont dit les médecins ? Vais-je trouver un mot de toi ? Je tremble, je meurs d'inquiétude ! »

Lettre autographe, s.l [vers le 12 mars 1833], 1 p. in-8° sur papier bleu

*« Elle est mieux n'est-ce pas cher enfant ? On vient de me le dire [...] Sûrement tu viendras à cette bonne rue Montaigne prendre mes lettres et m'en donner une. Ce soir je l'enverrai chercher. **Dis-moi tes espérances, que je puisse passer une bonne nuit** [...]*

Lettre autographe, s.l [vendredi 15 mars 1833], 3 p. in-8°:

Petit manque (bris de cachet) avec petite déchirure et atteinte à une lettre

[Adresse autographe :] « Monsieur de Vigny »

*« 2 h. du matin vendredi [...] **Ne sois pas tourmenté de l'heure où je t'écris car cette nuit ce n'est pas l'heure où je pleure.** Non, je suis tranquille. J'avais dit au portier de la rue Montaigne d'aller savoir ce soir des nouvelles, il est venu à 8h. et a dit que cela allait de mieux en mieux. Que tu es bon de me dire que mon écriture te fait du bien dis-le moi mon ami j'en ai besoin, **moi qui suis accablée du sentiment de mon impuissance.***

On te portera cette lettre demain (c'est-à-dire ce matin) j'aurai des bonnes, et de chères nouvelles j'espère – et je renverrai le soir. Et aussi pour avoir peut-être une lettre de toi.

Comme je t'aime. »

Lettre autographe, s.l [vendredi 15 mars 1833], 3 p. in-12° sur papier bleu

Petit manque angulaire, cachet de cire conservé

[Adresse autographe :] « Monsieur de Vigny »

*« Mon pauvre ami du courage – ta lettre est désolante et je tremble aussi pour toi. **Voudrais-tu donc me faire mourir.** Cette femme [sans doute Jenette, qui faisait la liaison entre la comédienne et le poète] dit que tu es horriblement changé. **Au nom du ciel pense à moi dans ta douleur – mon Alfred** [...]*

Mon dieu mon ami mon dieu je suis désolée et ce départ [prochain départ de l'actrice pour Reims] – c'est affreux.

Je reviendrai demain. »

Lettre autographe, s.l [samedi 23 mars 1833], 1/2 p. in-8° sur papier bleu

[Adresse autographe :] « Monsieur / Alfred de Vigny / rue Montaigne n°18 »

Dernière entrevue amoureuse, la veille du départ de l'actrice pour Reims

*« Il est 9h on me réveille avec ta lettre, allons mon Alfred tout va bien. Je suis bien heureuse [...]. **Je serai à deux h. chez nous** [à la garçonnière de Vigny au 18 avenue Montaigne]. **Mon dieu que j'avais peur de partir sans te voir !** Je pars demain peut-être à 5h [...]*

Lettre autographe, s.l, « Samedi 30 [mars 1833], 5 p. in-8° sur papier gris clair

Petit manque (bris de cachet, atteinte à deux lettres), marges droites légèrement effrangées, quelques mots biffés

[Adresse autographe :] « Monsieur / Alfred de Vigny / rue Montaigne n°18 / Paris »

Marie Dorval évoque une journée type durant sa tournée provinciale

« Tu me pardonneras mon ami de ne t'avoir pas répondu à toutes tes questions. Le pouvais-je ? Avais-je assez de tranquillité d'âme pour cela ? [...] Mon chagrin ne peut cesser qu'avec le tien voilà tout ce que je sais. Comment ne sens-tu pas cela ? Pourquoi veux-tu que je te parle de notre chagrin ? Mon ange [ici deux lignes raturées (par Vigny ?) : "Je n'ai pas besoin de soupérer (?) non, tu n'as pas besoin de moi"]

Je mène ici une vie de fatigue qui ne serait pas tenable un jour de plus – aussi malgré leurs cris et leurs billets jetés sur le théâtre pour me faire jouer lundi je pars.

Voici ma vie de tous les jours. Je me réveille de très grand matin. J'étudie. À 8h j'ai mes lettres. J'écris. Je me lève à 10h. Je pars avec ma femme de chambre à 11h. pour la répétition. Ce matin j'ai répété : l'Incendiaire, la Femme colère et Antony. Je mets tout le monde en scène, je règle les décors. Et on compose la musique séance tenante d'après mes indications. Je te demande si je dis des paroles ! – À près de 4h je rentre, je dîne vite. Je fais mes caisses pour le soir et je joue deux pièces. À 11h je fais mes comptes de la recette avec le directeur et sa femme – nous faisons des paquets de contremaîtres jusqu'à minuit. Je rentre avec Joséphine et un garçon de théâtre qui marche devant nous avec une grande lanterne. Je soupe et je t'écris. – Et toujours ainsi. Sans jamais voir âme qui vive chez moi.

Quant à mes succès [...] *J'ai joué ce soir l'Incendiaire – jamais je n'ai vu chose pareille. Ils ont crié, pleuré. Enfin je suis bien obligée de te dire que c'est une rage. Je rejoue le rôle ce soir avec Antony et demain dimanche le même rôle avec Antony. Et puis adieu. Et bonsoir car je tombe.*

Samedi 10h. [...] *Allons adieu. Mes filles me disent qu'elles sont bien tristes de ne t'avoir pas vu. [...] La tristesse qui veut bien recevoir des distractions n'est pas dangereuse. Adieu mon ami.* »

Lettre autographe, s.l., « Samedi 30 [avril 1833], 2 p. in-8° :

Bris de cachet (fragment conservé)

[Adresse autographe :] « Monsieur / Alfred de Vigny »

Rendez-vous au théâtre des variétés avant une soirée amoureuse

« Voilà donc Monsieur comme vous êtes chez vous. Ce matin à midi ¹¹² vous étiez déjà sorti. – Ainsi c'est comme cela que vous ne venez jamais à l'heure de vos rendez-vous. Où étiez-vous donc ??... »

Venez-vite me rejoindre aux Variétés où je suis avec mes enfants : loge de la galerie n°33. Comme la loge n'est plus bonne passée ⁷ ¹¹² je suis obligée de partir. Moi qui voulais vous faire dîner avec moi. Quand je vous dis qu'on ne peut pas vous avoir.

Je ne te verrai pas demain matin mon ange parce que j'ai répl[étition] et des démarches pour mes affaires, à terminer. Mais le soir je serai à toi pour, et comme, et où tu voudras. J'ai eu hier la visite du Monsieur en jupon [il s'agit de Astolphe de Custine]. »

Lettre autographe signée « M », [juin 1833 ?], 2 p. in-8° :

Jalousie du poète à l'égard de George Sand

« Mon cher ange tu as dérangé tout le bonheur de ma journée en ne venant pas ce matin. Tu l'avais promis. **Madame Sand est venue à 3 h ¹¹² en me déclarant qu'elle passerait toute la journée avec moi.** Comme je conservais encore l'espoir de te voir arriver je lui dis que j'étais indispensablement obligée de sortir à quoi elle a répondu qu'elle ferait une visite pendant le temps de mon absence et qu'elle reviendrait dîner et passer la soirée. Cela m'a fait redouter la visite de M. Planche, ou mille autres ennuis... »

J'ai préféré aller au spectacle avec Mme Sand. Nous avons une loge à l'Opéra-comique au rez-de-chaussée n°18. Viens nous retrouver. Je suis bien triste mon Alfred que tu aies tant de répugnance à aller dans notre pauvre petite chambre.

– Enfin nous allons bientôt la quitter.

Je t'aime mon amour de toute mon âme. Ne me fais pas de chagrin, je t'en prie, en aucune façon.

M »

On connaît la jalousie féroce que nourrit le poète vis-à-vis de la relation équivoque entre son amante et l'écrivaine George Sand. Cette dernière envoie à la même époque une longue lettre d'amour à Marie Dorval (le 18 juillet 1833) demeurée célèbre et en haut de laquelle Vigny ajoute de sa main : « J'ai défendu à Marie de répondre à cette Sapho qui l'ennuie »

Lettre autographe, [Versailles, 17 août 1833], 4 p. in-8° :

« Ta vie m'appartient »

« Oh ! cher pauvre petit ! mon Dieu je suis cause moi que tu n'étais pas là près de ta mère... Enfin la voilà mieux n'est-ce pas ? Je te prie de ne pas la quitter, surtout pour moi. Tu as été adorable hier, j'en ai été heureuse, et calmée [...] **surtout que jamais, jamais je ne te coûte un remords** [voir notule infra]. **Mais que je te vois demain le temps de te donner un bon, un long baiser** [...] **Cher enfant viens que je te baise demain, que je te baise ou ton front, ou ta bouche, un baiser de sœur ou de maîtresse selon le temps, le lieu, la disposition où sera ton âme, cher Alfred.** J'espère qu'elle sera calme, que tu ne craindras plus rien pour ta pauvre chère maman. [...] »

Ce que tu me dis, je te le dis, ta vie m'appartient. Tu le crois bien, n'est-ce pas mon ange ?

J'ai bien répété ce matin.

Tu as donc porté mon peignoir TOI-MÊME à la voiture. Oh que tu es donc gentil. Que je t'aurais donc baisé quand tu es entré dans ce bureau avec ton petit paquet à la main, TOI Monsieur Alfred de Vigny ! Cher Alfred ! C'est que c'est mon Alfred à moi. »

Vigny regretta plus tard amèrement d'avoir préféré aller retrouver son amante à Versailles plutôt que de rester au chevet de sa mère, qui fit fût victime entre temps d'une autre attaque. L'actrice le paiera cher.

Lettre autographe, [Rouen] « 21 août » [1833], 6 p. in-8° :

Des nouvelles de sa tournée rouennaise et le désir brûlant de retrouver son amant

« Écris-moi bien que tu m'aimes, que tu me baises »

« 11 h ¹¹² du soir

*Me voilà, me voilà, mon Alfred bien-aimé, mon cher ange, je viens à toi [...] Tu sais quand je t'ai quitté – je suis rentrée chez moi il n'y avait personne. Je ne pouvais plus me soutenir, je me suis mise sur mon lit trois heures [...] À dix h. du soir j'ai été répéter Antony. ... enfin, enfin à minuit, j'ai pu me mettre dans mon lit [...] **Veux-tu le savoir à présent que je t'ai dit que je t'aime et que tu sais que je me porte bien heureusement pour toi et pour moi, veux-tu savoir si ta chère Marie a été bien applaudie ?** Et bien cher ange dis-leur à tout Paris, que jamais il n'y a eu d'exemple à Rouen d'un succès pareil à celui que j'ai eu ce soir ; ni Mlle Mars, ni Talma n'ont été redemandées après une première rep[résentation]. On n'avait jamais vu cela à Rouen [...] **Cela te fait-il plaisir ? Oh mon Alfred, tout cela aurait été à ton cœur n'est-ce pas, j'en ai joui pour toi.** Je suis heureuse de te dire cela, je n'en ai été heureuse que parce que je savais que je te le dirais. **J'espère que tu m'aimes tant ! J'ai été triste tout le long de la route, cela m'a fait de la peine de te quitter comme cela dans la rue, j'ai bien vu pendant tout le voyage à Versailles que tu étais bien préoccupé de ta mère, tu m'as fait un grand sacrifice de venir là mon enfant [...]** Je suis bien ici... le théâtre est charmant, bien éclairé. La troupe est très bonne, toutes les femmes sont jeunes et jolies, mises comme à Paris, et même mieux. Je rejoue Antony après-demain avec la Fausse Agnès [...]*

Ton nom a été prononcé ce soir dix fois sur le théâtre par tous ces braves jeunes gens qui ont applaudi ta chère Marie. J'ai été un peu heureuse ce soir [...] Si tu avais du



chagrin je me repentirais bien de te parler de tout cela, car tout cela ce n'est rien sans mon amour, sans le désir d'être quelque chose à tes yeux, qu'est-ce que tout cela me ferait ? C'est toi qui fait du bonheur de tout. Mon ange je couche dans la chambre et le lit de Paganini. Je fermerai cette lettre demain dès que j'aurai reçu ta chère tienne. Je vais dormir [...] **Écris-moi bien que tu m'aimes, que tu me baises, que tu m'aimais bien à Versailles, que tu seras fidèle, que tu n'iras pas au spectacle [...]** »

Lettre autographe, [Rouen] « samedi soir 9 h. » [24 août 1833], 2 p. ^{1/2} in-8° :

Bris de cachet avec petite déchirure sans importance

[Adresse autographe :] « Monsieur / Alfred de Vigny / rue Montaigne n° 18 / Paris »

« **Je t'en supplie mon Alfred écris-moi toujours, fais que je ne sois pas jalouse !** »

« **J'ai été désolée toute la journée, jalouse.** Je t'ai écrit une lettre [non retrouvée] que je fais partir avec celle-ci, car quand elle a été écrite ce matin je n'ai pas osé te l'envoyer. La voici pourtant elle te montrera quelle était mon agitation. Mais bientôt l'inquiétude a remplacé la colère, et je tremble qu'il ne te soit arrivé quelque malheur. **Ah si tu m'aimes ! que jamais un jour, un jour ! ne se passe sans m'envoyer une lettre cela me tue et me jette dans des états violents que je ne puis réprimer.** À la moindre crainte sur toi ou sur ton amour je perds la tête. **Je t'en supplie mon Alfred écris-moi toujours, fais que je ne sois pas jalouse !** Je suis calme ce soir à l'instant où je t'écris et peut-être qu'une idée va me torturer toute la nuit. **Ces palpitations que tu sais augmentent tous les jours, le cœur me bat d'une force incroyable, ce matin quand Joséphine est venue me dire que je n'avais point de lettre cet horrible battement m'a pris et m'a duré cinq minutes, c'est ainsi que je t'ai écrit cette lettre.** [...] Que je voudrais être à demain. Je suis obligée de fermer cette lettre si je veux qu'elle parte ce soir. je t'adore. »

Lettre autographe, [Rouen] « 5 h dimanche » [25 août 1833], 3 p. in-8° :

« **Le cœur me bat si fort que la main m'en tremble** »

« Je perds la tête vois-tu quand je n'ai pas de lettre. **Pardonne-moi pour cette fois et pour toutes les autres où je douterai de toi, tu es de même, tu es demeuré mon ange.** Que tes deux lettres ce matin m'ont donc rendue heureuse ! Tout va bien quand je suis tranquille mon amour, autrement rien n'est plus pour moi, il n'y a que toi, tout n'est bien qu'à cause de toi. **Je ne suis heureuse de ce qui m'arrive qu'à cause de toi.** Les applaudisseurs de ce pays-ci ne sont quelque chose pour moi que parce que tu le sais et que tu en es heureux. **Le cœur me bat si fort que la main m'en tremble.**

Qu'est-ce donc que ce sang qui me vient là au cœur ? C'est qu'il voudrait aller à toi n'est-ce pas mon amour ? Mon cher bonheur. Je t'écris un mot seulement, il est cinq h. Je joue ce soir Les Enfants d'Édouard et la Femme colère [...]

Mille baisers sur ta bouche chérie, ta bouche à moi que j'adore comme tu sais.

Qu'elle ne se pose sur rien au monde ! Je ne lui permets que le front de ta mère. Cher Alfred à demain. »

Lettre autographe, [Rouen] « Mardi » [27 août 1833], « au moment d'aller jouer » 4 pp. in-8° :

[Enveloppe autographe :] Monsieur / Monsieur Alfred de V. / Rue Montaigne, n°18 / Paris

[Cachets postaux :] Rouen – 27 août 1833 [départ] / 28 août 1833 [arrivée]

Jalousie et doutes de l'actrice, ne supportant pas les amours de jadis de son amant

« **Ici l'air me rend jalouse. Tu as aimé ici une autre que moi, cette idée m'est odieuse !** »

« Mon ange te voilà donc encore bien malheureux ! Mon Dieu que je te plains, et comment veux-tu que te sachant si occupé de ta mère j'aille te parler de théâtre. D'ailleurs tu sauras tout quand je t'aurai dit que c'est ici une adoration pour moi [...] Seulement ils ne veulent pas que je les fasse rire après, je suis obligée de commencer par la pièce gaie. Ils veulent rester dans l'émotion du drame [...] Ils disent que Talma ne serait pas venue leur jouer une farce après les avoir fait frémir, que Lamartine et de Vigny ne font pas de chansons, etc... **Je te réponds que j'ai fait ici une belle révolution et qu'ils vont devenir des romantiques enragés.** Tout le monde me fait amitiés ici, toutes les dames sont très bien et très jolies, je dine quelques fois chez elles ou elles viennent chez moi. Mme Thénard des Français est ici, c'est la maîtresse de mon Antony [le comédien Alexandre], je la vois souvent. [...] Ici je n'ai pas mon laisser-aller de Paris. On n'ose pas. J'ai vu tout ce qu'il y a à voir dans la ville, ces vieilles maisons et ces églises. **Mais ici l'air me rend jalouse. Tu as aimé ici une autre que moi, cette idée m'est odieuse !** [Vigny avait été, on le sait, en garnison à Rouen d'avril à septembre 1821] **et je prends cette ville en horreur !** Je ne suis pas riche de tes lettres ici non plus, mais enfin puisque tu ne le veux pas ! [...]

J'ai reçu une lettre de mon mari qui me menace de venir à Rouen – il n'est pas encore parti. Le cœur me bat toujours et surtout à 5 h. du soir et jusqu'au moment où je me couche. Le lit me calme. Je suis horriblement fatiguée, et toujours à la répétition depuis dix h. du matin. Tu ne me dis pas de revenir – ne veux-tu plus de moi, ne penses-tu plus au moment de me revoir ? Faut-il continuer ma route sans revenir ? dis, dis. »

Lettre autographe, [Rouen] « 28 août [1833] 5 h. du soir », « pour lui » 3 pp. in-24° :
Petit manque angulaire sans importance sur le second feuillet

« Mon pauvre ami ! Je n'ose pas me jeter au travers de tes chagrins, je n'ose pas t'écrire, que puis-je te dire puisque tu es si occupé de ta mère, tu ne me feras jamais te parler de théâtre dans ces moments-là [...] Je n'ai plus de palpitations. Ne crains donc rien pour moi. **Je suis brillante ici moi indigne que je suis, pendant que tu es malheureux...** pardonne moi... ce n'est pas ma faute, c'est la tienne... Ah ! si tu pouvais me dire VIENS. »

Lettre autographe signée « M », [Rouen 28 août 1833], 4 p. in-8° :

Doutes et peur de perdre son « cher ange »

« Je me trouve indigne de toi »

« Oh pardonne-moi cher ange ! Si je t'ai fâché pardonne moi. Mais je n'osais pas t'écrire. Je t'ai cru si occupé de ta mère, je l'ai crue si mourante, tes lettres (que je ne reçois pas tous les jours), et si courtes... si préoccupées... j'allais prendre le parti d'écrire à Soulié, pour t'éviter même la peine d'aller chercher mes lettres. Et comment avec cette idée pouvais-tu croire que j'allais causer théâtre avec toi [...] Que je suis jalouse oh ! mais d'une jalousie qui ne doit pas t'offenser. Je n'ose plus parler de moi, je me trouve indigne de toi, inutile ; je me décourage, je ne puis t'écrire... Je sens que tu n'es plus à moi. Pardonne-moi de tout cela. Comme ta lettre a un air sévère ! Tu dis mon ange une fois seulement [...] On vient de m'arracher de mon lit à dix h. du matin et je sors du théâtre à trois h. ne pouvant plus me soutenir [...] Mon mari me dit qu'il va passer un jour à Rouen [Merle arrivera à Rouen le 30 août]. On me tourmente ici pour rester [...] De tout cela c'est à toi que je viens. Je serai à Paris jeudi 5 au soir à 7 h. Je serai forcée de partir le lendemain [...] Baise-moi, baise ta chère Marie qui t'aime, qui te le dira bien avec son âme jeudi. Ah ! sois tout à moi toute cette soirée.

M.

Soulié a dû aujourd'hui te porter une petite lettre de moi [voir la lettre précédente]. Dis lui de te montrer celle que je lui écris. »

Lettre autographe, « [Rouen] vendredi 30 [août 1833] 1833 », 1 p. petit in-8° :

[Enveloppe autographe :] Monsieur / Monsieur Alfred de V. / Rue Montaigne, n°18 / Paris

[Cachets postaux :] Rouen – 30 août 1833 [départ] / 31 août 1833 [arrivée]

Nouvelles remontrances de l'actrice sentant les sentiments de Vigny pour elle se dissiper

« Tu vois mon cher enfant tu ne m'écris pas tous les jours – et pourtant ta mère est mieux – et ta dernière lettre était sévère. Tu vois que tu me fais de la peine. Je serai triste et malheureuse tout le jour ! Tu ne m'aimes plus tant. »

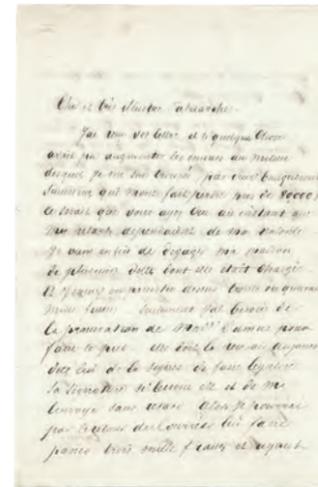
Lettre autographe, s.l.n.d [1833 ?], 2 p. in-8° :

Lettre inédite à la correspondance

« J'ai passé toute la nuit avec de grands yeux ouverts et fatigués d'avoir pleuré [...] Vous m'avez offensée. Ma raison me confirme ce que l'instinct m'avait fait pressentir [...] vraiment, les mots qu'on dit pour se justifier ne persuadent pas tant que la tendresse qu'on a dans les yeux, dans la voix [...] »

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Correspondance, t. II, éd. Madeleine Ambrière, Garnier, n° 33-15, 33-17, 33-21, 33-23, 33-28, 33-29, 33-32, 33-34, 33-37, 33-41, 33-45, 33-51, 33-67, 33-76, 33-77, 33-79, 33-80, 33-82, 33-84, 33-85, 33-89



« Ce n'est qu'en travaillant 18 heures par jour que j'arrive non pas à faire face à tous, mais à me soutenir »

29. Alexandre DUMAS (père)

Lettre autographe signée « A Dumas » au « Patriarche de Jérusalem »

S.l, 15 avril [18]47, 2 p. 1/2 in-8°

Enveloppe autographe (contrecollée au verso du second feuillet)

En-tête gaufré d'un petit écusson et d'une couronne, petites fentes au pli

En proie à de graves difficultés financières et poursuivi par ses créanciers, l'auteur des *Trois Mousquetaires* requiert la procuration de Madame Dumas afin d'emprunter une forte somme d'argent

« Cher et très illustre Patriarche,
J'ai reçu vos lettres, et si quelque chose avait pu augmenter les ennuis au milieu desquels je me suis trouvé, par deux banqueroutes successives qui m'ont fait perdre près de 80,000 fce serait que vous ayez cru un instant que mes retards dépendaient de ma volonté. Je vais enfin me dégager de ma maison de plusieurs dettes dont elle était chargée. Et je veux emprunter dessus trente ou quarante mille francs – seulement j'ai besoin de la procuration de Mad[am]e Dumas [Ida Ferrier] pour faire ce prêt – elle doit le recevoir aujourd'hui... Alors je pourrai par le retour du courrier lui faire passer trois mille francs et ayant quelque argent devant moi m'entendre avec un banquier. Je ne puis pas vous dire cher Patriarche à travers quelles luttes j'ai passé depuis mon retour – tous les créanciers de deux hommes que mad[am]e Dumas connaît bien elle-même et qui se nomment Mr Laurey et Bethune sont tombés sur moi et ce n'est qu'en travaillant 18 heures par jour que j'arrive – non pas à faire face à tous – mais à me soutenir.

Que Mad[am]e Dumas fasse donc passer sans retard cette procuration à Dommange – et le premier argent touché sera pour elle.

Adieu cher Patriarche, croyez mieux de moi...

J'espère demain ou après-demain envoyer en attendant mille francs à mad[am]e Dumas

Tous les respects du cœur

A Dumas »

Le père des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo* a toujours vécu au-dessus de ses moyens. Grâce à des rentes généreuses suite à la publication de ses chefs-d'œuvre, il fait bâtir le château de Monte-Cristo à Port-Marly, en 1846. En parallèle, sa femme Ida Ferrier, de laquelle il est séparé, lui demande une pension. Fêtes organisées avec le tout Paris, train de vie dispendieux, l'écrivain dépense plus qu'il ne gagne, et la révolution de 1848 va le ruiner. Il se voit privé de ses rentrées habituelles (arrêt du théâtre et des feuilletons pendant plusieurs mois) et est contraint de vendre son château après en avoir profité moins de deux ans.

« Serai-je celui qui tue / Ou celui qui est tué »

30. Paul ÉLUARD

Manuscrit autographe signé sur la page titre « Paul Eluard », destiné à Pierre Seghers S.l.n.d [c. mai 1943], 6 p. in-8° (dont la page titre)
Parfait état de conservation



Précieuse série de poèmes, dont le célèbre *N.*, rédigée pour *Poésie* 43, puis reprise dans l'édition augmentée de son mythique recueil *Poésie et vérité* 1942

Cet ensemble, intitulé par Éluard « Trois poèmes », fut destiné à Pierre Seghers, directeur de la revue *Poésie*. Le poète a sobrement signé le manuscrit de son nom sur la page de titre : *Trois poèmes*. La chronologie des poèmes du manuscrit est telle qu'elle figure dans le recueil publié. La pagination de chaque feuillet, au crayon multicolore, est également de la main d'Éluard.

Le manuscrit s'ouvre sur *Rêves* (pages 1 et 2), titre global pour les sept courts poèmes qu'il contient, certains sont sous forme de distique ou tercet. La série est dédiée à son ami Louis Aragon. Plus tard dans la même année, ce sont cinq des sept poèmes qui figurent dans l'édition augmentée de *Poésie et vérité* 1942. La dédicace à Louis Aragon disparaît et chacun des poèmes se voit attribué un titre, en lieu et place de leur numérotation. Enfin, une variante très mineure est à observer entre les deux publications pour le premier distique, *En dépit de l'âge* : « des nouvelles » devient « les nouvelles ».

<i>Rêves</i> à Louis Aragon	<i>Tout est permis la nuit</i>
1 [En dépit de l'âge] De loin en loin des nouvelles du passé La bonne clé de la cage	<i>Serai-je celui qui tue</i> <i>Ou celui qui est tué.</i>
2 [Plaisir du premier printemps] Plaisirs du premier printemps Pierre propre de l'enfance Caresse aux jointures fines J'inventerai la sagesse	5 <i>La rosée la pluie la vague la barque</i> <i>La reine servante</i>
<i>A peine éclairé je rêve.</i>	<i>La perle de la terre</i> <i>Perle refusée terre consentante</i>
3 [Compagnon] Comme une bête domestique Dans la haute forêt Une voix sans écho me hèle	<i>Le départ entre deux feux</i> <i>Le voyage sans chemin</i> <i>D'un oui à un autre oui</i> <i>Le retour entre les mains</i> <i>De la plus fine des reines</i> <i>Que même le froid mûrit.</i>
4 [La Poursuite] Une poursuite à travers les salles obscures D'une château rose ou bleu Nuit brillante entre les colonnes Nuit rayonnante entre les lampes d'or	6 <i>Bois meurtri bois perdu d'un voyage en hiver</i> <i>Navire où la neige prend pied</i> <i>Bois d'asile bois mort où sans espoir je rêve</i> <i>De la mer aux miroirs crevés</i>

Un grand moment d'eau froide a
saisi les noyés
La foule de mon corps en souffre
Je m'affaiblis je me disperse
J'avoue ma vie j'avoue ma mort
j'avoue autrui.

7 [Retraite]
Je sens l'espace s'abolir
Et le temps s'accroître en tous sens.

Aux pages 3 et 4 : *Hasards noirs des voyages* est également constitué de sept groupes de vers. Contrairement à *Rêves*, Éluard n'attribue pas de titres à ces groupes pour l'édition augmentée de *Poésie et vérité* 1942. On observe là aussi une variante entre les deux publications sur le premier quintil. Eluard décide d'effacer « notre azur plus jeune » pour le substituer avec « le temps transparent ».

Hasards noirs des voyages

1
Parfaitement éveillée et très belle
A-t-elle le pain qu'il lui faut
Elle n'a que sa beauté
Cet éclat perché haut comme une
étoile seule
Pourtant la terre est là

2
Pour voir la terre il faut voir
L'homme et ses enfants hors d'âge
Nul n'a de nom ni d'empire

3
O ma muette désolée
Le chasseur ivre prend ta place
Contemplons le souverain maître
Il s'engourdit
L'acier prolongeait sa prunelle
Pour lui maintenant le monde est couché

4
Et sous les couvertures dures de la terre
La vie est pleine comme un œuf

D'un bouquet d'ombres colorées ombres
formées et mûres
Et de jolis yeux purs riant à des langues
tirées

5
O ma sœur mon bel aimant
Je te garde le soleil
Le bel espoir du soleil
Je te réchaufferai
Je te désaltérerai

6
La clarté perce les murs
La clarté perce tes yeux
Tu vas voir et tu vivras

7
Nos caresses d'or nos vagues lustrées
Nos corps confondus notre azur plus jeune
Le temps transparent
Nous concevrons le bonheur
Dans le plus grand des miroirs

Aux pages 5 et 6, le célèbre *N.*, l'un de ses textes les plus emblématiques, vient clôturer cette série. Ce poème a été écrit pour Nusch, née le 21 juin 1906 (voir le tercet 3). Dans le recueil 76, *Le temps déborde*, le poète précise d'une manière analogue la date du « désastre » qui bouleverse sa vie : « Vingt-huit novembre mil neuf cente quarante six », jour de la mort de Nusch (cf. *Cœuvres complètes*, t. II, Pléiade, p. 108).

Pierre Emmanuel, commentant cette déclaration à l'aimée, écrit dans *Le Je universel chez Paul Éluard* (GLM, 1948, p. 36) « que cette naissance spirituelle (qui, par le processus de conquête sur le passé dont nous avons montré qu'il est nécessaire aux êtres qui s'aiment, ne fait qu'un avec la naissance charnelle de l'aimée) ait lieu à midi, au jour le plus haut de

l'été, nous ramène par un de ces hasards du destin qui ne sont que l'envers de déterminations essentielles de l'être, à l'image du Je universel, du soleil qui renferme en son sein la totalité des êtres et des choses ».

Le poème est ici présenté dans sa toute première version, formant des petits groupes de vers, en distiques ou tercets, et toujours numérotés de 1 à 7. Éluard, qui avait à l'origine titré chacun d'entre eux, a ensuite caviardés les titres pour les substituer à des numéros. On peut imaginer que le poète a pris cette décision de dernière minute pour donner une cohérence à l'ensemble de la série publiée dans *Poésie 43*.

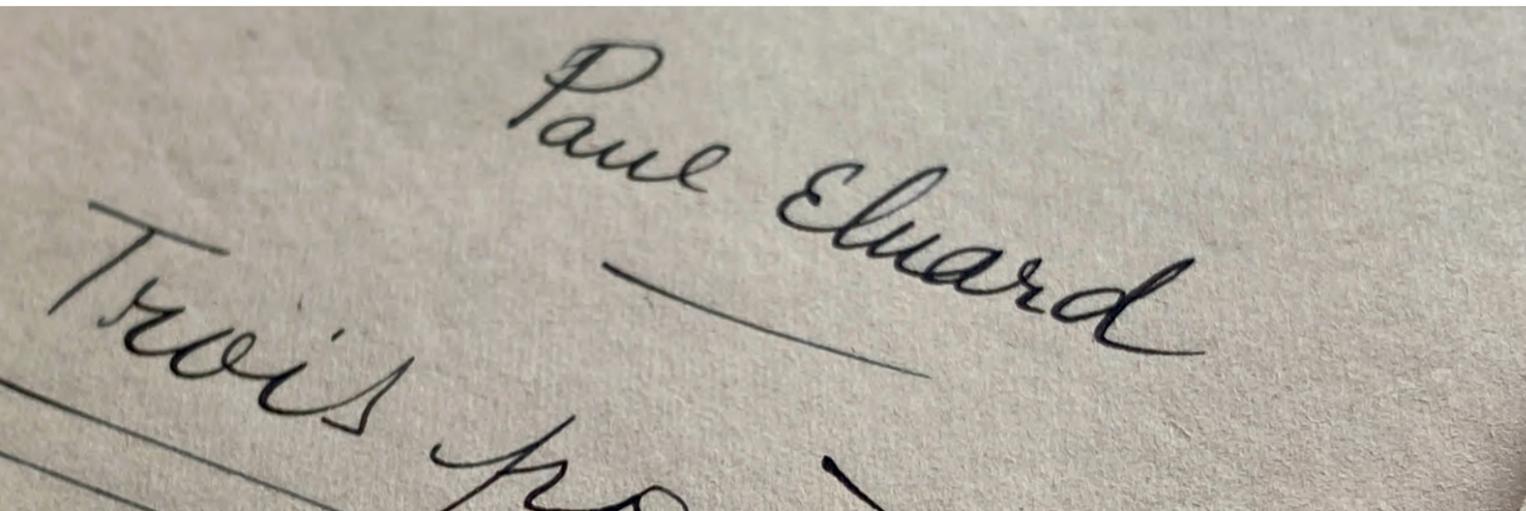
Le distique [5] n'est pas repris dans la seconde édition de *Poésie et vérité* 1942, et remplacé par le distique « A quoi penses-tu / Je pense au premier baiser que je te donnerai », qui est cette fois numéroté 1. Ce même texte est enfin publié l'année suivante dans *Hommages*, n°2 (Monaco), juin 1944.

N	N 4
<i>Baisers 1</i>	<i>Sans éclat et douce à son nid</i>
<i>Baisers semblables aux paroles du rêveur</i>	<i>Elle apparaît dans un sourire.</i>
<i>Vous êtes au service des forces inventées.</i>	
<i>Faïme 2</i>	<i>Elle 5</i>
<i>Aux rues de petites amours</i>	<i>Elle et ses défauts chéris</i>
<i>Les murs finissent en nuit noire</i>	<i>La perfection de l'amour.</i>
<i>J'aime</i>	<i>Il faut la voir 6</i>
<i>Et mes rideaux sont blancs.</i>	<i>Il faut la voir au dur soleil grevé de roches</i>
	<i>inaccessibles</i>
<i>Une naissance 3</i>	<i>Il faut la voir en pleine nuit</i>
<i>Le 21 du mois de juin 1906</i>	<i>Il faut la voir quand elle est seule.</i>
<i>A midi</i>	
<i>Tu m'as donné la vie.</i>	<i>Facile 7</i>
	<i>J'ai dit facile et ce qui est facile</i>
	<i>C'est la fidélité.</i>

On joint :
L'édition originale (en tirage courant) de *Poésie 43*, dans laquelle figure l'ensemble des poèmes

Provenance :
Archives Pierre Seghers
Ancienne collection Jacqueline Galy

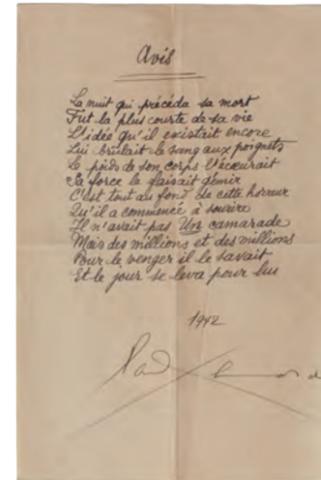
Bibliographie :
Poésie 43, mai-juin 1943, n°XIV, dir. Pierre Seghers, p. 6-10 - *Poésie et vérité* 1942, seconde édition augmentée, Neuchâtel, éd. de la Baconnière, coll. des Cahiers du Rhône, 1943, p. 59, 77, 83-91 - *Hommages*, n°2 (Monaco), juin 1944 - *Œuvres complètes*, t. 1, éd. Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Pléiade, p. 1115-1116, 1118-1122



« *La nuit qui précéda sa mort / Fut la plus courte de sa vie* »

31. Paul ÉLUARD

Poème autographe signé « Paul Eluard »
S.I., 1942, 1 p. in-folio (21 x 31 cm) sur papier brun
Légères traces de pliures



Magnifique poème ouvrant son mythique recueil *Au rendez-vous allemand*, incarnant à lui seul l'esprit de la Résistance

Avis

La nuit qui précéda sa mort
Fut la plus courte de sa vie
L'idée qu'il existait encore
Lui brûlait le sang aux poignets
Le poids de son corps l'écoeuraît
Sa force le faisait gémir
C'est tout au fond de cette horreur
Qu'il a commencé à sourire
Il n'avait pas UN camarade
Mais des millions et des millions
Pour le venger il le savait
Et le jour se leva pour lui

1942

Paul Eluard

Dans *Raisons d'écrire*, Paul Éluard donne le commentaire suivant sur ce poème : « Anonyme, *Avis* me fut demandé par Paulhan pour un journal qui ne put paraître. Sur les murs de Paris, des *Avis*, menaces ou listes d'otages, s'étaient, faisant peur à quelques-uns et honte à tous ». Les premiers « avis » furent placardés sur les murs de Paris pendant l'hiver 1940-1941).

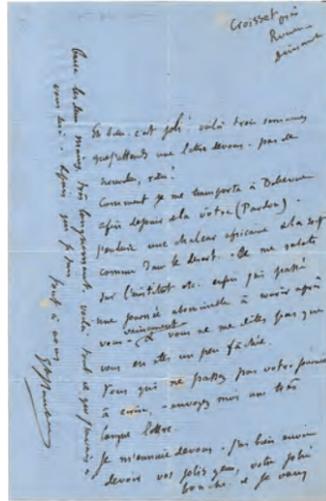
Paru d'abord dans *Les Poèmes français*, Lausanne, 1943, sans signature, le poème est ensuite repris dans *L'Honneur des poètes* [II], p. 78, signé « Jean du Haut », puis dans *Traits* (juillet, n°7), anonyme et sans titre. Il est plus tard reproduit dans *Paul Éluard*, Parrot (1944), p. 146, avant de figurer dans *Au Rendez-vous allemand* et volontairement placé en première position par le poète. Il est aussi mis en musique par Elsa Barraine en 1946. La partition est dédiée à la mémoire du résistant Georges Dudach, fusillé comme otage par les allemands en 1942 au Mont-Valérien.

Provenance :
Archives Louis Aragon

Bibliographie :
[Voir supra] – *Œuvres complètes*, t. 1, éd. Marcelle Dumas et Lucien Scheler, Pléiade, p.1253

« Je m'ennuie de vous. J'ai bien envie de voir vos jolis yeux, votre jolie bouche & je vous baise les deux mains »

32. Gustave FLAUBERT



Lettre autographe signée « Gve Flaubert » à Pauline Sandeau
« Croisset près Rouen, dimanche » [26 août 1860], 1 p. in-8° sur bifeuille vergé bleu
Traces de pliures d'époque, quelques petites taches, légère fente centrale

Facétieux et dragueur, Flaubert s'impatiente de n'avoir pas reçu de réponse de sa correspondante

« Eh bien, c'est joli ! voilà trois semaines que j'attends une lettre de vous [Flaubert a fait parvenir une lettre à sa correspondante le 5 août]. *pas de nouvelles, rien !*

Comment ! **Je me transporte à Bellevue** [le couple Sandeau y possède une propriété] **afin de jouir de la vôtre (Pardon).**

J'endure une chaleur africaine & la soif comme dans le désert. Je me rabats sur l'institut etc. [Jules Sandeau a été nommé conservateur adjoint de la bibliothèque Mazarine, le 3 décembre 1859] **enfin j'ai passé une journée abominable à courir après vous – vainement – & vous ne me dites pas que vous en êtes un peu fâchée.**

Vous qui ne passez pas votre journée à écrire, – envoyez moi une très longue lettre.

Je m'ennuie de vous. J'ai bien envie de voir vos jolis yeux, votre jolie bouche & je vous baise les deux mains très longuement. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, depuis que je suis

tout à vous

Gve Flaubert »

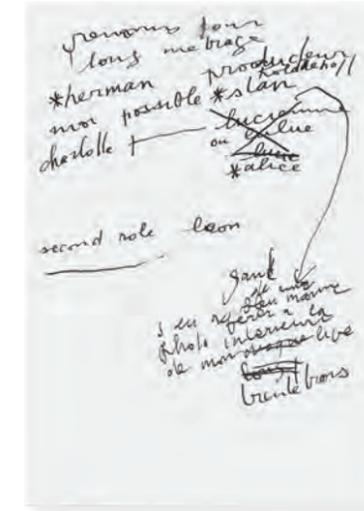
Très proche de Jules et Pauline Sandeau, Flaubert entretient une riche correspondance avec le couple jusqu'à sa mort, en 1880. On ignore si Pauline Sandeau et Flaubert furent amants. Les formules équivoques employées dans cette lettre pourrait ne laisser aucun doute si l'on ne connaissait le ton séducteur de l'écrivain auprès de la gente féminine.

Dans une lettre à Flaubert du 5 août 1861, son ami de jeunesse Maxime Du Camp lui écrit : « J'ai vu plusieurs fois la mère Sandeau avant mon départ [pour Baden-Baden] : elle a vraiment beaucoup d'affection pour toi, et elle m'a touché, elle a remué mon vieux cœur par la bonne façon dont elle parle de toi. Elle est bien bonne femme, douce et serviable ; mais je suis de ton avis, il y a ce sacré nez ; depuis que tu m'en as parlé, il me semble plus long qu'autrefois. Je crois que cela lui ferait plaisir de casser une croûte de sentiment avec toi. Baste ! fais un effort et casse-là, nez en plus ou nez en moins, qu'est-ce que cela fait ? Baise-la en levrette, le chignon cachera le pif. » (Pléiade III, Appendice I, p. 840).

Les diverses publications de cette lettre se trompent sur son lieu d'envoi (Croisset et non Paris) et sur plusieurs mots. Nous rétablissons ici la transcription de la lettre telle qu'elle fut écrite par Flaubert.

Provenance :
Alidor Delzant

Bibliographie :
Revue de Paris, publication par André Doderet, 15 juillet 1919, p. 236 - *Correspondance*, éd. Conard, t. IV, p. 391-392 [datée « fin août 1860 »] - *Correspondance*, t. III, éd. Jean Bruneau, Pléiade, p. 105-106



« Gant de cuir bleu marine... »

33. Serge GAINSBOURG

Notes autographes
S.l.n.d [c. 1985-86], 1 p. in-4°
Petite mouillure en marge supérieure

Notes préparatoires de Gainsbourg pour son film *Charlotte for Ever*

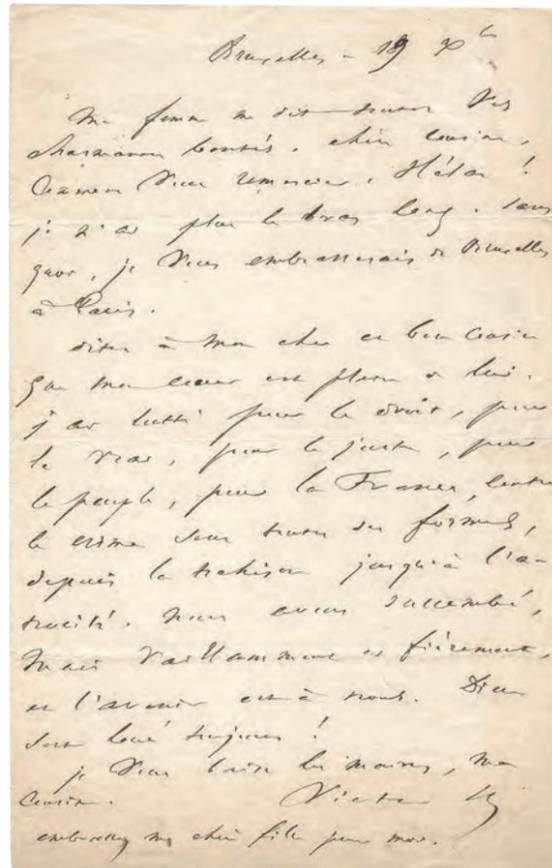
« prénoms pour
long métrage
*herman [interprété par Roland Dubillard] *producteur Koldhero*
moi possible *stan [interprété par Serge Gainsbourg]
charlotte — *lucienne ou lulu lucie* *alice

second rôle léon [interprété par Roland Bertin]
gant de cuir bleu marine [Gainsbourg porte en effet un gant bleu marine à la main droite dans le film]
s'en référer à la photo intérieure de mon disque live long trente trois [Gainsbourg Live – 1985 au Casino de Paris, Gainsbourg porte bien un gant de cuir bleu sur la photo dépliant à l'intérieur de l'étui] »

Écrit et réalisé par Serge Gainsbourg, *Charlotte for Ever* sort dans les salles de cinéma le 10 décembre 1986. S'inscrivant dans la continuité de sa chanson *Lemon Incest* (1984, album *Love on the Beat*), le scandale est [de nouveau] retentissant pour le parallèle entre le scénario du film, traitant du rapport entre un père alcoolique et une jeune fille de quinze ans dans une atmosphère incestueuse, et la relation de Serge Gainsbourg et de sa fille Charlotte.

Ayant fait l'objet d'attaques et d'insultes alors que son film est cloué au pilori par une large partie de la critique, Gainsbourg s'en défendra dans une interview télévisée quelques jours après la sortie du film : « Si on rejette mon film de façon analytique, O.K. Mais quand des puritains, des pisses-copies qui pissent des maladies vénériennes... »

Précieux témoignage inédit de l'une des œuvres les plus scandaleuses du poète-musicien



« J'ai lutté pour le droit, pour le vrai, pour le juste, pour le peuple, pour la France »

34. Victor HUGO

Lettre autographe signée « Victor H » [à Joséphine Trébuchet]
 Bruxelles, le 19 décembre [1851], 1 page in-8° sur bifeuillet
 Traces de pliures

Vibrante lettre sous forme de plaidoyer contre la tyrannie, rédigée aux premières heures de son exil, dix-sept jours après le coup d'État de Napoléon III

« Bruxelles – 19^{Dec}
 Ma femme me dit toutes vos charmantes bontés, chère cousine, comment vous remercier.
Hélas ! je n'ai plus le bras long, sans quoi, je vous embrasserais de Bruxelles à Paris.
 Dites à mon cher et bon cousin que mon cœur est plein de lui. **J'ai lutté pour le droit, pour le vrai, pour le juste, pour le peuple, pour la France, contre le crime sous toutes ses formes, depuis la trahison jusqu'à l'atrocité. Nous avons succombé, mais vaillamment et fièrement, et l'avenir est à nous. Dieu soit loué toujours !**
 Je vous baise les mains, ma cousine.
 Victor H.
 Embrassez ma chère fille pour moi. »

Dès le coup d'État du 2 décembre 1851 par Napoléon III, Victor Hugo est recherché pour son opposition à l'empereur et pour avoir tenté, en vain, d'organiser la résistance en soulevant les masses populaires parisiennes. 25,000F de récompense sont promis à qui le capturera. Le 11 décembre, Hugo, muni d'un faux passeport, quitte seul Paris pour Bruxelles par le train de 20h sous le nom de Jacques-Firmin Lanvin. Le 19 décembre également, Hugo écrit à Paul Meurice : « Si nous pouvions coloniser un petit coin de terre libre ! L'exil ne serait plus l'exil. Je fais ce rêve »

Ce petit « coin de terre libre » est d'abord l'île anglo-normande de Jersey, puis celle de Guernesey, où il s'installe dès 1855. Son exil durera près de vingt ans.

Après la capitulation de Napoléon III suite au cuisant échec de l'armée française à Sedan, le 1er septembre 1870, Victor Hugo revient en France le 5 du même mois et prononce ces mots :

« Citoyen, j'avais dit : Le jour où la République rentrera, je rentrerai. Me voici. [...] Défendre Paris, garder Paris. Sauver Paris, c'est plus que sauver la France, c'est sauver le monde. Paris est le centre même de l'humanité. Paris est la ville sacrée. Qui attaque Paris attaque en masse tout le genre humain. [...] Serrons-nous tous autour de la République en face de l'invasion et soyons frères. Nous vaincrons. C'est par la fraternité qu'on sauve la liberté. »

Provenance :
 Famille Trébuchet
 Paul Meurice (exécuteur testamentaire de Victor Hugo)
 Famille Langlois Berthelot

« Et tous les soirs, je regarde là-haut, je fais des signes d'intelligence aux yeux célestes de la nuit, et il me semble que je la vois »

35. Victor HUGO

Lettre autographe à Alphonsine Masson
 [Marine Terrace, Jersey], 5 août [1855], 4 pp. petit in-12°, d'une écriture appliquée et serrée
 Enveloppe autographe timbrée et oblitérée
 [Cachets postaux :] ANGL -5 Augt [départ] / CHEVREUSE 9 août [arrivée]
 Remarquable état de conservation

Longue lettre inédite aux accents mystiques adressée à son amie médium Alphonsine Masson, au travers de laquelle Victor Hugo adresse un message à son amour de jadis, Léonie Biard – Le poète exilé y exprime, à la façon d'un poème en prose et tel un rêve éveillé, la force du souvenir amoureux pour celle qu'il fut contraint de quitter lors du coup d'État du 2 décembre 1851

Nous n'en transcrivons ici que quelques fragments

« Comme toutes les femmes de cœur et d'esprit, vous avez, Madame, outre toutes vos grâces personnelles, des hasards profonds et éloquents. **Avec ce mot : elle partie, c'est ma lumière disparue, vous avez remué en moi tout un monde sombre et charmant, vous m'avez fait revivre et mourir, vous avez fait monter jusqu'au bord de ma paupière tout le flot des larmes non versées et qui sont toujours là.**



Je vous remercie de cette exquise souffrance que je vous dois. [...]. Rien ne vous manque ; vous charmez de près et vous consolez de loin.

Je suis heureux des deux douces lettres que j'ai reçues. Je sais bien ce qui manque à l'une, mais elle le sait aussi. Et – qui connaît l'avenir ?

Vous me faites un adorable tableau ; je vous vois toutes deux dans cette belle nature qui vous aime, parce qu'elle voit vos âmes ; vous êtes là, dans les fleurs, sous les astres, harmonies vous-mêmes ; vous causez ; je retiens mon souffle, et il me semble que je vous entends.

Et tous les soirs, je regarde là-haut, je fais des signes d'intelligence aux yeux célestes de la nuit, et il me semble que je la vois.

Je suis avec elle dans l'inexprimable. Elle qui pourtant devrait tout comprendre, elle ne comprend pas cela. Elle me dit : écrivez-moi donc. [...] Je regarde les étoiles en songeant à elle, et je lui dis : traduisez-moi.

Soyez heureuse. Soyez heureuses. La beauté lui revient. Est-ce qu'elle était partie ? Est-ce qu'elle partira ? Qu'elle ouvre la sombre poitrine de l'absent ; il y a là un miroir. Qu'elle s'y regarde.

Je dis l'absent. Et vous, vous n'êtes pas absentes, où vous êtes, où elle est, la présence est. Je regarde avec dédain et pitié ce Paris qui me fait l'effet d'un grand vide, depuis qu'elle n'y est plus.

Je veux m'arrêter, car il y a des portes d'écluses qu'il ne faut pas rouvrir. À quoi servirait le flot qui en sortirait ?

Pardonnez-moi toutes deux ce mélange de rêves et de souvenirs. [...]. Qu'elle en prenne ce qu'elle voudra. Qu'elle y lise ce qu'elle voudra. Je suis sûr des commentaires de votre noble et charmant cœur. – [...]

Un jour elle me comprendra. En attendant, elle fait ce qu'elle peut pour croire à un abîme ; elle dit toujours fini, à moi qui ne sais pas d'autre mot qu'infini. Qu'elle me voie donc où je suis ; dans la mort et dans le ciel ; dans la mort par l'absence, dans le ciel par sa pensée. »

Le souvenir amoureux de Léonie Biard depuis l'exil

Grand amour de Victor Hugo, Léonie Biard (1820-1879) est la seule femme pour laquelle l'écrivain hésite à quitter Juliette Drouet. Issue d'une famille de la petite noblesse, Léonie Thévenot reçoit une bonne éducation, avant d'épouser le peintre François Biard. Au printemps 1843, elle rencontre Victor Hugo, peut-être dans le salon de Fortunée Hamelin. Ils deviennent amants en décembre de la même année. Léonie lui inspire de nombreuses poésies, dont on trouve trace dans *Les Contemplations*. En juillet 1845, les deux amants sont surpris en flagrant délit d'adultère. Léonie Biard est arrêtée puis jetée à la prison de Saint-Lazare où elle reste du 5 juillet au 10 septembre. Elle est ensuite transférée au couvent des Dames de Saint Michel, grâce à l'intervention d'Adèle Hugo, bien aise de trouver une concurrente à Juliette Drouet. Condamnée par le tribunal de la Seine, elle perd la garde de ses enfants. Victor Hugo, bénéficiant de son inviolabilité en qualité de Pair de France, se sentira toujours redevable envers elle. Il lui fait parvenir régulièrement de l'argent et continue de lui envoyer ses ouvrages. Leur liaison s'interrompt brutalement, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, obligeant le poète à l'exil. Juliette Drouet, ignorante de l'affaire, apprend cette liaison de sept ans par Léonie elle-même qui, le 28 juin 1851, lui renvoie les lettres du poète. Ces dernières, publiées par Jean Gaudon, sont conservées à la Maison de Victor Hugo après avoir appartenu successivement à Juliette Drouet, Louis Koch, Paul Meurice, Alexandrine de Rothschild (vente, I, n°67) puis au colonel Sickles (II, 1989, n°361).

Alphonsine Masson, le lien spirituel

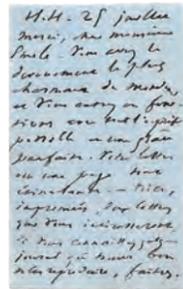
La destinataire directe de cette lettre, Alphonsine Masson, joue un rôle essentiel d'intermédiaire entre le poète et Léonie Biard. Les deux amis se connaissent d'avant l'exil. C'est donc au travers d'elle que Victor Hugo peut atteindre Léonie par les mots. Personnalité exaltée, Alphonsine a voulu dépasser une sage existence conjugale par des essais littéraires et une quête spirituelle mouvementée. Marquée par une éducation reçue d'un père agnostique militant et d'une mère pieuse, elle s'adonne d'abord au spiritisme, établissant des contacts avec des esprits d'outre-tombe. En 1857, elle est membre d'une association qui a retrouvé la science bafouée et abandonnée de Franz Mesmer. Vers 1860, elle perd subitement sa faculté de médium : « Quoique j'ai fait alors pour la ressaisir je n'ai pu y réussir ». Elle se proclame alors chrétienne convertie et publie une autobiographie (*Ma conversion*, Paris, 1864) où elle relate son itinéraire spirituel. Parallèlement à cette conversion, se souvenant qu'elle avait été sollicitée d'écrire pendant nombre d'années par des amis éminents dans les lettres, elle s'enhardit et répond à sa tardive vocation. Elle écrira trois romans : *Louise*, *Les Trois amies*, *La Perle noire*, qui parurent seulement en feuilletons dans *L'Estafette*, *Le Siècle* et autres journaux parisiens.

Pourquoi Victor Hugo transmettait-il ses messages à Léonie Biard par l'intermédiaire d'Alphonsine Masson ? S'agissait-il de ne pas faire renaître le scandale qui avait marqué la découverte de l'adultère ? Sans doute le poète voulait-il échapper à tout contrôle de la police sur cette correspondance qui, révélée, aurait pu compromettre l'exilé dans l'opinion publique. Il pouvait aussi craindre de blesser Juliette en ravivant une vieille blessure.

Provenance :
Succession Alphonsine Masson (jusqu'en 2002)
Puis collection particulière

« Je vais voir mon Charles dans quelques jours. Ce sera une joie profonde, et je la mérite un peu après ce lourd labeur »

36. Victor HUGO



Lettre autographe signée « V. » à Émile Allix
H[auteville] H[ouse], 25 juillet [1862], 2 pp. petit in-24° (4,3 x 6,8 cm) sur papier vergé bleu,
Enveloppe autographe jointe (déchirure)
[Timbre sec :] S. Basset / June / 25 / High Street / Guernsey
[Cachet postal :] 28 Jul[y] [18]62 / Ang[leterre] – Calais

Lettre « miniature » inédite à son médecin personnel, annonçant son départ pour la Belgique après l'épuisant travail de rédaction des *Misérables*

« Merci, cher Monsieur Émile. Vous avez le dévouement le plus charmant du monde et vous entrez en fonctions avec tout l'esprit possible et une grâce parfaite. Votre lettre est une page tout étincelante. – Voici, imprimées, deux lettres qui vous intéresseront, si vous connaissez quelque journal qui trouve bon de les reproduire, faites. **Je vais voir mon Charles dans quelques jours. Ce sera une joie profonde, et je la mérite un peu après ce lourd labeur.** Quel dommage que vous ne soyez pas de cette clef des champs là ! – Est-ce que vous voudrez jeter à la poste ces trois billets. Je fais mon sac de nuit, et je vous serre les deux mains
V. »

Une lettre à Paul Meurice, envoyée la veille, permet de connaître en détails le périple que Victor Hugo s'appête à entreprendre : « Nous partirons lundi 28 (avec M. Lacroix) [l'éditeur des *Misérables*], nous passerons à Londres la journée de mardi. Mercredi 29 nous serons à Bruxelles (par Ostende), jeudi 30 à Liège (puisque Liège vous plaît). Tâchez donc d'y arriver, vous et Charles, le 31 juillet », puis d'ajouter en fin de lettre, anticipant semble-t-il les recommandations de son médecin :

« Pour modérer la pluie de lettres pendant mon absence, voudrez-vous faire publier dans *Le Siècle* ou *La Presse* quelque chose comme ceci : “Sur l'avis des médecins qui lui ont conseillé le changement d'air après le grand travail des *Misérables* M. Victor Hugo a quitté Guernesey pour un voyage de quelques semaines” »

Émile Allix (1836-1911) est un docteur en médecine français, spécialisé en pédiatrie. C'est lors de vacances passées à Jersey que le jeune étudiant en médecine (alors âgé de 19 ans) fait connaissance de l'écrivain par le biais de son frère Jules et sa sœur Augustine, proches du cercle Hugo. Ses convictions républicaines, son opposition au régime de Napoléon III, sa gentillesse et sa nature très douce sont autant d'arguments qui permettent au médecin de sceller le début d'un indéfectible amitié avec l'écrivain. C'est Allix qui, en 1868, assiste Adèle Hugo, très malade, dans ses derniers instants. Intime de Victor Hugo et de sa famille, il est le fidèle de tous les instants, comme un autre fils. Avec ses confrères Alfred Vulpian et Germain Sée, il signe les derniers certificats qui précèdent la constatation du décès de Victor Hugo, le 22 mai 1885.

Les lettres de Victor Hugo d'un format singulièrement si petit sont de toute rareté

Provenance :
Collection particulière



37. [HUGO] Alexandre Quinet

Épreuve originale figurant Victor Hugo par Alexandre Quinet
[Veules-les-Roses, c. 1882], 11,8 x 16,4 cm
Épreuve albuminée d'époque contrecollée sur carton fort jaune
Quelques petites salissures, contrastes légèrement passés

Beau portrait de Victor Hugo à Veules-les-Roses chez son ami Paul Meurice, seul tirage d'époque

Cette épreuve est restée dans la famille Meurice jusqu'en 2023

Ce portrait peut être daté de l'année 1882. Le poète est alors âgé de 80 ans. Malgré le grand âge, la pose est à la fois pleine d'énergie et de dérision. Hugo, la barbe blanche et les bras croisés, y figure plus que jamais en patriarche inébranlable.

La maison de Paul Meurice était située sur le littoral de Veules-les-Roses, en Normandie. Lors de ses séjours chez son ami, Victor Hugo loge en contrebas de la maison dans un petit pavillon, directement attenant à la plage. La présente prise de vue se situe sur la promenade longeant l'escalier de ce même pavillon.

Romancier et dramaturge français, Paul Meurice (1818-1905) est l'un des fidèles de Victor Hugo. À la mort de ce dernier, Meurice et l'autre grand ami, Auguste Vacquerie, sont nommés comme ses exécuteurs testamentaires. En 1902, Meurice s'adonne à constituer une collection autour de son ami (dessins, manuscrits, photographies) en vue de l'ouverture au public de sa maison, place des Vosges, à Paris, inaugurée le 30 juin 1903.

Tampon du photographe au verso : A^{dre} Quinet / Photographe / 42 rue Cadet, Paris

Provenance :
Paul Meurice
Puis Marthe Meurice (épouse Clemenceau), sa fille
Puis Annette Clemenceau (épouse Langlois Berthelot), sa fille
Puis Lise Langlois Berthelot (épouse Devinat), arrière-petite-fille de Paul Meurice

Iconographie :
Victor Hugo devant l'objectif, éd. Jean-Marc Gomis, L'Harmattan, 2018, p. 349, n°249



« Reviendra-t-il, l'amour ? »

38. Max JACOB

Poème autographe signé « Max Jacob » à Pierre Lagarde
St Benoît sur Loire, 17 août 1936, 1 p. in-4°
Pliure centrale, annotation typographique au crayon

Charmant poème en vers libres enrichi d'un dessin original figurant deux vaisseaux en mer

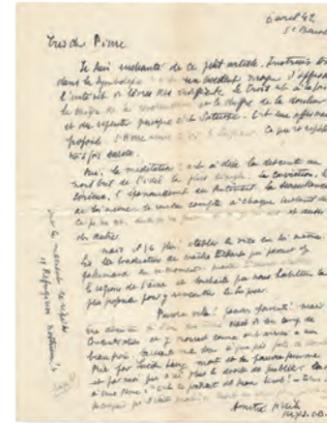
« Les voiles gonflées du même côté
les côtés se regardaient amoureusement
les deux vaisseaux allaient sans dire autrement que par les cymes et les voiles
et le même vent d'ouest les poussant vers l'aurore dorée.
Quel vent mauvais sépara les voilures.
Quel nuage noir a coloré la mer.
Quelle brume a séparé les voiles.
Me voici dans la vallée qui ouvre les verdure sur la mer dorée. Reviendra-t-il, l'amour ?
Si je montais en haut de la colline et de la lande apercevrais-je la galère qui accompagna
la mienne.

Max Jacob »

Figure centrale de l'avant-garde montmartroise et montparnassienne, converti en 1915 au catholicisme, Max Jacob quitte Paris en 1936 pour s'installer à Saint-Benoît-sur-Loire dans le Loiret. Il y mène une vie monacale. Ses travaux poétiques et médiations, en partie repris par Pierre Lagarde dans son admirable ouvrage *Max Jacob – Mystique et martyr*, se rapprochent du courant quiétiste. Il assume dès lors sa vie de pêcheur comme condition de sa rédemption. Ses origines juives lui valent, six mois avant la libération de Paris, d'être arrêté par la Gestapo, destin qu'il accepte comme un martyr. Il est interné par la gendarmerie française au camp de Drancy et y meurt cinq jours plus tard, quelques heures avant sa déportation programmée pour Auschwitz.

Provenance :
Archives Pierre Lagarde
Sotheby's Londres, 29 Nov. 1985, n° 328
Collection particulière, *The Alphabet of Genius* – Christie's, 14 déc. 2023, n°109

Bibliographie :
Reproduit en facsimilé dans *Max Jacob – Mystique et martyr*, éd. Pierre Lagarde, La Baudinière, 1944, p. 179



« Mais que dirais-tu si l'un des tiens était dans un camp de concentration et y mourait comme c'est arrivé à mon beau-frère, laissant ma sœur à peu près folle de douleur »

39. Max JACOB

Lettre autographe signée « Max Jacob » à Pierre Lagarde
St Benoît sur Loire, 6 avril 1942, 1 p. in-4°
Pliure centrale, annotations typographiques au crayon

Lettre en partie inédite sur la foi et allusion à la rafle des notables, survenue cinq mois plus tôt

« Très cher Pierre
Je suis enchanté de ce petit article. Instruis-toi dans la symbolique : c'est un excellent moyen d'approcher l'intérêt des lèvres des indifférents [...] Oui ! la médiation ! c'est-à-dire la descente au nombril de l'idée la plus simple. La conviction, le sérieux, l'épanouissement du sentiment. La surveillance de soi-même : se rendre compte à chaque instant de ce qu'on est, de ce qu'on fait, de ce qu'on dit et aussi des autres [...] établir le vide en soi-même. Lis la traduction de maître Eckhart qui paraît chez Gallimard en ce moment. Maître Eckhart établit les régions de l'âme et souhaite que nous habitions la plus profonde pour y rencontrer le supérieur.
Pauvre ville ! [Paris] pauvres parents ! Mais que dirais-tu si l'un des tiens était dans un camp de concentration et y mourait comme c'est arrivé à mon beau-frère, laissant ma sœur [Julie-Delphine] à peu près folle de douleur. Prie pour Lucien Lévy mort et sa pauvre femme et pour moi qui n'ai plus le droit de publier. On dit à une dame : 'C'est le portrait de Max Jacob ! Tiens ! Je croyais qu'il était mort !' Mort en effet plus qu'elle ne croit.
Amitié fidèle
Max Jacob »

Le poète fait ici allusion à la troisième rafle antijuive, dite la « rafle des notables », opérée le 12 décembre 1941 par la police française. Ce sont au total sept cent quarante-trois citoyens arrêtés, dont René Blum et le bijoutier Lucien Lévy, beau-frère de Max Jacob. Au début de l'année 1942, Max Jacob se cache pendant un mois à Orléans chez les Tixier, belle famille de son ami peintre et sympathisant communiste Roger Toulouse. Le 8 mars 1942, Lucien Lévy meurt au camp de Royallieu, à Compiègne, d'où partiront les premiers déportés qui auront jusque-là survécu à leurs épouvantables conditions d'internement. Un mois après cette lettre, Max Jacob assiste à Quimper à l'enterrement de sa sœur aînée Julie-Delphine, tuberculeuse et tuée par le chagrin le 15 avril.

Sur ses médiations, voir notice précédente.

Provenance :
Archives Pierre Lagarde
Sotheby's Londres, 29 Nov. 1985, n° 328
Collection particulière, *The Alphabet of Genius* – Christie's, 14 déc. 2023, n°109

Bibliographie :
Max Jacob – Mystique et martyr, éd. Pierre Lagarde, La Baudinière, 1944, p. 40
Pierre Lagarde précise dans une note en référence à la transcription partielle de cette lettre : 'Il m'écrivait quelques temps plus tard' : « J'ai, après mon beau-frère, perdu une sœur, morte sans maladie mortelle mais de chagrin. Très seul ! sauf mes amis et la consolation divine. »

« *Plusieurs groupes républicains se préoccupent des moyens d'assurer le vote rapide de la loi de séparation des Églises et de l'État* »

40. Jean JAURÈS

Manuscrit autographe signé « Jean Jaurès »

[Paris], c. 1er avril 1905, 12 p. in-4°

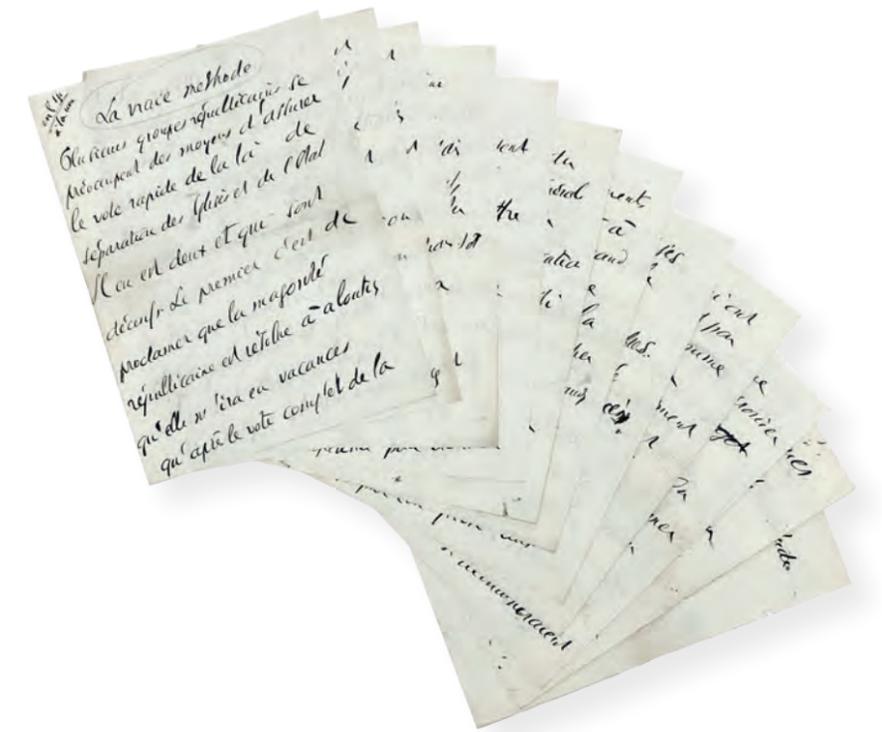
Petites taches, trous d'épingle, annotations typographiques au crayon bleu par un prote

Manuscrit complet d'un article relatif à la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État, paru en une de *L'Humanité* du 2 avril de la même année, quelques jours seulement avant les débats décisifs à la Chambre des députés

« *Plusieurs groupes républicains se préoccupent des moyens d'assurer le vote rapide de la loi de séparation des Églises et de l'État. Il en est deux et qui sont décisifs. Le premier c'est de proclamer que la majorité républicaine est résolue à aboutir, quelle n'ira en vacances qu'après le vote complet de la loi qu'elle siègera s'il est nécessaire, jusqu'au 1er mai, date de l'ouverture des conseils généraux, tous les jours et deux fois par jour.*

Le second c'est de tenir ferme, comme centre nécessaire de ralliement, au texte sur lequel la commission et le gouvernement seront d'accord. Hors de là, il n'y a que chaos, impuissance, avortement. Il n'est point inutile que des contre-projets et des amendements multiples aient été déposés. Ils permettent à la commission de se rendre un compte plus exact, sur quelques points, des préoccupations de la Chambre [...]. Ceux qui à cette heure proposent de soumettre toute la loi à une hâtive délibération des groupes de gauche commettent une singulière erreur de méthode. La délégation des gauches a eu compétence pour donner à l'action politique du Parlement une impulsion générale. Elle n'a pas qualité pour résoudre, en quelques heures, les difficultés d'application que soulève un problème aussi complexe que la séparation. Ce problème, la majorité républicaine de la commission l'a étudié à fond. Les divers auteurs d'amendement ou de contre-projets cèdent à une illusion bien naturelle quand ils s'imaginent apporter une solution nouvelle [...] Tout ce qui tiendrait maintenant à affaiblir, à dessaisir moralement la commission, à ébranler les bases de son travail serait funeste. Et qui donc pourrait se flatter d'improviser en quelques séances de délégation un projet à l'abri de toute critique ? On n'aboutirait qu'à infirmer le projet de la commission sans être en état d'en construire un autre. Tous les systèmes se déchaineraient et aussi toutes les intrigues. Encore une fois, il n'y a désormais pour la majorité républicaine, qu'un moyen d'aboutir. C'est de rester groupée autour de la commission à qui elle avait donné mandat. Tout autre méthode n'aboutira qu'à la dispersion, l'incertitude et le néant.

Jean Jaurès »



La loi de Séparation de l'Église et de l'État, mesure emblématique de la III^{ème} République, doit énormément à l'action des socialistes. Trois d'entre eux ont particulièrement contribué à la conception, à l'inflexion démocratique, et à l'adoption de la loi en décembre 1905 : le jaurésien Aristide Briand, qui en fut le rapporteur émérite ; le manœuvrier qui a mené la Commission des trente-trois où il voulait la conduire, Francis de Pressensé ; l'initiateur du processus législatif et le député du Tarn, Jean Jaurès, le chef reconnu, qui a montré la voie et est intervenu dans les moments décisifs.

Durant les trois mois et demi que durent les discussions à la Chambre des députés, de la mi-mars jusqu'aux premiers jours de juillet 1905, les 44 articles de la loi de Séparation sont discutés durant 48 séances et 289 amendements sont déposés et examinés, de février à juillet 1905.

Bibliographie :
L'Humanité, n° 350, dimanche 2 avril 1905, p. 1

41. Stéphane MALLARMÉ



Souscription autographe signée à l'attention d'Emmanuel Signoret
S.l.n.d [1892], 1 p. in-8° oblongue
Traces de pliures d'époque

Mallarmé souscrit à *Liturgies intimes*, le recueil poétique de Verlaine paru en 1892

Après avoir renseigné son nom et son adresse postale parisienne, Mallarmé rajoute en vertical, à la marge droite, que lui soit envoyés « 3 bulletins pour 3 souscripteurs », puis signe de son élégant monogramme « S.M »

Au début de 1892, à une époque où Verlaine traîne sa misère d'hôpital en hôpital, un groupe de jeunes poètes catholiques, sous la direction d'Emmanuel Signoret, lance une revue, *Le Saint Graal*, avec un manifeste qui se revendique de Dante, Pascal, Chateaubriand, Lamartine, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello, Villiers de l'Isle-Adam et Verlaine. A cette revue est associée une officine d'édition, La Bibliothèque du Saint Graal. Le premier numéro de la revue paraît le 25 janvier 1892, et le premier volume publié par la Bibliothèque du Saint Graal est l'édition originale de *Liturgies intimes* de Verlaine.

Le 29 février 1892, Verlaine, qui sollicite souvent Mallarmé (et bien d'autres), lui écrit : « Cher ami, Vous n'ignorez pas sans doute qu'une souscription, etc. (bulletin ci-joint)... Tâchez moyen, n'est-ce pas, et si fonds, envoyez à moi. Plus court. Enverrai noms à Signoret. [...] »

Mallarmé souscrit donc via le bulletin envoyé par Verlaine, et fait sans doute souscrire d'autres amis.

Avec *Sagesse, Amour et Bonheur*, *Liturgies intimes* complète l'œuvre catholique de Paul Verlaine et achève ainsi sa période de rédemption post-rimbaldienne. Tiré à 375 exemplaires, le recueil s'ouvre sur « À Charles Baudelaire », dont on sait que Verlaine a nourri une admiration indéfectible toute sa vie durant.

Une deuxième édition du recueil voit le jour l'année suivante, chez Vanier.

L'amitié entre les deux poètes, scellée dès 1866, n'est donc pas récente. Le jeune Verlaine fait parvenir ses *Poèmes saturniens* à Mallarmé. Ce dernier lui fait cette réponse demeurée célèbre : « À présent je n'aurai pas le courage de vous réciter tous les vers que je sais par cœur des *Poèmes saturniens*, aimant mieux, tant que je suis hors de moi encore, me suspendre à la volupté qu'ils m'en donnent que de l'expliquer »

Provenance :
Collection d'Édouard-Henri Fischer, Christie's, 4 nov. 2014, n°109

Bibliographie :
Bibliographie et iconographie de Paul Verlaine – Van Bever & Monda, pp. 51-52 - Paul Verlaine – documents iconographiques, éd. François Ruchon, Cailler, p. 240 - Paul Verlaine – Oeuvres poétiques complètes, éd. Jacques Borel, Pléiade, p. 1373

« *Manet est à la peinture ce que Baudelaire est à la poésie : le révélateur d'un domaine nouveau* »

42. [MANET] Léon DAUDET

Manuscrit autographe signé « Léon Daudet »
S.l.n.d [Paris, c. juin 1932], 4 pp. grand in-4° à l'encre noire sur papier vert pâle
Annotations typographiques, quelques petites taches superficielles

Bel éloge sur la peinture de Manet, en marge d'une exposition lui étant consacrée au Musée de l'Orangerie à l'été 1932

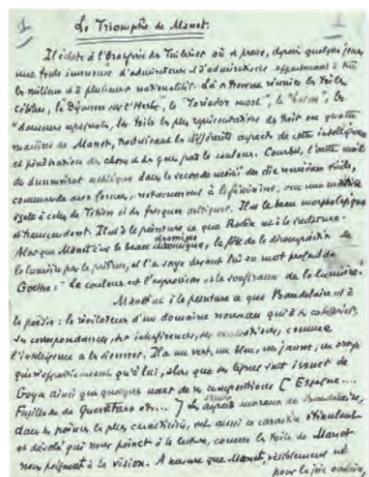
« Il éclate à l'Orangerie des Tuileries ou se presse, depuis quelques jours une foule immense d'admirateurs et d'admiratrices appartenant à tous les milieux et à plusieurs nationalités. Là se trouvent réunies les toiles célèbres, le «*Déjeuner sur l'herbe*», le «*Toréador mort*», le «*Balcon*», les «*Danseuses espagnoles*», les toiles les plus représentatives [...] de Manet, traduisant les différents aspects de cette intelligence et pénétration des choix et des genres par la couleur. Courbet, l'autre moitié du duumvirat esthétique dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, commande aux forces, notamment à la féminine, une maîtrise égale à Titien ou des fresques antiques [...] Il est à la peinture ce que Rodin est à la sculpture. Alors que Manet c'est le beau chromique, la fête de la décomposition de la lumière par le prisme, et l'usage devant lui du mot profond de Goethe : «*La couleur est l'expression et la souffrance de la lumière*».

Manet est à la peinture ce que Baudelaire est à la poésie : le révélateur d'un domaine nouveau qui a su catégoriser ses correspondances, ses interférences, ses exaltations, comme l'intelligence a les siennes. Il a un vert, un bleu, un jaune, un orange qui n'appartiennent qu'à lui, alors que les lignes sont issues de Goya ainsi que quelques-unes de ses compositions (Espagne... Fusillade de Quertaro [L'exécution de Maximilien] etc...). Les aspects moreaux de Baudelaire, dans ses poèmes les plus caractérisés, ont aussi ce caractère étincelant et désolé qui nous joint à la lecture, comme les toiles de Manet qui nous joignent à la vision. À mesure que Manet, visiblement né pour la joie oculaire, la plus violente de toutes, marchait vers la maladie (le tabès) et la mort, il avançait aussi vers le soleil, par l'éclaboussement lumineux de ses dernières toiles. Il me fait penser à Henri [Heinrich] Heine, atteint du même mal [...].

J'ai toujours pensé que l'exaltation chromique de Manet était une conséquence de sa maladie, déjà latente en lui, bien avant qu'elle se manifeste [...].

*Les Académiques ont reproché et reprochent encore à Manet de «n'avoir pas de sujet». Mais tout est sujet au peintre ivre de couleurs, comme au musicien ivre de son, comme au poète ivre de rythme [...] Les *Lances*, tableau historique de Velasquez, ne dépassent pas les *Fileuses* du même, qui sont des filles ayant chaud et travaillant à des tapisseries que de belles dames au fond estiment et choisissent [...].*

Vermeer de Delft n'a pas de sujet : une dame en toilettes qui lit un lettre devant une carte [...] une rue au bord d'un canal, voilà les thèmes habituels,



d'où ressortent des tableaux inoubliables, suggérant mille pensées diverses et procurant à l'une une volupté infinie. C'est du "sujet ressassé qu'est issue ce pompiérisme [art académique].

[...]

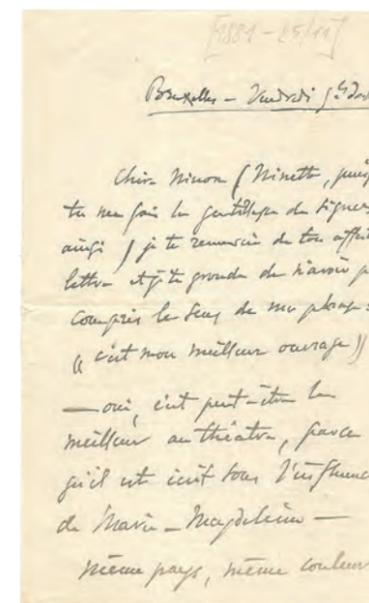
Je songeais en regardant ces Manet – dont Zola, il faut le reconnaître, eut le premier le sentiment net – aux colères... *L'Olympia* huée, conspuée, traitée d'ordure innommable, d'offense à la pudeur, d'obscénité sans nom, a pris place tranquillement parmi les plus beaux tableaux du monde, aux côtés de *Desnuda de Goya*. Cette enfant de Paris, à la chair crayeuse par le manque de lumière des taudis, dans son petit visage fermé, buté, arrêté, mais belle de... proportion, a provoqué autant d'articles [et] d'éreintements que la Dante [allusion semble-t-il à Ugolin] de Carpeaux, ou les baigneuses de Renoir, ou le Balzac de Rodin, ou la Carmen de Bizet, ou le Tannhauser de Wagner, ou les Fleurs du Mal, ou Pelléas et Mélisande de Debussy. Mais de tous les beaux, le plus choquant, le plus irritant pour la foule ignorante et les académiques vernis..., c'est, je pense, celui de la couleur. Le vert et le bleu de Monet rendaient fous certaines personnes de ma jeunesse, comme le rouge exaspère le taureau. J'ai vu des gens sortir de table à propos du Déjeuner sur l'herbe qui leur semblait, peu chère, "de la dernière inconvenance"!

[...] Je crois apercevoir Manet, avec sa barbe blonde et ses yeux gris, revenu d'outre-tombe tout exprès pour savourer cette tardive revanche. Si vous voulez connaître l'artiste de plus près, et son entourage, lisez le joli livre d'Albert Flament [La vie de Manet, paru en 1928]... qui contient tout l'essentiel sur le magicien de la couleur.

Léon Daudet »

De juin à septembre 1932 s'est tenue au Musée national de l'Orangerie une exposition consacrée à Édouard Manet, réunissant ses œuvres les plus célèbres. Daudet, qui se livre ici au comparatisme comme approche critique, ne manque pas de louanges pour le maître. La critique de Léon Daudet est profondément novatrice pour son époque, non sans un certain paradoxe : ce sont ses options réactionnaires et la condamnation de la décadence qui lui permettent en définitive de saisir certains auteurs et artistes comme singuliers en leur siècle.

Le tome quatrième de son ouvrage *Écrivains et artistes*, paru en 1928, contient un chapitre entier sur la peinture de Manet.



« J'ai mis un tel soin à l'orchestration – je l'ai tant travaillée ! »

43. Jules MASSENET

Lettre autographe signée « J Masse » à sa femme Constance de Gressy, dite Ninon Bruxelles, vendredi 5h du soir [25 novembre 1881, d'après une note manuscrite au crayon], 3 p. in-8°

Trace de pliure d'époque

Belle lettre du compositeur sur *Hérodiade*, qui sera créé le 19 décembre suivant au théâtre de la Monnaie à Bruxelles

« Chère Ninon (Ninette, puisque tu me fais la gentillesse de signer ainsi) je te remercie de ton affectueuse lettre et je te gronde de n'avoir pas compris le sens de ma phrase : "c'est mon meilleur ouvrage".

– Oui, c'est peut-être le meilleur au théâtre, parce qu'il est écrit sous l'influence de Marie-Magdeleine [Oratorio en trois actes et quatre tableaux de Massenet, créée en 1873 au théâtre de l'Odéon] –

Même pays, même couleur – et cependant j'ignore encore s'il réussira –

J'ai mis un tel soin à l'orchestration – je l'ai tant travaillée ! (afin de la rendre facile, claire et nouvelle !)

Et puis tu sais que cet opéra représente tous mes œufs dans le même panier !!! –

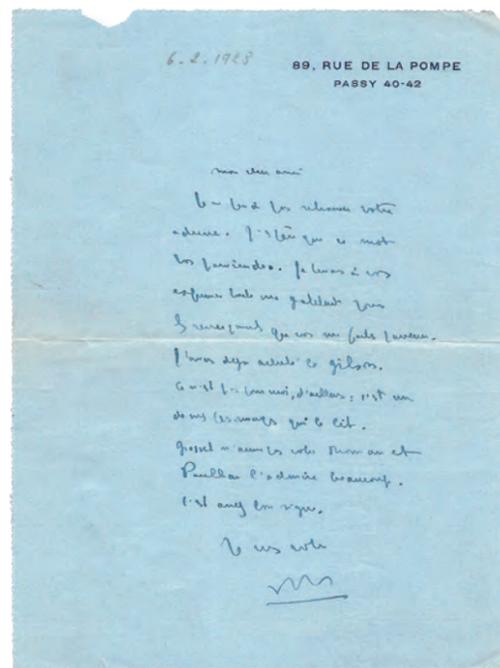
Espérons que les œufs seront d'or ? – témoin la poule de la féerie –

Je suis très fatigué et je me réjouis de dîner avec vous, mes enfants – j'aime ce repos promis et désiré

Gros baisers

[il rajoute en marge de la troisième page] Prépare une bonne soupe pour lundi »

Hérodiade est un opéra de Jules Massenet, sur un livret de Paul Millet et d'Henri Grémond. Inspirée de Hérodiade, l'un des *Trois Contes* de Gustave Flaubert, l'œuvre est créée le 19 décembre 1881 au théâtre de la Monnaie à Bruxelles.



« Grasset n'aime pas votre roman et Paulhan l'admire beaucoup »

44. François MAURIAC

Lettre autographe signée « M » à André Malraux

[Paris, 6 février 1928], 1 p. petit in-8°

Petit manque en marge supérieure, sans atteinte au texte

Mauriac congratule son ami Malraux pour la parution de son dernier roman

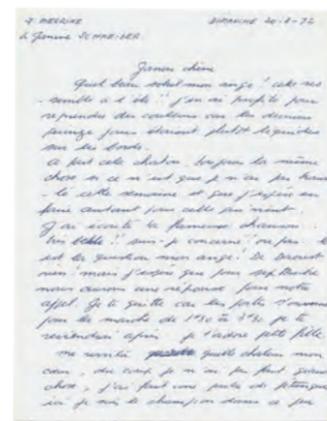
« Mon cher ami,
Je ne peux pas retrouver votre adresse. J'espère que ce mot vous parviendra. Je tiens à vous exprimer toute ma gratitude pour les renseignements que vous me faites parvenir. J'avais déjà acheté le Gilson. Ce n'est pas pour moi, d'ailleurs : c'est un de mes personnages qui le dit.

Grasset n'aime pas votre roman [sans doute Les Conquérants, qui venait de paraître] **et Paulhan l'admire beaucoup. C'est assez bon signe.**

Je suis vôtre

M »

Tout laisse penser que Mauriac évoque ici *Les Conquérants*, tout juste paru (premier des trois romans que Malraux consacre à l'étude de la condition humaine, à travers des épisodes de la lutte révolutionnaire dans la Chine de son temps).



« Ne pas m'envoyer d'argent ce mois-ci puisque tu le gardes, ok amour, douce tendresse de ton banquier »

45. Jacques MESRINE

Lettre autographe signée « Ton bibi » à sa maîtresse Jeanne Schneider

[Prison Saint-Vincent-de-Paul, Laval, Québec], 20 août 1972, 2 p. in-4°

Tendre lettre à sa maîtresse, écrite la veille de son évasion rocambolesque en compagnie de son complice Jean-Paul Mercier – Le ton employé par l'ennemi public n°1 est volontairement plus neutre que de coutume afin de ne pas s'attirer les soupçons

« Janou chérie

Quel beau soleil mon ange ! Cela ressemble à l'été !! J'en ai profité pour reprendre des couleurs car les derniers quinze jours étaient plutôt liquides sur les bords.

À part cela chaton, toujours la même chose si ce n'est que je n'ai pas travaillé cette semaine et que j'espère en faire autant pour celle qui vient.

J'ai écouté ta fameuse chanson... très belle !! suis-je concerné ! ou pas... là est la question mon ange ! [...] Je te quitte car les portes s'ouvrent pour la marche de 1h30 à 3h30 je te reviendrai après. Je t'adore petite fille.

Me revoilà quelle chaleur mon cœur, du coup je n'ai pas fait grand-chose [...] Il va me falloir attendre le 21 août pour te revoir, tu sais mon ange que ta visite me fait toujours plaisir [...] Je continue mon cours de dactylo et j'en ai grand besoin car j'écris vraiment mal, mais ne dit-on pas que l'écriture est la science des ânes !.. pas toujours mon bébé car tu écris bien et tu n'es pas une ânesse que je sache, bien que tu sois parfois têtue comme... !!!

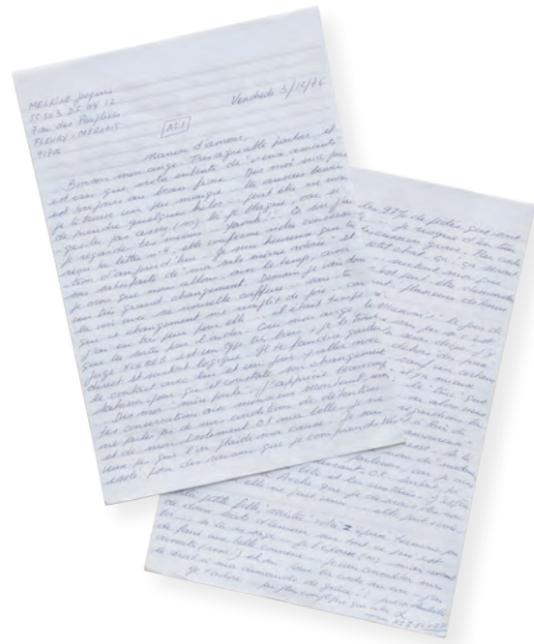
Nanou chérie je pose de gros bécots d'amour sur tout ce qui est toi.

Ton bibi

Tu prévientras Fréda de ne pas m'envoyer d'argent ce mois-ci puisque tu le gardes, ok amour, douce tendresse de ton banquier. »

Après une première tentative malheureuse d'évasion, le 17 août 1969, le duo Mesrine-Mercier récidive le 21 août 1972 avec quatre autres détenus, depuis la prison de Saint-Vincent-de-Paul. Remarquant que les rondes de sécurité étaient moins fréquentes les fins de semaine, Mesrine avait pu récupérer des outils pour mettre son plan à exécution. Durant leur cavale, les deux bandits commettent plusieurs crimes, dont des meurtres et des vols de banques au Québec, avant de prendre la fuite au Venezuela.

Provenance :
Succession Jeanne Schneider



« *C'est ce côté 'vengeur' qui fait de moi un type dangereux... J'ai trop d'orgueil et je le sais. J'ai le dos au mur depuis longtemps et n'ai qu'un seul choix à faire, ou accepter de crever en cellule... ou me battre un jour pour ma liberté... mon choix est fait depuis longtemps* »

46. Jacques MESRINE

Lettre autographe signée « Ton N°1 el Viejo » à sa maîtresse Jeanne Schneider
Prison de Fleury-Mérogis, 3 décembre 1976, 3 p. in-4°

Entre rage, rancœur et tendresse, Mesrine livre un portrait sans concession de lui-même

« *Nanou d'amour,
Bonsoir mon ange. Très agréable parloir, il est vrai que notre entente de 'vieux amants' est toujours au beau fixe. Dis-moi ma puce je te trouve un peu maigre... tu aurais besoin de prendre quelques kilos [...] Oui mon ange, le juge Xuereb est un type très bien, je le trouve direct et surtout logique. Il te faudra garder le contact avec lui et un jour y aller avec Sabrina [la fille de Jacques Mesrine] pour qu'il constate son changement.
Dis-moi 'mère-poulé', j'apprécie beaucoup tes conversations avec monsieur Monteuil, mais ne parle pas de mes conditions de détention et de mon isolement OK ma belle. Je suis isolé pour des raisons que je comprends très bien et même si cela est malgré tout injuste je n'ai pas à me plaindre de ma détention qui est très humaine sur tous les plans. On ne peut rien améliorer... sauf si on te met avec moi mais les réformes n'en sont*

*pas là. Il est certain que cette solitude me pèse, mais je m'y suis préparé depuis longtemps par une discipline morale... et je cache si bien mes sentiments que personne ne peut savoir si j'en souffre ou pas... sauf moi. La seule chose que je sais, c'est que je suis un peu plus 'fauvé' chaque jour... mais ça ! ceux qui se trouveront face à moi (si un jour la cage s'ouvre) pourront le regretter, car les cadeaux que j'ai pu faire dans le passé... je ne les referai jamais plus. J'ai joué le jeu en acceptant de me rendre... on a triché avec moi en m'isolant... tu sais mon ange, au Canada j'avais les mêmes promesses (on en avait ri) mais une fois évadé je les ai toutes tenues sans aucune exception. C'est ce côté 'vengeur' qui fait de moi un type dangereux... J'ai trop d'orgueil et je le sais. J'ai le dos au mur depuis longtemps et n'ai qu'un seul choix à faire, ou accepter de crever en cellule... ou me battre un jour pour ma liberté... mon choix est fait depuis longtemps et en attendant je suis 'le détenu modèle' à un coup de gueule près. Moi, je sais où je vais et je n'ai aucun souci pour mon avenir, car mon passé est une sacrée garantie. Tu sais mon ange un type comme moi en détention c'est presque impossible... car il y a tout de suite le 'caïda' et comme je ne suis pas un homme patient avec les 97% de pédés que sont la population générale... je risque d'en tuer un à la première discussion grave. Par contre j'aimerais avoir un petit chat, ça ! ça serait une sacrée compagnie... surtout moi qui les adore... mais là c'est peut-être demander beaucoup. Bien qu'avant ! plusieurs détenus en avaient en cellules ici.
Je suis d'accord pour Maxim's le jour de ton anniversaire... mais je ne sais pas si c'est ouvert le lundi... de plus tu seras déçue ! J'y suis allé plusieurs fois et en dehors 'des prix' il n'y a rien d'exceptionnel... sauf un certain snobisme à y aller. Je crois qu'il y a mieux dans Paris [...]
Voilà petite fille, 'Mister' votre z'époux termine par de doux bécots d'amour sur tout ce qui est toi... si tu es sage, je t'épouse... mais avant de faire une telle connerie... je vais consulter mes avocats – eh oui pour la corde au cou... j'ai le dois à ma demande de grâce !! présidentielle.
Je t'adore... pas plus compliqué que cela.
Ton N°1 el Viejo »*

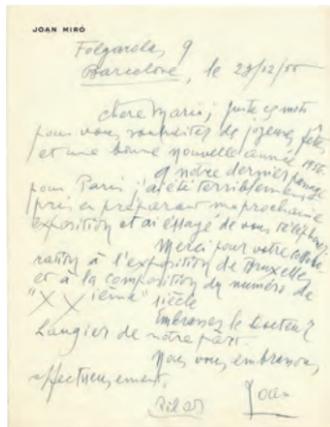
Jacques Mesrine rencontre Jeanne Schneider en 1968. Elle est call-girl, dont les souteneurs auraient été abattus par Mesrine, selon ses dires. Après plusieurs larcins commis en Europe, tous deux fuient au Québec et poursuivent leurs activités criminelles. Ils passent plusieurs années en prison, et ce malgré l'acquittement du couple suite au meurtre d'Évelyne Le Bouthilier (patronne d'un motel à Percé où le couple Mesrine-Schneider avait résidé le soir de l'assassinat). Rentrée en France pour purger sa peine à Fleury-Mérogis au début de 1973, Jeanne apprend que Mesrine vient d'être arrêté à Boulogne-Billancourt et condamné à 20 ans de prison. Fatiguée de cette vie de gangster, Jeanne Schneider finit par se ranger et rompre alors que Mesrine est toujours en prison. L'ennemi public numéro 1 ne s'arrête pas. Il condamne avec acharnement ses conditions de détention en QHS puis s'évade. Il tombe sous les balles de la BRI après 16 mois de cavale, le 2 novembre 1979, à l'âge de 42 ans.

Provenance :
Succession Jeanne Schneider

« *J'ai été terriblement pris en préparant ma prochaine exposition* »

47. Joan MIRÓ

Lettre autographe signée « Joan » à Maria [San Lazzaro]
Folgarolas 9, Barcelone, le 23 décembre 1955, 1 p. in-4° à l'encre bleue à son en-tête
Infime déchirure sur le trait de la signature (du fait de Joan Miró)



Belle lettre de Miró, alors en plein travail pour sa prochaine exposition au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles

« Chère Maria, juste ces mots pour vous souhaiter des joyeuses fêtes et une bonne nouvelle année 1956.

À notre dernier passage pour Paris *j'ai été terriblement pris en préparant ma prochaine exposition* et j'ai essayé de vous téléphoner.

Merci pour votre collaboration à l'exposition de Bruxelles et à la composition du numéro de "XXième" siècle.

Embrassez le docteur [Henri] Laugier de notre part.

Nous vous embrassons affectueusement,

Joan »

[sa femme Pilar Juncosa Iglesias rajoute sa signature en bas de la lettre]

Maria Papa Rostkowska (1923-2008), épouse de Gualtieri di San Lazzaro (1904-1974), anime aux côtés de son mari la revue *XX^e Siècle*, créée par ce dernier en 1938. Ils y accueillent nombre d'écrivains et critiques d'art les plus importants de l'après-guerre. La revue analyse et soutient dans ses articles le développement des œuvres des artistes de la nouvelle École de Paris.

L'exposition consacrée à Miró se tient à Bruxelles en janvier et février 1956 avant de migrer à Amsterdam, de février à mars de la même année.

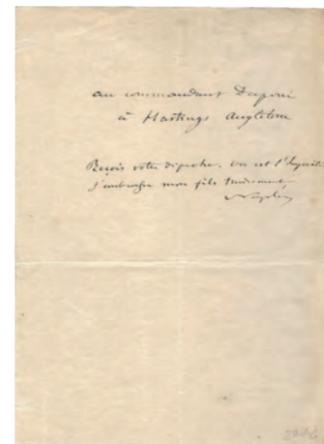
L'année 1955 marque pour l'artiste un point de bascule dans sa carrière. S'il recommence à peindre, il va presque exclusivement se consacrer à la céramique, jusqu'en 1959.

Provenance :
Artcurial, 14 nov. 2011, vente 2059, n°54

La chute du Second Empire...

48. NAPOLÉON III

Dépêche autographe signée « Napoléon » au commandant Charles Duperré [château de Wilhmeshoehe, 6-8 septembre 1870], 1/2 p. in-8° sur bifeuillet
Brunissure en marge droite, trace de pliure d'époque



Dépêche historique, au cœur de la tragédie après à la capitulation de Sedan, entraînant avec elle la chute du Second Empire

« Au commandant Duperré, à Hastings Angleterre

Reçois votre dépêche. **Ou est l'impératrice**

J'embrasse mon fils tendrement

Napoléon »

Les circonstances dans lesquelles cette dépêche a été écrite sont, on le sait, des plus tragiques pour l'Empereur déchu et sa famille. Napoléon III est fait prisonnier après de la défaite de Sedan, le 2 septembre 1870. Il est alors conduit en captivité au château de Wilhmeshoehe, en Allemagne, où il arrive le 5 septembre 1870, pour y demeurer jusqu'au 19 mars 1871. On peut situer presque exactement la date de cette dépêche, soit entre le 6 et le 8 septembre 1870, car Napoléon ne sait toujours pas où se trouve l'Impératrice. Il s'inquiète pour elle, et à raison. Cette dernière s'est échappée des Tuileries le 4 septembre alors que la foule a déjà envahi le Palais Bourbon. La pression populaire à Paris est telle qu'elle est contrainte de s'enfuir, craignant pour sa vie. Elle trouve refuge chez le docteur Thomas W. Evans, son dentiste américain. C'est Evans qui va organiser sa fuite vers l'Angleterre. L'Empereur sait toutefois son fils sain et sauf. Ce dernier a pris un train pour Maubeuge le 4 septembre. Le 6, il quitte Ostende où il passe la nuit à l'Hôtel d'Allemagne avant d'embarquer pour l'Angleterre avec le Capitaine de frégate Charles Duperré, l'un de ses quatre aides de camp. On lui conduit ensuite à Hastings, où sa mère l'Impératrice le rejoint le 8 septembre.

Officier de Marine, Charles Duperré (1832-1914) est officier d'ordonnance de Napoléon III et aide de camp du Prince Impérial de 1867 à 1870. C'est lui que l'empereur charge de conduire son fils en Angleterre après la défaite de Sedan. Il ne retrouve un commandement dans la Marine qu'en 1872 et est alors promu amiral en 1878.

Les documents autographes de Napoléon III contemporains de la défaite de Sedan sont de toute rareté



« *Votre absence laisse un grand vide...* »

49. NAPOLÉON III

Lettre autographe signée « N » à son épouse l'impératrice Eugénie

[Camden Place, Chislehurst], le 2 août [1872], 1 p. 1/2 in-8° à en-tête de leur résidence d'exil
Traces de pliures d'époque, infimes rousseurs sur le second feuillet, petite fente en marge supérieure de la pliure centrale. Légère décharge d'encre de la deuxième page et sur la page opposée témoignant d'un pliage de Napoléon III alors que l'encre n'était pas encore sèche. Filigrane "Joynson 1872"

Tendre lettre à son épouse l'Impératrice, en voyage en Écosse avec leur fils unique le Prince Impérial

« *Ma chère Eugénie. Je te remercie de ta lettre du 31 juillet. Je suis bien heureux de savoir que ton voyage te plaît, que Louis [leur fils, le Prince Impérial] va bien et que vous êtes bien reçus. Tous les matins je sais par le Times ce que tu as fait la veille. Cela est très agréable.*

Ici rien de nouveau [...] Camden est bien triste, le temps redevient froid [...]

Je serai bien content de te revoir ainsi que Louis, car votre absence laisse un grand vide et quoiqu'habitant sous le même toit nous nous voyons peu, il est toujours bien doux de sentir près de soi ceux que l'on aime.

Je t'embrasse tendrement.

N

J'embrasse Louis aussi bien tendrement »

L'impératrice Eugénie et son fils unique le Prince Impérial sont en voyage en Écosse à l'été 1872. Eugénie est, par sa mère, d'ascendance écossaise. Cette dernière, de son nom complet María Manuela Kirkpatrick de Closeburn y de Grévigée, aristocrate d'origine écossaise et belge, est la fille de l'écossais William Kirkpatrick qui fut nommé consul des États-Unis à Malaga, et la nièce du comte Mathieu de Lesseps.

Provenance :
Ancienne collection Jean-Claude Lachnitt

« *Quelle singulière destinée qui fait que les cœurs les plus français, les Napoléons, doivent tous jusqu'à présent être déposés dans un cercueil étranger* »

50. [NAPOLÉON] EUGÉNIE de Montijo, Impératrice

Lettre autographe signée « Eugénie » à Hortense Cornu

[Camden Place, Chislehurst] 13 janvier [1875], 8 pp. in-8°, liseré de deuil

Quelques infimes décharges d'encre, sinon parfait état de conservation

Quelques jours après le deuxième anniversaire de la mort de Napoléon III, l'Impératrice évoque avec douleur l'exhumation de la dépouille qui sera placée dans le sarcophage en granit rouge d'Aberdeen offert par la reine Victoria

« *Ma chère Madame Cornu,*

J'ai reçu votre lettre et je vois que votre pensée était près de nous le 9 janvier [date anniversaire de la mort de l'Empereur]. *C'est le privilège de l'empereur d'émouvoir par sa pensée ; en effet partout cet anniversaire a repris un caractère d'actualité et chacun pensait qu'il devait plus qu'un souvenir à cette grande mémoire. Nous avons eu, ici, une cérémonie bien touchante, il a été porté dans le sarcophage que la Reine [Victoria] a fait faire pour lui ; j'ai assisté cachée à tous, et je puis vous assurer qu'en le voyant enlever il me semblait qu'on m'arrachait le cœur ; est-ce sa dernière demeure ? Je ne puis le croire, mais il me semble que je ne pourrai jamais rentrer sans lui ! Quand j'étais en France je me souviens d'avoir dit à l'Empereur, 'je ne me sens étrangère que le jour des morts, tout ce que j'aime, grâce à Dieu vit, et ce jour où chacun va retrouver les morts je m'aperçois que je n'ai rien sous terre'. Aujourd'hui, au contraire, si je devais rentrer en France sans lui, je serais étrangère toujours !... Quelle singulière destinée qui fait que les cœurs les plus français, les Napoléons, doivent tous jusqu'à présent être déposés dans un cercueil étranger, deux anglais ! et un autrichien !*

Je ne puis hélas vous parler d'autre chose aujourd'hui. Mon fils [le Prince Impérial] continue à travailler. Dieu veuille qu'on lui laisse finir ses études, je ne crains rien tant que les agitations stériles ; tout semble préparer son avenir ! Mais quelle tâche difficile il a devant lui ! Quand le peuple comprendra-t-il la différence qu'il y a entre ceux qui l'aiment et ceux qui l'exploitent ! Mon pauvre et cher Empereur s'est usé à la peine, et jamais on ne devinera les secrètes douleurs de ce martyr de trois ans ! Seul, il proposait cette émanation divine, le pardon des injures, et Dieu seul sait à quelles dures épreuves il a été soumis. Ma santé est assez bonne mais je ne puis me décider à sortir, les journées passent assez vite. Mon fils vous envoie tous ses souvenirs d'amitié et croyez-bien à tous mes sentiments affectueux.

Eugénie

Avez-vous lu ma lettre à l'Évêque de Troyes ? »



L'amitié sincère qui lie la reine Victoria et le couple impérial naît en 1855 lors de l'alliance entre la Grande Bretagne et la France contre la Russie, pendant la guerre de Crimée. Cette amitié résiste au temps et aux vicissitudes de la politique étrangère française, qui conduisent la famille impériale à trouver l'exil en Angleterre après la chute du Second Empire, en septembre 1870. Dans un ultime hommage au défunt empereur, Victoria fait transférer sa dépouille dans un sarcophage en granit rouge d'Aberdeen, où il repose encore aujourd'hui. À la lecture de cette missive, Eugénie n'a semble-t-il pas pu retenir son émotion, « cachée [de] tous ». L'impératrice évoque enfin son fils le Prince Impérial qui, en janvier 1875, quitte l'École de Woolwich avec le grade d'officier de l'armée britannique. Trois ans plus tard, pour lutter contre la monotonie de l'exil et faire la preuve de ses talents militaires, il s'engage, en dépit de la résistance de sa mère, dans les rangs de l'armée anglaise. Il se rend en Afrique australe pour y réprimer une révolte des Zoulous, avant de succomber dans un guet-apens, sous leurs flèches, le 1er juin 1879.

Filleule de la reine Hortense et sœur de lait de Napoléon III, Hortense Cornu (1809-1875), destinataire de cette lettre, est l'une des fortes personnalités de l'entourage impérial. Elle est la fille d'une fille de chambre d'Hortense de Beauharnais, mère du futur empereur. Élevée près de lui, elle garde longtemps une grande influence en l'encourageant vers la politique. Républicaine, elle prend toutefois ses distances de Louis-Napoléon après le Coup d'État de décembre 1851, et ouvre elle-même un salon aux ennemis de l'Empire. Elle se rapproche cependant de l'Empereur après la campagne d'Italie, et est à nouveau admise dans sa familiarité en 1862.

Provenance :
Collection Jean-Claude Lachnitt



« *Qui aurait dit quand nous nous y battions à coups de marrons l'été dernier que les Français et les Prussiens s'y égorgeraient !* »

51. Louis-Napoléon Bonaparte, PRINCE IMPÉRIAL

Lettre autographe signée « Louis-Napoléon » à son ami Pierre de Bourgoing
Camden Place [Chislehurst], le 27 février 1871, 2 p. in-8°
Quelques rousseurs, trace d'onglet au second feuillet

Célèbre et magnifique lettre du Prince Impérial, écrite au lendemain de la signature du traité préliminaire de paix de Versailles, mettant un terme à la guerre franco-prussienne de 1870

« *Mon cher Bourgoing, c'est un bien grand soulagement pour nous qui sommes si loin du pays, de penser qu'à présent on ne se bat plus en France, en effet vous ne sauriez croire combien c'est pénible quand on ne peut faire pour sa patrie que des vœux, de penser qu'à chaque minute qui s'écoule des centaines de français tombent sur les champs de bataille.*

On se reproche presque chaque bouchée de viande, chaque gorgée de vin en pensant aux pauvres gens qui meurent presque de faim dans nos villes et dans nos places fortes.

Espérons que la fin de nos misères est proche et que la France pourra bientôt fermer ses plaies.

Croyez bien mon cher Pierre que je pense souvent à vous ! Je regrette bien les jours où je vous voyais presque tous les dimanches, et nos grandes parties à Paris ou à Saint-Cloud, qui a été brûlé comme vous le savez sans doute.

Qui aurait dit quand nous nous y battions à coups de marrons l'été dernier que les Français et les Prussiens s'y égorgeraient !

Faites, je vous prie, mes amitiés sincères à M. et à Mme de Bourgoing.

Je vous embrasse de tout cœur, votre très affectueux ami.

Louis-Napoléon »

Exilés depuis la capitulation de Sedan, le Prince Impérial et sa mère l'Impératrice Eugénie trouvent refuge en octobre 1870 à Chislehurst, au sud-est de Londres, sous la bienveillance de la reine Victoria. Très au fait des nouvelles de France, cette bouleversante lettre témoigne de l'affliction ressentie par le jeune Prince pour les troupes françaises.

Le traité préliminaire de paix, qui met un terme à la guerre franco-prussienne de 1870, est signé à Versailles le 26 février 1871 entre les deux belligérants. Conclu avant l'effondrement militaire complet de la France (les batailles avaient toujours lieu dans le Nord sous le commandement de Faidherbe et à Belfort, sous le commandement de Denfert-Rochereau), le traité est confirmé le 10 mai 1871 par celui de Francfort.

On joint :

Une note autographe de l'abbé Eugène Misset : « Superbe lettre, étant donné la date et les sentiments exprimés. M'a été cédée en 1908 / E. Misset »

Provenance :

Collection de l'abbé Eugène Misset – Collection de S.A.I. le Prince Victor Napoléon (n° d'inventaire 6299) – Collection D. Serena – Collection particulière

Bibliographie :

Le Prince Impérial, éd. A. Martinet, Léon Chailley, Paris, 1895, p. 200 – *Louis, Prince Impérial*, éd. S. Desternes et H. Chandet, Hachette, p. 97 – *Le Prince Impérial, Napoléon IV*, éd. J.C. Lachnitt, Perrin, p. 160

« Grâce à Dieu l'Empereur est à présent au milieu de nous »

52. Louis-Napoléon Bonaparte, PRINCE IMPÉRIAL

Lettre autographe signée « Louis-Napoléon » [à Marie Trotter]
Camden Place, Chislehurst (Kent), le 25 mars 1871, 1 p. in-8° sur bifeuillet vergé

Touchante lettre, en remerciement des souhaits de sa correspondante à l'occasion de son quinzième anniversaire – Louis-Napoléon en profite pour donner des nouvelles de son père l'Empereur Napoléon III, tout juste libéré de sa captivité par Bismarck

« Madame,
Je vous remercie de cette aimable lettre que vous m'envoyez pour mon jour de naissance, je la garderai précieusement comme tout ce qui vient de vous. Vous savez trop combien je vous aime pour que je sois obligé de vous dire tout ce que je vous souhaite.
Grâce à Dieu l'Empereur est à présent au milieu de nous, je l'ai revu en bonne santé et vivement ému ainsi que nous tous du sympathique accueil qu'il avait reçu de la nation anglaise.
Croyez, Madame à mes sentiments bien affectueux.
Louis-Napoléon »

Napoléon III est libéré de sa captivité par Bismarck, le 19 mars 1871, suite à la cuisante défaite des troupes française à Sedan, sept mois plus tôt. Après avoir rejoint les siens à Camden Place, au sud-ouest de Londres, l'empereur déchu reçoit rapidement de nombreuses visites prestigieuses, à commencer par celle de la reine Victoria. Ce chaleureux accueil de la nation anglaise évoqué ici fait contraste avec le sort réservé en France, au même moment, à la famille impériale : Le 1^{er} mars 1871, l'Assemblée Nationale qui s'est réunie à Bordeaux, vote la déchéance officielle de Napoléon III et de sa dynastie, le déclarant « responsable de la ruine, de l'invasion et du démembrement de la France ». Seuls six parlementaires votent contre. L'Empereur ainsi déchu proteste, accusant l'Assemblée d'outrepasser ses pouvoirs, de se substituer à la volonté de la Nation et réclame un plébiscite. La Troisième République allait cependant devoir gérer une crise autrement grave, la Commune de Paris, débutée le 18 mars, soit une semaine avant la rédaction de cette lettre.

Provenance :
Collection Jean-Claude Lachnitt

Bibliographie :
Le Prince Impérial Napoléon IV, éd. J-C Lachnitt, Périn, 1999, p. 161 (partiellement transcrite)



53. [PRINCE IMPÉRIAL], Alexander Bassano

Tirage albuminé d'époque par Alexander Bassano
[Londres], 28 juillet 1877, format cabinet (10,2 x 14,4 cm)
Contrecollé sur carton fort (10,8 x 16,5 cm)
Crédit du photographe au verso : [Alexander Bassano / 72 Piccadilly – London – W]
Remarquable état de conservation hormis des contrastes très légèrement passés

Superbe portrait de plein pied du Prince Impérial, dédicacé de chaque côté du montage

D'une posture très élégante, à la façon d'un dandy, le Prince Impérial se tient accoudé à un buffet, le regard porté vers l'horizon en tenant un haut-de-forme du bout des doigts. De l'importante iconographie que constitue celle du Prince héritier, ce portrait, par ailleurs très peu commun, est sans doute l'un des plus beaux que l'on connaisse de lui.

Le tirage est signé de sa main sur le devant du montage : « Napoléon / 28 juillet 1877 »
Puis au verso, il ajoute : « Mr R. Lavaurs, souvenirs affectueux. Napoléon »

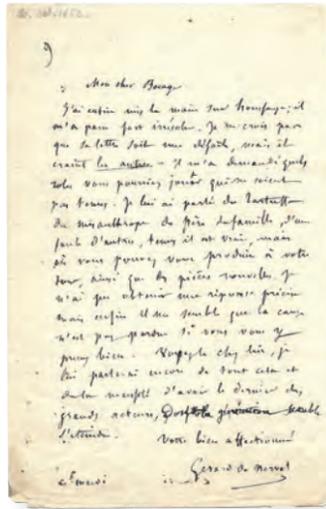
Le comte Raymond Lavaurs (1846-1927), administrateur de sociétés, fondateur de la Compagnie Peñarroya qui exploite les mines de plomb au Maroc, est le beau-frère d'Adrien Bizot, l'un des trois amis intimes du Prince impérial, avec Louis Conneau et Jules Espinasse.

Provenance :
Collection E. Pradelles

Iconographie :
Le Prince Impérial, Correspondance inédite, Intime et Politique, éd. E. Pradelles, Mémoire & documents, p. 8

« *Je lui ai parlé du Tartuffe, du Misanthrope...* »

54. Gérard de Nerval



Lettre autographe signée « Gérard de Nerval » à Pierre Bocage [Paris], « ce mardi » [19 octobre 1852], 1 p. in-8°, adresse autographe au verso avec oblitération postale

Petites déchirures anciennement réparées au ruban adhésif, tout petit manque en marge inférieure gauche, sans atteinte au texte

Fidèle en amitié, Nerval propose les services de son ami l'acteur Pierre Bocage à Arsène Houssaye, directeur de la Comédie Française

« Mon cher Bocage,
J'ai enfin mis la main sur Houssaye ; il m'a paru fort irrésolu. Je ne crois pas que sa lettre soit une défaite, mais il craint les autres. Il m'a demandé quels rôles vous pourriez jouer qui ne soient pas tenus. **Je lui ai parlé du Tartuffe, du Misanthrope, du Père de famille, d'une foule d'autres, tenus il est vrai, mais où vous pouvez vous produire à votre tour, ainsi que des pièces nouvelles. Je n'ai pu obtenir une réponse précise mais il me semble que la cause n'est pas perdue si vous vous y prenez bien. Voyez-le chez lui, Je lui parlerai encore de tout ça et de la nécessité d'avoir le dernier des grands acteurs, dont la génération semble s'éteindre**
Votre bien affectionné.
Gérard de Nerval »

Pierre Bocage (1799-1862) est un des grands acteurs de la période romantique. Il devient ensuite directeur du théâtre de l'Odéon où il fait jouer *Le Chariot d'enfant* de Nerval et Joseph Méry, en mai 1850. Quelques semaines après la création de la pièce, Bocage est relevé de ses fonctions de directeur pour des raisons politiques. Découvert, celui qui fut jadis brillant interprète dans *Le Tartuffe* et *Le Misanthrope* se met à errer de théâtre en théâtre. On voit ici que Nerval, fidèle en amitié, propose les services de Bocage à Arsène Houssaye, qui dirige la Comédie-Française (Théâtre-Français) depuis 1849. Houssaye ne donnera cependant aucune suite à cette aimable intervention.

Provenance :
Bibliothèque romantique de Jules Marsan, Drouot, 15-16 novembre 1976, n°66 / 3°

Bibliographie :
Gérard de Nerval – *L'Herne* – éd. Jean Richer, p. 85 - *Ceuvres complètes*, éd. J. Guillaume et C. Pichois, Pléiade, t. III, p. 793

« *Le retour éternel n'est que musique* »

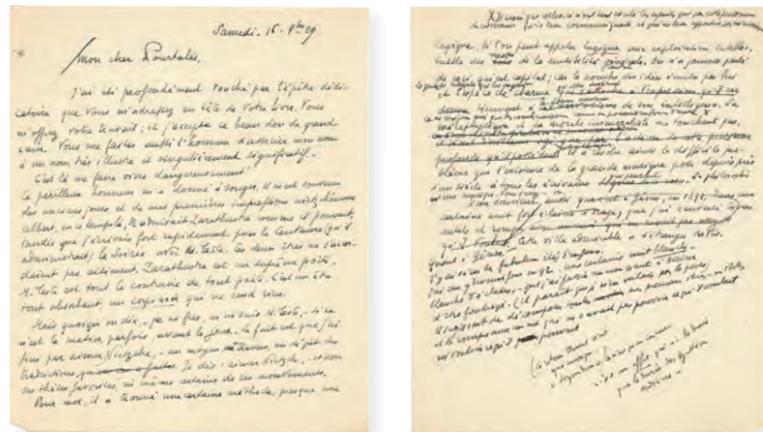
55. [NIETZSCHE] Paul VALÉRY

Lettre autographe (minute) au comte Guy de Pourtalès S.l, Samedi 16 9^{bre} [novembre] [19]29, 2 p. in-8°
Petit manque angulaire sans atteinte au texte

Longue missive à Pourtalès, de premier jet, laissant entrevoir de nombreuses et importantes variantes inédites avec la lettre publiée – Valéry y évoque ses considérations sur Nietzsche et revient sur sa « Crise de Gênes », épisode essentiel de sa jeunesse

Cette lettre est restée dans les archives de la famille du poète jusqu'en 2007

« Mon cher Pourtalès,
J'ai été profondément touché par l'épître dédicatoire que vous m'adressez en tête de votre livre. Vous m'offrez votre travail ; et j'accepte ce beau don de grand cœur. **Vous me faites aussi l'honneur d'associer mon nom à un nom très illustre et singulièrement significatif.**
C'est là me faire vivre dangereusement !
Ce périlleux honneur m'a donné à songer. **Il m'est souvenu des anciens jours et de mes premières impressions nietzschéennes**, Albert [comme toute sa génération, Valéry a découvert Nietzsche au travers des traductions d'Henri Albert], *en ce temps-là, traduisait Zarathoustra comme il pouvait, tandis que j'écrivais fort rapidement pour le Centaure (qu'il administrait) la soirée avec M. Teste. Ces deux êtres ne s'accordaient pas aisément. Zarathoustra est un suprême poète. M. Teste est tout le contraire de tout poète. C'est un être tout absorbant, un corps noir qui ne rend rien.
Mais quoiqu'on di[s]e, - je ne fus, ni ne suis M. Teste, - si ce n'est le matin, parfois, avant le jour... **Le fait est que j'ai fini par aimer Nietzsche, - au moyen, au travers, en dépit des traductions qu'on en a faites. Je dis : aimer Nietzsche, - et non ses thèses favorites, ni même certains de ses mouvements.**
Pour moi, il a trouvé une certaine méthode, presque une logique, si l'on peut appeler logique une exploitation intellectuelle des lois modes de la sensibilité générale centrale. On n'a jamais parlé de ceci qui est capital ; car le nombre des idées émises par lui, le genre de relations qui les engendrent et l'espèce de charme qu'elles instituent qui s'attache à l'expression qu'il en donne tiennent à ce nervosisme la forme nerveuse de son intelligence.
[Valéry ajour en interligne : « ce ne sont pour moi que des combinaisons comme on pourrait en faire d'autres », puis il rajoute en marge supérieure « Je crois que celles-ci*



n'ont tant excité les esprits que par cette puissance de résonance qu'il leur communiquait et qui ne leur appartient pas nécessairement »]

Sa métaphysique et sa morale immoraliste me touchent peu.

Car l'une et l'autre spéculations me paraissent arbitraires.

et n'ont d'ailleurs agi que par l'action de cette puissance profonde qu'il possédait sur les esprits. Il a résolu aussi le difficile problème que l'existence de la grande musique pose depuis près d'un siècle à tous les écrivains dignes de ce nom qui pensent. Sa philosophie est une musique, vous l'avez vu.

Il me souvient aussi que c'est à Gênes, en 1892, dans une certaine nuit fort éclairée d'orage, que j'ai renversé divers autels et rompu avec un moi qui ne savait pas assez ce qu'il voulait. Cette ville admirable a d'étranges vertus.

Quant à Gênes, j'y ai vécu de fabuleux étés d'enfance. J'ai cru y devenir fou en 92. Une certaine nuit blanche, blanche d'éclairs, - que j'ai passée sur mon séant à désirer d'être foudroyé. (il paraît que je n'en valais pas la peine). Il s'agissait de décomposer toutes mes idées mes premières idées – ou idoles et de rompre avec un moi qui ne savait pas pouvoir ce qu'il voulait ni vouloir ce qu'il peut pouvait.

Le retour éternel n'est que musique. c[est] a d[ire] un effet qui n'a de durée que la durée des synthèses auditives –

« **Soyons durs** » [Ecce Homo, Nietzsche, *Mercur* de France, nov. 1908, p. 69].

Ce n'est pas un instant »

Cette lettre vient en réponse à l'exquis envoi que Guy de Pourtalès (1881-1941) inscrit en tête de son *Nietzsche en Italie*, paru en 1929 chez Grasset : « Permettez-moi, mon cher Valéry, de vous offrir ce petit et imparfait essai sur un homme dont vous avez si bien senti l'incertaine grandeur et mesuré les vertiges [...] ». Cet envoi n'aurait sans doute pas été écrit si Pourtalès n'avait lu le *Cahier de la Quinzaine* de 1927, unique témoignage public de l'intérêt porté à Nietzsche par l'auteur de *La Soirée avec Monsieur Teste*. La présente lettre est en conséquence le seul texte où Valéry formulera de nouveau une critique laudative sur Nietzsche, après celle du *Cahier de la Quinzaine* évoquée supra.

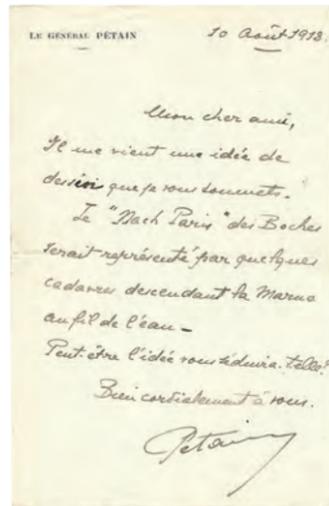
Quant à la ville de Gênes, lieu de villégiature de jeunesse de Valéry chez la sœur de sa mère, Vittoria Cabella, on sait que les deux écrivains en ont parlé de vive voix quelques mois plus tôt. La capitale de la Ligurie est aussi et surtout devenue pour Valéry l'un de ses plus intime lieu de mémoire. Il y vécu un épisode essentiel, appelé depuis la « Crise de Gênes ». Celle-ci fait référence à la nuit du 4 au 5 octobre 1892 qu'il passe éveillé « sur son séant » durant un très long et violent orage. Si aucune occurrence à cet épisode n'est évoquée ni dans ses notes, ni dans ces lettres, Pourtalès est la première personne vers qui Valéry s'ouvre ouvertement sur le sujet, d'abord oralement, avant d'y revenir dans la présente lettre. Derrière cette « Crise de Gênes », dont il fait le parallèle avec le concept nietzschéen de l'Éternel Retour, figure un jeune homme de vingt-et-un ans souffrant d'un amour malheureux avec une jeune baronne montpelliéraine, Mme de Rovira. Comme Michel Jarrety le rapporte dans *Sur Nietzsche* (p. 33), cette dernière lui « donnait le sentiment d'une véritable aliénation, en même temps que, désespéré de n'atteindre à la hauteur de Rimbaud ni de Mallarmé, il décidait de suspendre le travail des vers : il lui fallait devenir un autre, un homme nouveau qui fût totalement maître de soi-même comme de ses pouvoirs, comme un homme, ainsi qu'il le dit dans la lettre, qui pût *'pouvoir ce qu'il voulait'* et *'vouloir ce qu'il pouvait'* ». Cet épisode apparaît sans doute comme mystifié par le poète lui-même si l'on songe que son œuvre de jeunesse est loin de se clore à cette époque : deux importants poèmes paraissent dans *Le Centaure* en 1896 ainsi que deux chefs-d'œuvre en prose, l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* et *La Soirée avec Monsieur Teste*.

Provenance :
Archives Paul Valéry, puis François Marie Antoine Valéry par descendance
Lettres et manuscrits autographes, SVV Delvaux, Drouot, 13 décembre 2007, n°256

Bibliographie :
Sur Nietzsche, éd. Michel Jarrety, 2017, La Coopérative, p. 33-37
Paul Valéry, éd. Michel Jarrety, 2008, Fayard, p. 112-120

« Quelques cadavres descendant la Marne au fil de l'eau... »

56. Philippe PÉTAÏN



Lettre autographe signée « Petain » [à Jean-Louis Forain ?]
S.l, 10 août 1918, 1 p. in-8° à son en-tête

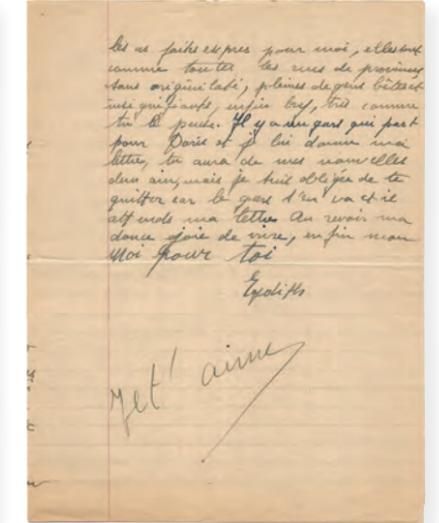
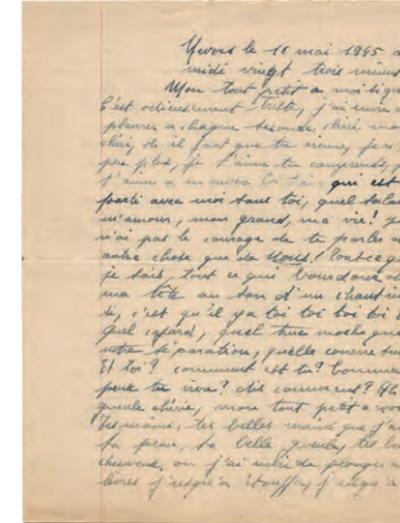
Les inspirations artistiques du maréchal Pétain, quelques jours après la victoire de l'Armée française à la seconde bataille de la Marne

« Mon cher ami,
Il me vient une idée de dessin que je vous soumets.
Le "Nach Paris" des Boches serait représenté par quelques cadavres descendant la Marne au fil de l'eau.
Peut-être l'idée vous séduira-t-elle ?
Bien cordialement à vous
Petain »

Cette lettre est sans doute adressée à Jean-Louis Forain (1852-1931), dont on connaît un dessin figurant un cadavre de soldat descendant la Marne au fil de l'eau. Ce dessin au crayon gras est intitulé « LA MARNE en juillet 1918 / NACH PARIS... ».

Cette demande du Maréchal à l'artiste intervient seulement quelques jours après la deuxième victoire de la Marne (27 mai – 6 août 1918), dernière grande bataille de la Première Guerre mondiale. Suite au traité de Brest-Litovsk, les Allemands se sont concentrés sur le front de l'Ouest. Une offensive allemande est lancée le 27 mai. Le déroulement de cette bataille est différent des autres : l'artillerie appuie de ses feux l'infanterie, l'aviation intervient par ses bombardements. Les chars français et tanks britanniques accompagnent l'infanterie sur le champ de bataille. Après trois mois et plusieurs batailles défensives et offensives, l'armée française repousse avec succès l'armée allemande.

Provenance :
Collection H. Amouroux



« Je t'aime à en crever »

57. Édith PIAF

Lettre autographe signée « Eydith » à Yves Montand
« Nevers, le 16 mai 1945 à midi vingt-trois minutes », 2 p. 1/2 in-8°
sur papier d'écolier bruni

Déchirure au pli central et en marge supérieure
[Pour une lecture plus aisée, nous avons transcrit la lettre avec une orthographe juste]

Déclarations enflammées à son amant Yves Montand, quelques semaines après leur première rencontre

« Mon tout petit à moi si grand. C'est odieusement triste, j'ai envie de pleurer à chaque seconde, chéri, mon chéri, oh il faut que tu me viennes, je n'en peux plus, je t'aime à en crever. Ce train qui est parti avec moi sans toi, quel salaud m'amour, mon grand, ma vie ! Je n'ai pas le courage de te parler d'autre chose que NOUS ! Tout ce que je sais, tout ce qui bourdonne dans ma tête au ton d'un chant intense, c'est qu'il y a toi toi toi toi. Quel cafard, quel truc moche que notre séparation, quelle connerie surtout. Et toi ? Comment es-tu ? Comment peux-tu vivre ? Dis comment ? **Oh ma gueule chérie, mon tout petit à moi ! Tes mains, tes belles mains, que j'aime ta peau, ta belle gueule, tes beaux cheveux où j'ai envie de plonger mes lèvres jusqu'à étouffer, jusqu'à ne plus avoir qu'une force, c'est... de te dire ton nom, Yves mon bel Yves mon doux Yves, mon petit salaud d'Yves. Mon adoré d'Yves, Yves, Yves, Yves. Que fais-tu ? As-tu dormi ?????? Moi non, j'ai cherché ton corps partout, ta peau me manque, j'ai besoin de tes mains, de ton rire, de ta voix, enfin de toi ! Sois sage hein ? Ne vois pas trop Guiguite [Marguerite Monnot] ? Et puis les autres. Tâche d'être bien, foutu d'être comme tu l'as toujours été, digne de notre amour, sois nous ! Tu sais je ne tiendrai pas le coup, il faudrait venir me rejoindre, je t'enverrai l'itinéraire demain et il faudra que tu viennes, tes chemises, ta radio, tes chansons, après, tu feras tout ça en juin, moi je te veux, je t'aime, et c'est tout ce qui compte pour moi. Nevers est triste à mourir, aussi triste que mon cœur, c'est pas pour dire**

hein ? Les rues sont conventionnelles, on dirait qu'on les a faites exprès pour moi, elles sont comme toutes les rues de province, sans originalité, pleines de gens bêtes et insignifiants, enfin bref, très comme tu le penses. Il y a un gars qui part pour Paris et je lui donne ma lettre, tu auras de mes nouvelles demain, mais je suis obligée de te quitter car le gars s'en va et il attend ma lettre. Au revoir ma douce joie de vivre, enfin mon moi pour toi.

Edith [la chanteuse joint la première lettre de son prénom et celle de son amant pour signer sa lettre]

JE T'AIME »

Piaf et Montand se rencontrent en 1945, sur le tournage du film *Étoile sans lumière*. Elle a 30 ans et lui 24. Si Piaf est déjà une immense célébrité, Montand n'en est qu'au début et lui devra beaucoup. Selon sa folle générosité, elle le couvre de cadeaux, mais aussi de chansons qu'elle écrit pour lui. Elle lui fait rencontrer tout ce que Paris compte de notoriétés, dont Cocteau. À l'image de cette lettre, les premières semaines de leur relation sont les plus passionnées. Très éprise de son jeune amant, Édith supporte très mal son absence. Alors qu'elle se trouve en tournée en province, certains traits de son caractère éruptif transparaissent, tels la jalousie, la possessivité et l'impatience. Elle termine son épître par un très graphique « Je t'aime » en grandes lettres.

Magnifique lettre

Provenance :
Succession Montand-Signoret
Digard Auction, Drouot, 26 juin 2017, n°59

58. Édith PIAF



Lettre autographe signée « Édith Piaf » à un ami
Paris, le 6 juin 1946, 1/2 p. in-4° à son en-tête pelliculé
Traces de pliures d'époque, annotation « à classer » d'une autre main

Savoureuse déclaration de la chanteuse sur sa situation amoureuse

« Cher ami,
Je vous souhaite dans la vie d'être aussi heureux que je le suis en ce moment, même avec un homme qui ne m'aime pas !
Edith Piaf »

La Môme fait-elle allusion à Jean-Louis Joubert (directeur des Compagnons de la chanson), avec lequel elle sera en couple jusqu'en 1948 ? Cette lettre n'est toutefois pas sans rappeler une réplique de la pièce de Jean Cocteau *Le Bel indifférent*, monologue en un acte créé en 1940 au théâtre des Bouffes-Parisiens par Édith Piaf et Paul Meurisse. Édith Piaf y interprète le rôle féminin face à un amoureux distant, à la scène comme à la vie...

« Madame EDITH PIAF fera à elle seule toute la seconde partie du spectacle »

59. Édith PIAF

Contrat original signé « Édith Piaf » et « Bruno Coquatrix »
Paris, le 29 février 1956, 1 p. 1/2 in-4°
Paraphé « B. C. » par Coquatrix sur la première page
Petites taches, traces de pliures d'époque, infimes manques sans atteinte au texte



Le mythique contrat original signé entre Édith Piaf et Bruno Coquatrix pour l'Olympia 1956

C'est pour la chanteuse la deuxième saison dans le fameux théâtre dirigé par Bruno Coquatrix. Elle y effectue trois autres séries de dates, en 1958, 1961 et 1962, et bien qu'à bout de forces, permet ainsi de sauver l'Olympia de la faillite.

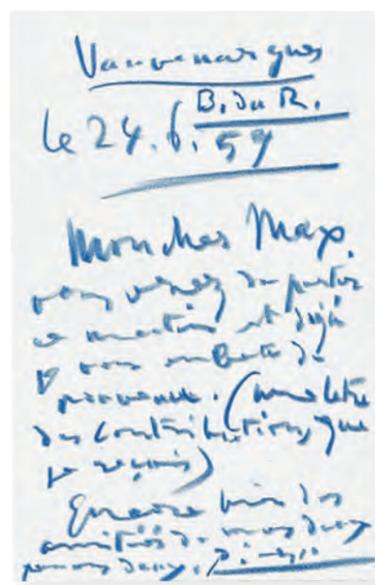
C'est avec Piaf que le mythe de l'Olympia prend forme dès le milieu des années 50
Son image est ainsi devenue indissociable de la salle parisienne.

Le présent contrat fait figurer les conditions mirobolantes accordées à la chanteuse, alors au sommet de sa carrière, pour ses représentations à l'Olympia 1956. On peut ainsi voir qu'elle bénéficie d'un cachet de 300.000 Frs par jour (une somme considérable pour l'époque) et ce, pour une durée de trois semaines. Outre le fait qu'elle dispose de l'orchestre complet du théâtre, elle est surtout accompagnée de ses propres musiciens et bénéficie, avant chaque représentation, de trois heures de répétition avec les meilleurs équipements. En outre, toute première partie est préalablement soumise à l'appréciation d'Édith Piaf.

L'autre caractéristique du théâtre, reconnaissable entre mille, est son enseigne lumineuse sur sa devanture. Ainsi, comme le stipule le contrat, la chanteuse verra son seul nom affiché sur deux lignes durant toute la durée de ses représentations.

C'est avec ses titres *L'Homme à la moto*, *Hymne à l'amour* ou encore *Les Amants d'un jour* qu'elle immortalise sa tournée olympienne en cette année 1956.

Document exceptionnel.



60. Pablo PICASSO

Lettre autographe signée « Picasso » à Max Pellequer
[Château de] Vauvenargues, « le 24.[0]6.[19]59 », 1 p. in-8° au crayon gris de couleur bleu
Parfait état de conservation

Affectueuse et graphique lettre du maître à son ami et collectionneur Max Pellequer

« *Mon cher Max,
Vous venez de partir ce matin et déjà je vous embête de nouveau (voir ma lettre des contributions que je reçois). Encore bien des amitiés de nous deux [allusion à sa compagne Jacqueline Roque qu'il épouse en 1961] pour vous deux. Picasso* »

Banquier et amateur d'art avisé, Max Pellequer rassemble dès les années 20 une considérable collection d'œuvres modernistes. Il épouse en 1920 Francine Level, nièce du marchand et homme d'affaires André Level. C'est par l'intermédiaire de ce dernier qu'il fait la connaissance de Picasso, en 1914. Cette rencontre marque la genèse d'une indéfectible amitié entre les deux hommes. Pellequer devient l'un des plus proches intimes de l'artiste, mais aussi son banquier et conseiller financier. Durant plus de 30 ans, il acquiert auprès de Picasso une incroyable collection de peintures et sculptures. La relation épistolaire qu'ils entretiennent toutes ces années durant nous permet de prendre la mesure des liens qui unissaient les deux hommes.

Toujours avec l'aide précieuse de son ami Max, Picasso fait l'acquisition d'un château du XIV^e siècle en 1958, à Vauvenargues, près d'Aix en Provence, au pied de la montagne Sainte-Victoire. Il l'occupe par intermittence entre 1959 et 1962. À ce sujet, il déclare à Danier-Henry Kahnweiler : « J'ai acheté la Sainte-Victoire de Cézanne. Laquelle ? La vraie ». C'est dans le parc de cette même propriété que le peintre sera inhumé dans une ambiance délétère, le 10 avril 1973.

Provenance :
Collection Max Pellequer
Puis collection particulière



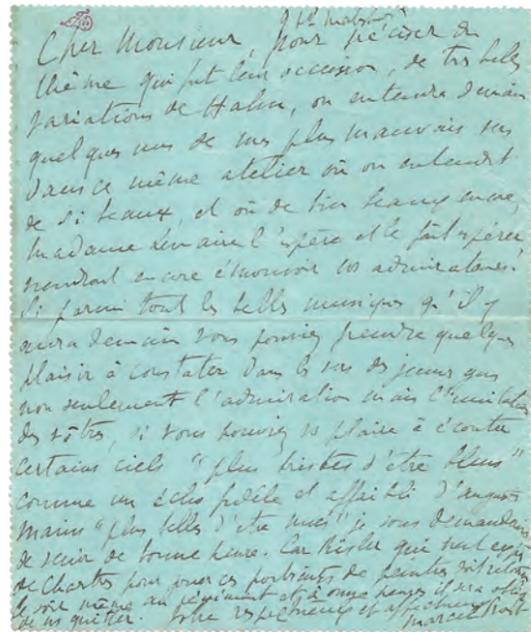
« *On entendra demain quelques-uns de mes plus mauvais vers* »

61. Marcel PROUST

Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Robert de Montesquiou
[Paris], « 9 B^d Malesherbes » [27 mai 1895], 1 p. in-12° sur petit bleu (télégramme)
Adresse autographe au verso :
« [M]onsieur le Comte / Robert de Montesquiou-Fezensac / 11^{bis} avenue Kléber [Paris] »
(l'adresse est celle de Madame de Brantes)
Timbre humide monogrammé « RM » [Robert de Montesquiou] au coin supérieur gauche

Proust convie Robert de Montesquiou à la première audition de ses *Portraits de peintres* chez Madeleine Lemaire, mis en musique par Risler

« *Cher Monsieur,
Pour préciser du thème qui fut leur occasion, de très belles variations de Hahn, on entendra demain quelques-uns de mes plus mauvais vers dans ce même atelier où on entendit de si beaux, et où de bien beaux encore, Madame Lemaire l'espère et le fait espérer, viendront encore émouvoir vos admirateurs ! Si parmi toutes les belles musiques qu'il y aura demain, vous pouviez prendre quelque plaisir à constater dans les vers des jeunes gens non seulement l'admiration mais l'imitation des vôtres, si vous pouviez vous plaire à écouter certains ciels « plus tristes d'être bleus » [extrait du 2^e vers de son poème sur Potter] comme un écho fidèle et affaibli d'augustes mains « plus belles d'être nues », je vous demanderais de venir de bonne heure, car Risler, qui vient exprès de Chartres pour jouer ces portraits de peintres, doit retourner le soir même au régiment et à 11 heures il sera obligé de nous quitter.
Votre respectueux et affectueux.
Marcel Proust* »



Le compte-rendu de cette soirée, qui fit grand bruit, est amplement rapporté par une publication dans *Le Gaulois* du mercredi 29 mai 1895 (rubrique *Dans le monde*, p.2) : « Hier, chez Mme Madeleine Lemaire, après un dîner, réception très sélect : des personnalités du monde artistique, élégant et aristocratique. Soirée musicale des plus brillantes, consacrée aux œuvres du distingué compositeur Reynaldo Hahn. / On a entendu et applaudi Mmes Eames-Story, Gabrielle Krauss ; MM. Fugère, Edmond Clément et Rislér, qui surtout ont admirablement fait valoir les belles œuvres que M. Hahn a composées sur des poésies finement ciselées par M. Marcel Proust. Chacun des *Portraits de peintres* était un petit bijou [...] / Dans l'assistance : Princesse Edmond de Polignac, marquise d'Hervey Saint-Denys, marquise d'Eyragues, née de Montesquiou-Fezensac [...], compte Robert de Montesquiou, M. Heredia et ses filles, comte Primoli, M. Anatole France [...] »

Proust fait publier ses *Portraits de peintres* (Albert Cuypp, Paulus Potter, Antoine Watteau et Antoine Van Dyck) d'abord en plaquette chez Heugel et C^{ie} en 1894 avant de les joindre deux ans plus tard à son recueil *Les Plaisirs et les jours* où sont regroupés ses nouvelles et l'ensemble de ses poèmes en vers et en prose. À l'inverse de ses *Portraits de peintres*, ses *Portraits de musiciens* n'ont pas été mis en musique lors des récitals.

Provenance :
Robert de Montesquiou
Robert Proust (qui racheta l'ensemble des lettres de son frère après la mort de Montesquiou)
Succession Suzy-Mante Proust

Bibliographie :
Correspondance, t. I, Kolb, Plon, n°244

« Si vous écrivez à Montesquiou dites-lui que la vérité est hors de son dilemme, en pleine invraisemblance pour qui ne sait pas ma vie... »

62. Marcel PROUST

Lettre autographe signée « Marcel » à Reynaldo Hahn

S.I, « Lundi » [7 janvier 1907], 8 pp. in-8° sur deux bifeuillets, à l'encre noire sur papier de deuil, filigrane « L. T. & C° »

Petites annotations au crayon en marge supérieure du premier feuillet, légères décharges d'encre sur le premier bifeuillet témoignant d'un pliage de Proust alors que l'encre n'était pas encore sèche.

Riche lettre à Reynaldo Hahn au sujet de ses rapports avec Robert de Montesquiou et du défunt amant de ce dernier, Gabriel de Yturri, le modèle de Jupien dans *La Recherche*

« Mon petit Reynaldo

Je suis triste de n'être pas en état de vous dire plutôt ce que je vous écris. **Si vous écrivez à Montesquiou dites-lui que la vérité est hors de son dilemme, en pleine invraisemblance pour qui ne sait pas ma vie.** La vérité c'est qu'arrivé à Versailles le 6 Août, je n'ai pas pendant ces cinq mois été une seule fois capable de sortir. **Je n'ai pas été une seule fois au Château, pas une seule fois à Trianon** (mais du reste vous savez bien tout cela), pas une seule fois au cimetière des Gonards. Si je n'avais eu qu'un seul jour de bon je serais allé plutôt qu'au Château et à Trianon, aux Gonards, surtout M. de Montesquiou n'étant pas à Versailles, ne pouvant pas y aller, j'aurais eu un sentiment très doux en me disant que je le remplaçais [...] que je venais de sa part auprès du pauvre Yturri comme lui si souvent vint de la part de M. de Montesquiou auprès de moi. Et puis je savais par vous, par d'autres, que c'était une tombe unique d'émotion et de beauté¹. Et comme je ne pense plus guères qu'aux tombeaux j'aurais bien voulu voir ce que Montesquiou avait fait là et comment son goût avait réussi à donner plus de noblesse encore à sa douleur. **Quand il sera revenu à Paris ou à Versailles, je me soignerai pour tâcher de le voir un soir, mais outre que c'est impossible pour tout le monde, avec lui la difficulté avec lui** [sic] **grandit encore, car c'est la personne du monde avec qui je me gêne le plus, dans le mauvais sens du mot.** Et même s'il se prête pour une fois à mes heures, la possibilité d'une crise intempestive m'empêchera d'oser lui donner un rendez-vous que j'aimerais mieux mourir que rompre, tandis que d'autres comprendraient. **Vous pouvez lui dire que j'ai eu une grande joie à recevoir les Hortensias bleus que je n'avais jamais tant aimés².** Les pièces du début m'ont paru plus exquises qu'autrefois. Quant à l'Ancilla dont je vous ai appliqué ce fragment dernièrement³, c'est une chose admirable, un magnifique pendant de *La servante au grand cœur*⁴. Il me semble (mais je n'en suis pas sûr) que la pièce à Yturri a été retouchée et peut-être pas améliorée. Elle reste peut-être ce qu'il a jamais écrit de mieux mais je ne me rappelle pas que la couronne fût verte la première fois et je ne sais pas si c'est mieux ainsi. **Inutile de lui dire cela, d'abord parce qu'il s'en ficherait complètement, ensuite parce que c'est un doute très vague, et que je ne suis pas du tout sûr d'avoir raison.**



Avez-vous été interrogé par les Lettres au sujet de Shakespeare Tolstoï⁵. Je suis trop souffrant pour répondre, je ne peux pas vous dire ce que rien qu'une lettre comme celle-ci m'épuise. Plusieurs personnes (notamment Me G. de Caillavet) m'ont écrit que votre Noël était adorable. **J'aurais bien voulu l'entendre, Bunchnibuls, et suis triste de n'avoir pas pu.** Dites à M. de Montesquiou que je n'ai même pas pu aller à l'enterrement de mon pauvre oncle [Georges Denis Weil, frère de Jeanne Weil-Proust].

Tendrement à vous

Marcel.

Vous pouvez dire à M. de Montesquiou que je n'ai pas été une seule fois assez bien pour voir Miss Deacon qui habitait le même hôtel.

Dites à Montesquiou que d'ailleurs cela n'intéressera pas que je commence à aimer beaucoup les objets⁸. »

[1] Dans une lettre à Montesquiou du 18 novembre 1905, Proust s'excuse de n'avoir pu assister à l'inauguration du monument en l'honneur de Gabriel de Yturri : « J'aurais voulu que mes forces me permettent de m'unir à la petite troupe... ». Décédé le 11 décembre 1921, Robert de Montesquiou est inhumé dans le même caveau que son compagnon.

[2] *Les Hortensias bleus*. Édition définitive avec portrait de l'auteur d'après une peinture de Laszlo. [Paris] 1906. C'est le premier volume de l'œuvre définitive du poète, paru au mois de décembre 1906 chez Georges Richard, 7, rue Cadet. La première édition de l'ouvrage paraît en 1896.

[3] Dans une lettre du même, le 13 décembre 1906, Proust cite quelques vers de Montesquiou avec quelques variantes.

[4] Baudelaire (*Les Fleurs du Mal, Tableaux parisiens*, t. 1, éd. C. Pichois, Pléiade, p. 100) :
*La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
 Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
 Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs. [...]*

[5] La revue *Les Lettres* avait demandé à quelques écrivains et artistes français leur opinion sur ce jugement de Tolstoï, rapporté par Georges Bourdon dans son livre *En écoutant Tolstoï* (1904)

[6] Allusion à la représentation donnée chez Mme Madeleine Lemaire le soir du réveillon. Il s'agit apparemment de la *Pastorale de Noël*, mystère en un acte d'Arnous Grevan, adapté par Leonel de La Tourasse et Taurines, avec accompagnement de Reynaldo Hahn au piano.

[7] Gladys-Mary Deacon, fille d'Edward Parker Deacon et de Florence Baldwin

[8] Jeu de mots, semble-t-il, faisant allusion à la fois aux bibelots et au poème de Montesquiou intitulé *Objets*. Cf. *Les Hortensias bleus*, LXXVI de l'édition de 1896 ; LXXII de l'édition définitive de 1906.

On connaît la lettre de Hahn adressée à Montesquiou (aujourd'hui dans le fonds Montesquiou à la BnF), envoyée le lendemain ou le surlendemain, dans laquelle il fait suivre la demande de Proust : « Cher Monsieur / J'ai communiqué votre lettre à Marcel. Je vous envoie sa réponse [la présente lettre]. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours. Il est hélas, trop vrai, que pas une fois il n'est sorti, à Versailles [...] »

C'est chez Madeleine Lemaire, le 13 avril 1893, que Marcel Proust fait la connaissance de Robert de Montesquiou. Ce dernier, dépeint sous les traits du baron de Charlus dans *La Recherche*, est un personnage au caractère irascible et au verbe tranchant. Il fait néanmoins une toute autre impression à Proust lors leur première rencontre. Dandy au profil pur, au regard fascinateur... Proust tombe sous l'admiration de Montesquiou et un courant de sympathie s'installe entre eux. À cette admiration succède une amitié qui durera jusqu'aux derniers jours du dandy-poète, en 1921. On ne connaît à Montesquiou qu'une seule liaison : celle avec son secrétaire tant aimé et pleuré, Gabriel de Yturri. Ce dernier meurt du diabète le 6 juillet 1905.

Remarquable témoignage de relations croisées, dont chacune des personnes ici évoquées inspira Proust pour des figures majeures de *La Recherche*.

Provenance :

Autographes littéraires et historiques, Lettres de Marcel Proust [Marie Nordlinger] (Drouot, 15 et 17 décembre 1958, lot 188) - Après Reynaldo Hahn, sa cousine Marie Nordlinger, qui avait aidé Marcel Proust dans sa traduction de Ruskin, en hérita.

Bibliographie :

Correspondance, t. VII, Kolb, Plon, n°5
Lettres à Reynaldo Hahn, éd. Philip Kolb, Gallimard, LXXVIII

Source :

Marcel Proust I – Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 283-295

63. Marcel PROUST

Dessin original, dédié à Reynaldo Hahn : « R.H. (Bininuls) »

S.l.n.d [c. 1909 ?], 1 p. in-8° oblongue à l'encre noire sur papier vergé

Pliure centrale d'époque due à la mise sous pli, annotations au crayon d'une autre main au verso

Rare dessin original de Proust, représentant quatre voiliers chahutés par les vagues

Intitulé « Le Départ (gros temps) », ce précieux dessin représente quatre petits voiliers naviguant sur de hautes vagues, presque verticales, avec chacun à leur bord deux passagers tentant de maintenir avec difficulté les focs et grand-voiles. On peut observer la minutie avec laquelle Proust s'est appliqué dans les détails, jusqu'aux plus infimes, rendant ce dessin assez abouti.

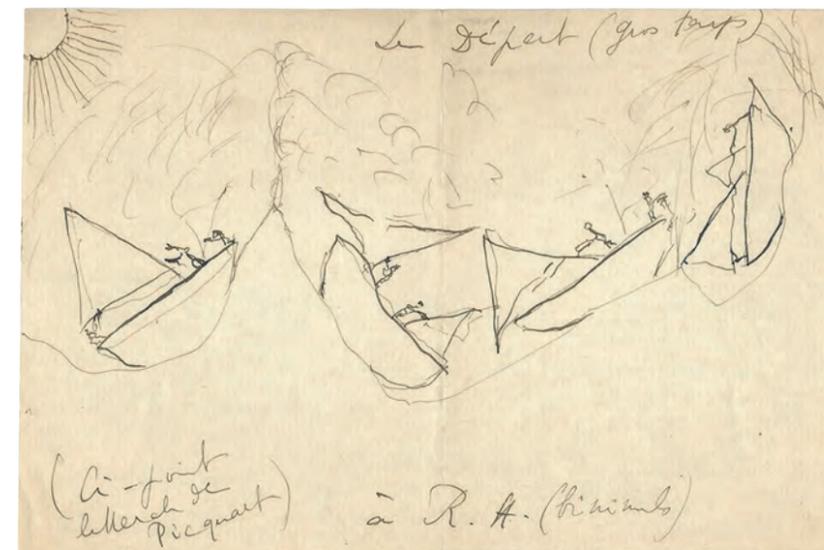
Proust pastiche Turner

Admiratif des œuvres de William Turner reproduites dans *The Harbours of England* de John Ruskin, Proust laisse peu de doutes quant à son inspiration, tant les analogies sont frappantes entre son dessin et les reproductions figurant dans ledit ouvrage. Ce n'est d'ailleurs pas seulement dans les livres de Ruskin que Proust a pu voir les œuvres de Turner. Kazuyoshi Yoshikawa explique que dans un passage de *La Prisonnière*, le narrateur, attendant le retour d'Albertine, feuillette « un album d'Elstir, un livre de Bergotte » (*RTP*, III, p. 55). Dans une paperolle préparatoire se référant au même passage, Proust écrit : « Je prenais simplement un livre de Bergotte » (cahier 53, f° 20v°), et avait ajouté ensuite en interligne « feuilletais un album de Turner », avant de remplacer le nom de ce dernier par celui d'Elstir. Derrière le peintre de *La Recherche* apparaît ainsi William Turner en figure spectrale, aux côtés de Paul-César Helleu, Claude Monet ou encore Whistler.

Si la datation des dessins de Proust est presque toujours incertaine, celui-ci est à rapprocher de la lettre-dessin n°02041 (*BIP* n°52, François Proulx et Caroline Szylowicz), où figure la légende «vue de Lincoln (bensonge)», datée par Philip Kolb du [vendredi 26 novembre 1909]. Ce dessin est aujourd'hui dans les archives du Harry Ransom Center au Texas. On peut citer une autre lettre-dessin inédite signalée dans *Turner dans le port de Carquethuit*, de Kazuyoshi Yoshikawa, où on trouve la légende «Entrée du Port de Dulwich par Turner (insvasions et bensonge)».

Ces trois dessins pourraient former une série, que Proust aurait envoyée à Reynaldo Hahn vers la même date, soit le 26 novembre 1909.

Proust évoque dans d'autres lettres des «séries» de dessins qu'il élabore pour Hahn, par exemple dans sa lettre du [21 ou 22 mai 1906] où il écrit : «Je vous ai fait trente si jolis dessins que je suis on ne peut plus fâché de les avoir perdus [...] car ils constituaient une critique hardie des différentes écoles de peinture» (*Corr.*, t. VI, p. 87).



« (Ci-joint letterch de Picquart) »

Dans l'idiome d'inspiration médiévale qu'il n'utilise qu'avec Hahn, Proust ajoute cette énigmatique légende : « Ci-joint letterch de Picquart ». Ceci indiquerait-il que Proust aurait écrit une lettre-pastiche dans le style des lettres de Picquart ? Une autre conjecture plausible serait la copie d'une lettre du colonel Picquart publiée dans le journal *Le Siècle* du 9 juillet 1898 et envoyée en coupure par Proust à Hahn (cf. Jean Denis Bredin, *L'Affaire*, Julliard, 1983, p. 294). À moins qu'il ne s'agisse d'une lettre au sujet du sursis des treize jours de service militaire que Proust essayait d'obtenir pour son valet de chambre en demandant la médiation de Hahn auprès de Picquart, devenu ministre de la Guerre (*Corr.*, t. VIII, p. 187-188).

Provenance :

Autographes littéraires et historiques, Lettres de Marcel Proust [Marie Nordlinger], (Drouot, 15 et 17 décembre 1958, lot 149 / n°1). Après la mort de Reynaldo Hahn en 1947, sa cousine Marie Nordlinger, qui avait aidé Marcel Proust dans sa traduction de Ruskin, en hérita.

Bibliographie :

– *BIP* n°52, *Les dessins de Proust à Reynaldo Hahn – Un inventaire*, François Proulx et Caroline Szylowicz, 2022, p. 37, n°80099 – *Un brouillon inédit de Marcel Proust : lettre pour la « Protestation Picquart »*, Pyra Wise, Éd. rue d'Ulm, 2009, p. 35 – n°4 – *Turner dans le port de Carquethuit*, Kazuyoshi Yoshikawa, Éd. rue d'Ulm, 2003, p. 45-46

Iconographie :

Lettres à Reynaldo Hahn, éd. Philip Kolb, Gallimard, 1956, p. 135

Philip Kolb avait pu obtenir de Marie Nordlinger un microfilm de l'ensemble des dessins de Proust adressés à Hahn pour les besoins de son édition de 1956, avant qu'ils ne fussent tous dispersés lors de la vente des 15 et 17 décembre 1958. Notre dessin ne fut donc publié qu'une seule fois et, bien que très élaboré par Proust et fourmillant de petits détails, nombre d'entre eux n'y figurent pas dans la reproduction des *Lettres à Reynaldo Hahn*, de facture modeste.

« *L'expérience du passé ne m'a pas découragé d'espérer un avenir qui ne lui ressemble pas...* »

64. Marcel PROUST

Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Marie Scheikévitch
[Paris] 102 b[oulevard]d Haussmann, 1er février 1915 (cachet postal), 4 p. in-8° à l'encre noire sur bifeuillet vergé
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée jointe
Anciennes traces de trombone en marge supérieure de la première page et de l'enveloppe

Empreint d'affliction, Proust préfère souffrir au lit plutôt que de mener une « vie facile » et pense aux soldats mobilisés au front

« Chère Madame,
J'ai toujours cru chaque soir être en état de sortir le lendemain. Et, depuis octobre j'ai pu me lever une fois et à minuit seulement [Proust est allé ce soir-là chez Mme Edwards] c'est à dire sans possibilité de vous voir. Si j'avais cru être aussi incapable de bouger, je vous aurais écrit plus tôt. Mais je ne voulais pas vous répondre qu'il m'était impossible de fixer d'avance un jour (mes crises étant si imprévues), parce que j'espérais que cela allait devenir possible. **L'expérience du passé ne m'a pas découragé d'espérer un avenir qui ne lui ressemble pas.** Et même maintenant, au moment où je vous écris cette lettre, j'espère encore qu'une chance me permettra de vous la porter.
En attendant, je ne cesse de penser à vous. Je mets tout mon espoir dans votre fils [André Carolus-Duran] et je pense que, seule au monde, sa faiblesse aura la force de vous aider à porter votre croix. Tout ce que vous me dites du frère [Victor Scheikévitch, tombé le 15 septembre 1914, à Tracy-le-Val] que vous avez perdu et que je ne savais pas rend mon chagrin plus vif encore, en me faisant mieux imaginer votre désespoir. Mais la décision de votre plus jeune frère [Valentin Scheikévitch] me navre. Je l'admire. Mais j'aurais préféré que sa douleur se consacraît à la vôtre au lieu de l'accroître d'une telle angoisse.
En attendant qu'on se décide à me faire passer un conseil de contre-réforme qui ne saurait, je crois, tarder, **je bénis la maladie de me faire souffrir, car si cette souffrance ne sert à personne, du moins elle m'évite celle plus grande que me donnerait le bien-être, la vie facile, pendant que souffrent et meurent tous ceux que ma pensée ne quitte pas.**
Quand vous aurez le temps de dicter pour moi une ligne où vous me diriez "mon frère va bien et est moins exposé, mon, fils va bien, j'ai du courage", vous rendrez bien heureux votre respectueux administrateur.
Marcel Proust »

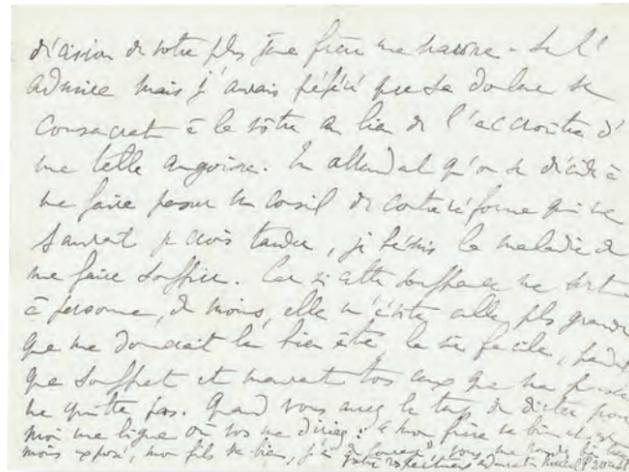


Proust et la guerre :

Cette lettre fait directement suite à celle envoyée à Marie Scheikévitch trois semaines plus tôt, le 9 janvier. Proust avait alors appris avec effroi la mort de Victor Scheikévitch, frère cadet de sa correspondante, tué au front aux premières heures de la guerre. Il se désole ici de savoir le plus jeune frère, Valentin Scheikévitch, mobilisé à son tour.

Lorsque la guerre éclate, l'écrivain est en pleine rédaction de la suite de *Du côté de chez Swann* (qui avait paru en novembre 1913). Lui qui n'est pas appelé sur le front à cause de la maladie suit le déroulement du conflit depuis son appartement parisien du 102 boulevard Haussmann. La guerre, on le sait, aura une incidence directe dans le déroulé de son roman. Il fait ainsi de l'église de Combray un observatoire allemand, qui sera détruite par les Français et les Anglais.

« Proust est à l'arrière tout le temps du conflit, en première place pour étudier les comportements de la société qu'il fréquente pendant la guerre. Il lit sept journaux par jour, (...) la guerre est une préoccupation constante », (Nathalie Mauriac Dyer)



Une intime de Proust ayant joué de ses relations pour la parution du premier volume de *La Recherche* :

Marie Scheikévitch (1882-1964) est la fille d'un riche magistrat russe et collectionneur d'art installé en France en 1896. George D. Painter la dépeint comme « une des maîtresses de maison les plus intelligentes et les plus en vue de la nouvelle génération ». Protectrice d'artistes et d'écrivains, elle fréquente les salons puis fonde le sien. Elle est l'amie de Jean Cocteau, Anna de Noailles, Reynaldo Hahn, de la famille Arman de Caillavet, et bien d'autres encore.

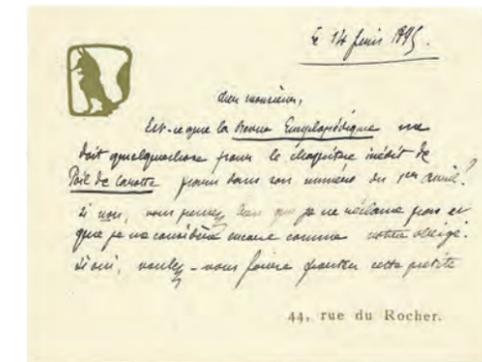
Un sentiment d'une qualité toute singulière unit Marcel Proust à Marie Scheikévitch. Bien qu'ils se soient croisés brièvement en 1905 dans le salon de Mme Lemaire, c'est en 1912 qu'ils font réellement connaissance. S'en suit une correspondance qui dure jusqu'à la mort de l'écrivain en 1922. Se voyant « presque tous les jours » comme elle le dira plus tard (les amis s'écrivant d'autant moins qu'ils se voient davantage), on ne connaît que 28 lettres de Proust à elle adressées. Marie lui ouvre les portes de son salon, fréquenté par tout ce que Paris comptait de personnalités dans les lettres et les arts, si bien qu'il lui rendra hommage dans *Sodome et Gomorrhe* sous le voile de Mme Timoléon d'Amoncourt, « petite femme charmante, d'un esprit, comme sa beauté, si ravissant, qu'un seul des deux eût réussi à plaire ».

Fervente admiratrice de l'écrivain, Marie Scheikévitch se dépense beaucoup au moment de la publication du premier volume de *La Recherche*, s'ingéniant à mettre Proust en relation avec les personnalités parisiennes qu'elle juge les plus capables de l'aider. C'est elle qui le recommande à son amant Adrien Hébrard, l'influent directeur du journal *Le Temps*, pour lui obtenir la fameuse interview du 12 novembre 1913 par Élie-Joseph Bois à la veille de la publication de *Swann*. C'est le premier article d'envergure publié dans la grande presse et consacré à *La Recherche*. Pour l'en remercier, Proust lui adressera une dédicace capitale (récemment acquis par la BnF) lors de la publication de *Swann*.

Provenance :
Catalogue Andrieux, vente du 12 mars 1928, n°175

Bibliographie :
Lettres à Madame Scheikévitch (1928), p. 51 – 52 - *Correspondance*, Kolb, t. XIV, Plon, n°15

Source :
Marcel Proust II – Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 391-392



Un chapitre inédit de *Poil de carotte*...

65. Jules RENARD

Carte-lettre autographe signée « Jules Renard » [à Georges Moreau, directeur de *La Revue Encyclopédique*]

[Paris], 14 juin 1895, 1 p. 1/2 in-12°

En-tête : la silhouette d'un petit renard vert gaufré

Jules Renard s'interroge sur la possible rémunération d'un chapitre inédit de *Poil de Carotte*

« Cher Monsieur,
Est-ce que la *Revue Encyclopédique* me doit quelque chose pour le chapitre inédit de *Poil de Carotte* paru dans son numéro du 1er avril ?
Si non, vous pensez bien que je ne réclame pas et que je me considère encore comme votre obligé.
Si oui, voulez-vous faire porter cette petite somme à mon crédit d'abonné. Elle servira pour un réabonnement.
Croyez à mes sympathies
Jules Renard »

Roman autobiographique racontant l'enfance et les déboires d'un garçon roux mal-aimé, *Poil de Carotte* est publié en 1894 chez Flammarion. Le livre contient alors 43 récits. Le nombre des récits a été porté à 48 par l'adjonction de cinq textes parus en 1895 et 1896 dans *L'Écho de Paris* et *La Revue encyclopédique* ("Le Pot", "La Mie de pain", "La Mèche", les "Lettres choisies", "Les Idées personnelles"). Il est ici question de l'un de ces cinq textes.

« Mahatma Gandhi, cet homme extraordinaire qui soulève la nouvelle Asie, - ce nouveau Christ »

66. Romain ROLLAND

Lettre autographe signée « Romain Rolland » à Louis Chazai
Villeneuve (Vaud) [Suisse], 30 janvier 1924, 2 p.^{1/2} in-8° sur papier vert pâle
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée



L'écrivain pacifiste fait parvenir son dernier ouvrage consacré à Gandhi

« Cher Luigi Chazai,
Vous être trop gentil de m'avoir envoyé ces ravissantes fleurs, qui me sont arrivées, ce soir, toutes fraîches et odorantes. – Ici, nous avons le grand soleil sur la neige.
Pardonnez-moi de ne vous avoir pas répondu pour l'article *Libera Stampa*. Ou je ne l'ai pas reçu, ou il s'est perdu dans l'amas de papiers que je reçois. Je suis parti, fin juillet, pour Salzburg, où j'ai passé quelques semaines ; et quand je suis revenu, j'ai été incapable de débrouiller le chaos d'imprimés et d'écritures qui couvraient ma table.
J'ai aussi l'impression de n'avoir pas été, à votre bonne visite de l'an passé, aussi cordial que j'aurais dû [...] **J'ai livré bien des luttes, dans ma vie.** La plus constante a été contre la maladie. Heureusement, elle n'a jamais réussi à entraver le travail de mon esprit. Mais elle a toujours été l'hôtesse assise à ma table et couchée dans mon lit.
Je vous envoie mon plus récent livre sur Mahatma Gandhi, cet homme extraordinaire qui soulève la nouvelle Asie, - ce nouveau Christ. Cet ouvrage pourra vous servir pour les conférences, que je vous remercie de me consacrer. – Il fait rapidement son chemin dans le monde. **Il est déjà traduit dans l'Inde, en plusieurs langues indigènes ; et Gorki l'a fait traduire en russe.**
Je vous souhaite des jours plus heureux et qui vous laissent des loisirs pour ce que vous avez à dire. Ayez patience ! Ces années sont, pour tous les jeunes intellectuels, les années des vaches maigres. Je pense que peu à peu l'équilibre se rétablira. Il s'agit de durer.
Encore merci de votre bon souvenir, et affectueusement à vous.
Romain Rolland »

Admirateur de Tolstoï et des philosophes Indiens, Romain Rolland entre en contact au début des années 1920 avec Rabindranath Tagore et Gandhi, à qui il consacre un livre en 1924. Le succès est considérable. L'écrivain est animé au sortir de la Grande Guerre par un idéal humaniste, et la quête d'un monde non violent dont il finira toutefois par se détourner car n'apportant pas de remède à la montée des fascismes en Europe. Il finit par se rallier résolument à la cause de l'Union soviétique à la fin des années 20.

Provenance :
Catalogue Coulet-Faure #115 (1970), pièce n°305
Sotheby's, 17 nov. 1988, n°288
Collection « The Alphabet of Genius »

Bibliographie :
Das werdende Zeitalter, novembre 1928, p. 409
Pour l'Ère nouvelle, septembre 1929, n°50

« Trop d'abus anciens et nouveaux ont intérêt à entraver le réveil de l'Âme, et lui barre la route, avec des pseudo-vérités, mortes et meurtrières »

67. Romain ROLLAND

Manuscrit autographe signé « Romain Rolland »
S.l., avril 1928, 1 p. in-4°
Petite déchirure marginale et fente au pli discrètement réparées



Texte prophétique de l'écrivain plaidant pour l'Éducation nouvelle, devenue le socle du système éducatif d'aujourd'hui

« La question de l'Éducation nouvelle est la plus grave du temps présent. Elle n'est et ne doit être rien moins qu'une Réforme de la vie profonde, analogue à celle du XVI^e siècle. Une puissante hérésie qui renouvelle les forces vitales de l'humanité. **Les civilisations, d'Europe et d'Amérique étouffent sous la gaine d'idées pétrifiées, de préjugés mortels.** L'Esprit est astreint, dès l'enfance, à un automatisme absurde, aux mains des gardiens d'abus. Il a un besoin urgent d'air libre et de soleil, de confiance en soi, de raison virile et sereine qui use harmonieusement de sa saine liberté. Il ne pourra les conquérir sans luttes. **Trop d'abus anciens et nouveaux ont intérêt à entraver le réveil de l'Âme, et lui barre la route, avec des pseudo-vérités, mortes et meurtrières.** Mais c'est à tous les hommes, à toutes les femmes, de raison et de cœur sains, honnêtes et robustes, d'oser faire leur choix entre ses libérateurs et ses oppresseurs masqués.
Romain Rolland »

Émergent à la fin du XX^e siècle, l'Éducation nouvelle devient un mouvement pédagogique international dans les années 1920. Rolland, déçu de la méthode dite traditionnelle, ne se détourne pas pour autant de la chose pédagogique. Lui-même enseignant à la Sorbonne, il s'intéresse aux nouvelles pratiques de son époque et montre un grand intérêt pour les expériences progressistes des pédagogies nouvelles. C'est durant son séjour en Suisse, pendant la première guerre mondiale, qu'il fait la connaissance du pédagogue helvète Adolphe Ferrière (1879-1960), figure majeure du mouvement de l'Éducation nouvelle. Les adhérents à la cause plaident une réforme profonde de l'enseignement, reposant sur une connaissance scientifique de l'enfant. Ils prônent une éducation globale, accordant une importance égale aux différents domaines éducatifs : intellectuels et artistiques, mais également physiques, manuels et sociaux. Nombre de ces pratiques furent généralisées et forment aujourd'hui le socle du système éducatif tel que nous le connaissons.
Écrit en avril 1928, ce texte est d'abord paru dans le journal allemand *Das werdende Zeitalter*. Il est destiné à un article du pédagogue Karl Wilker. Celui-ci compte réunir les déclarations de personnalités marquantes sur la nécessité d'une éducation nouvelle. Le texte est publié l'année suivante sous forme d'un propos liminaire dans le numéro 50 de *Pour l'Ère nouvelle* (sept. 1929).

Provenance :
Sotheby's, 17 nov. 1988, n°288
Collection « The Alphabet of Genius »

Bibliographie :
Das werdende Zeitalter, novembre 1928, p. 409
Pour l'Ère nouvelle, septembre 1929, n°50

68. Félicien ROPS

Lettre autographe signée « Fély » à Octave Uzanne
[Paris, c. 1890], 1 p. in-12 oblongue sur "Petit bleu", d'une écriture fine et très serrée
[Adresse autographe au verso :] « [M]onsieur Octave Uzanne / 72 bis rue Bonaparte / Paris »

Violente charge antisémite de l'artiste dans cette lettre qui semble inédite

[Nous n'en transcrivons que quelques fragments]

« Mon vieux Frérot
Me voilà revenu, sur pied, affadi mais au travail.
Je serai chez moi, pour toi, car les bavardages & les cris d'oison des Parisiens me deviennent tellement odieux que je finirai par me bâtir quelque Paraclet [Saint-Esprit] en pleine [campagne de] Drouot. Je suis saturé de la sottise "moderne" qui flotte & que l'on respire dans l'air d'ici. [...] j'ai rencontré depuis le matin trois Juifs à col de loutre que mon grand-père eut fait bâtonner il y a cinquante ans devers Segéd [Szeged, ville d'origine de ses parents en Hongrie].
Chaque fois que cela m'arrive j'en suis une heure à me remettre & mon vieux sang anti sémite fait six tours. – On devrait leur remettre le collet jaune à ces voleurs [...]
A toi mon cieux
As-tu été au bal chez [Cyprien] Godebski hier ?
Fély »

Désignée comme représentant le mensonge, l'avarice et la félonie, la couleur jaune fut imposée aux juifs partir du XIII^e siècle sur ordonnance du pape Innocent III (et par ailleurs amplement respectée par les autorités civiles). Le signe distinctif vestimentaire en France était la rouelle, formant une petite pièce d'étoffe. Rops sous-entend, dans cette surprenante missive, de remplacer le col de loutre, porté par les trois personnes de religion juive qu'il a croisées, par « le collet jaune »

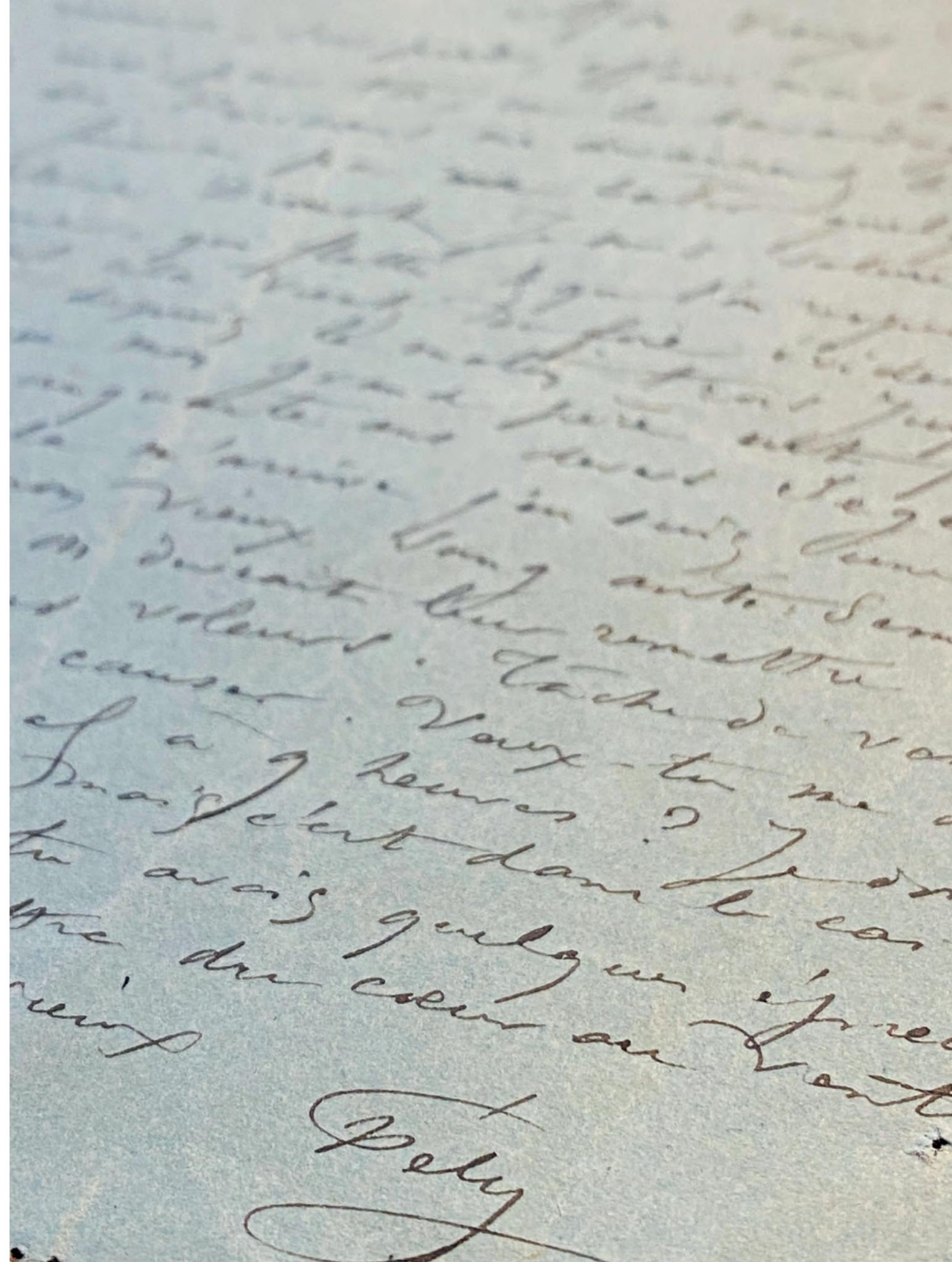
69. [ROPS] Héliodore DANDOY

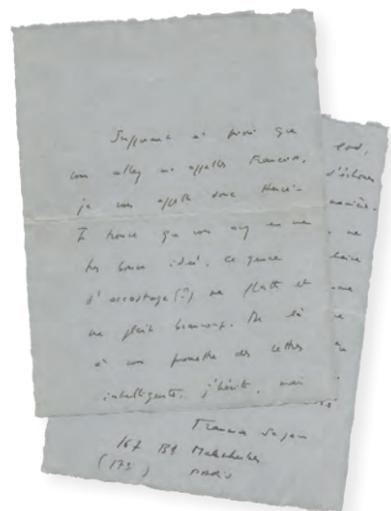
Tirage albuminé d'époque
[Liège, c. juillet 1893], format cabinet
Contrecollé sur carton fort au crédit du photographe
Petites rousseurs éparses et piqûres, pupilles retouchées

Provenant des archives de la famille Rops Précieuse épreuve inédite de l'artiste par Héliodore Dandoy

On connaît une variante de ce portrait, où Rops apparaît de profil, prise lors de la même séance, et dont il existe trois exemplaires connus. Ce portrait inédit figure l'artiste en buste, de trois-quarts. Élégamment vêtu comme à l'accoutumée, son regard semble fixer l'horizon. Les frères Dandoy, Héliodore et Armand (1834-1898) sont des intimes de Félicien Rops depuis leur jeunesse. Tous deux ont réalisé des portraits de lui.

Provenance : Famille Rops (cachet humide au verso)





« Je serai ravie d'échouer avec vous »

70. Françoise SAGAN

Lettre autographe signée « Françoise Sagan » à « Henri »
Paris, 167 blvd Malesherbes [c. années 1950], 3 pp. in-4° à l'encre noire sur papier vergé gris
Sous chemise brune d'époque titrée « Françoise Sagan » d'une autre main

Spirituelle lettre de jeunesse, caractéristique de l'esprit de Françoise Sagan

« Supposant à priori que vous allez m'appeler Françoise, je vous appelle donc Henri. Je trouve que vous avez eu une bonne idée, ce genre d'accostage (?) me flatte et me plaît beaucoup. De là à vous promettre des lettres intelligentes, j'hésite, mais un peu gaies, sûrement. Et cela aussi devient rare.

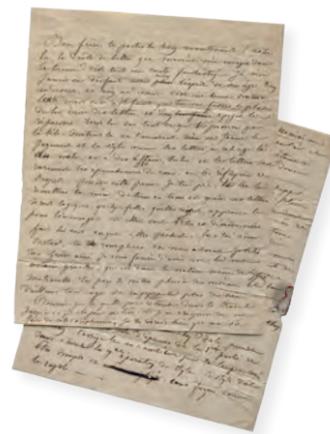
Je trouve ça très drôle parce que je ne vous ai vu qu'une fois et qu'au fond je n'ai rien à vous dire. Nous n'allons pas parler littérature ni des autres – en tout cas pas des autres ? Mais ces projets, voués semble-t-il à l'échec, sont les seuls intéressants au fond, et je serai ravie d'échouer avec vous de toute manière.

J'espère que vous me prouvez par votre prochaine lettre qu'il n'y a aucune raison d'échouer et que cette correspondance va être très amusante et je vous adresse toutes mes amitiés.

Françoise Sagan »

Dans cette étonnante lettre, l'écrivain semble répondre à la proposition de son interlocuteur de publier une correspondance commune. Ce type de projet, selon elle « voué à l'échec », est justement ce qui semble susciter son enthousiasme. Elle paraît toutefois espérer qu'il lui prouvera que son pessimisme reste infondé et que l'expérience se révélera amusante. Sagan souligne aimer ce genre « d'accostage », terme familier en vogue dans les années d'après-guerre pour désigner le fait, pour un homme, de faire connaissance d'une femme.

L'adresse du 167 boulevard Malesherbes est celle des parents de Françoise Sagan, chez qui elle habite lorsqu'elle écrit *Bonjour tristesse*, alors qu'elle n'est âgée que de 19 ans. Enrichie très vite par le succès de ce premier roman puis par celui du second, *Un Certain sourire*, elle quitte vite le domicile familial pour mener une vie festive sous le regard fasciné de la presse et des jeunes générations.



« Faut-il se fâcher contre l'humanité ? Moi, j'ai usé toute mon indignation dans le temps que j'étais plus jeune. Rien ne m'étonne plus, ni le mal, ni le bien »

71. George SAND

Lettre autographe à Emmanuel Arago
[Nohant, 3 janvier 1836], 3 p. in-4°
Bris de cachet de cire rouge avec atteinte à trois mots, petits trous
Cinq mots caviardés de la main de George Sand avec légère corrosion d'encre

Longue et importante lettre de la romancière, affectée mais néanmoins confiante en vue de son procès pour séparation conjugale

« Bon frère, te postes-tu bien maintenant ? As-tu lu la drôle de lettre que Maurice m'a envoyée dans la tienne ? C'est tout un conte fantastique* [voir notule infra]. Je n'ai jamais vu d'enfant avoir mieux l'esprit de son âge [13 ans]. Rien au-dessus, rien au-dessous. C'est une bonne nature, lente mais sûre. Il faut que tu me fasses le plaisir de lui écrire des lettres et d'en exiger les réponses. Écris-lui sur tout ce qui te passera par la tête. Instruis-le en l'amusant. Rien ne forme le jugement et le style comme les lettres, à cet âge-là. Au nôtre, on a des affaires, hélas ! et les lettres sont rarement les épanchements du cœur ou les réflexions de l'esprit. Prends cette peine, je t'en prie. Tu les lui remettras toi-même de temps en temps, et quand ses lettres seront logiques, quelque folles qu'elles soient, approuve-les pour l'encourager. Si elles sont bêtes et désordonnées, fais-lui voir en quoi elles pèchent. Fais-toi aimer surtout ; tu me remplaces en mon absence. Je t'écris son frère aîné. Je suis forcée d'avoir avec lui une certaine gravité, qui est dans la nature même de l'affection maternelle. Tu peux te mettre plus à mon niveau, et d'ailleurs ton âge [24 ans] se rapproche du sien.

Bonsoir. **Je te quitte pour retomber dans le travail jusqu'à ce que le jour se lève. Si je ne craignais de me faire de sots compliments, je te dirais bien que ma vie est héroïque de travail, à présent. Forcée de faire face à mille dépenses : procès, maison, qu'on m'a laissée vide est dévastée, dettes arriérées à moi, je bouche tous ces trous effrayants, mais je suis condamnée toute cette année à une énorme activité de plume, (je ne veux pas dire d'esprit, on s'en passera) et à beaucoup de privations.** La plus grande pour moi, c'est de ne pouvoir obliger comme à l'ordinaire. Beaucoup d'ingrats (c'est le plus grand nombre des malheureux), me savent mauvais gré d'être dans la gêne. Quelques-uns m'y montrent, au contraire, un beau caractère. Un paysan est venu ces jours-ci me demander de lui prêter quelques centaines de francs. Je lui montrai l'état de mes affaires, et il vit que je ne pouvais pas. Alors, il me proposa d'aller vendre ses bestiaux pour me donner de l'argent en me disant : « Vous voyez bien que nous sommes gênés tous deux. Je le serai doublement quand j'aurai vendu mes bêtes, mais il n'y aura que moi, et une autre fois vous ferez ça pour moi ». J'eus toutes les peines du monde à l'en empêcher. En regard de cela, il faut mettre le trait d'une femme qui me doit le pain qu'elle mange, et qui, pouvant témoigner avantageusement pour moi dans mon procès, prétend ne pas [se] souvenir de fait qu'elle m'a racontés elle-même lorsqu'ils arrivèrent. Le tout, pour ne pas sembler hostile à mon adversaire [son époux Casimir Dudevant], car on ne sait qui perd ou qui gagne à ces jeux-là, dit-elle.

*Faut-il se fâcher contre l'humanité ? Moi, j'ai usé toute mon indignation dans le temps que j'étais plus jeune. Rien ne m'étonne plus, ni le mal, ni le bien. Les Vénitiens ont une exclamation qu'ils placent à tout propos, quand on leur raconte les choses les plus surprenantes. Omem! disent-ils. C'est à dire Homini, en italien [il faut traduire : "les hommes sont ainsi, pourquoi s'étonner ?"]. Quand ils ont dit cela, ils regardent en l'air et pensent à autre chose. L'eau qui coule ne les étonne ni plus ni moins que les actions humaines [souvenirs de son séjour à Venise avec Alfred de Musset].
Bonsoir frère. Bonne année. Je t'embrasse. —*

*Je ne peux quitter mon procès. J'espérais m'échapper. Mais l'enquête arrive. Il faut que j'y assiste. Plains-moi d'être huit jours en présence de témoins dont la plupart sont bêtes ou fripons. Je suis sûr de gagner. Cela me console. Reconquérir mes enfants, mon toit paternel, mon air, je ne peux pas dire natal, mais c'est tout comme, le voisinage de mes vieux amis, mon bon silence, mes longues nuits de solitude, tous les bonheurs que j'ai ici, l'éloignement et l'oubli de ce fangeux Paris, où, hors de mes enfants, toi, et ensuite deux ou trois personnes, je n'ai pas une sympathie réelle, voilà mon but, et qui veut la fin, veut les moyens. Quand je serai en sûreté chez moi, tu viendras m'y voir. J'y compte. Adieu.
Je te prie d'aller chez Buloz prendre connaissance d'un reste d'épreuves de la première partie de Simon. Corrige-le en conscience pour la langue, mais sans chercher la grande épuration de style. Le style doit être simple et sans façon, comme le sujet. »*

La situation conjugale entre les époux Dudevant montre ses premières fêlures quand George Sand se rend compte que tout la sépare de son époux : grossier, peu cultivé, à l'éducation si dissemblable et dont les goûts diffèrent totalement des siens. Elle souhaite par ailleurs son indépendance, travailler et gérer ses propres biens. Leurs liaisons extra-conjugales à chacun participe en outre à précipiter la chute du couple. En découvrant enfin que le testament de son mari se résume à des rancunes envers sa femme, la séparation devient inévitable. Le 16 février 1836, le tribunal civil de La Châtre rend son jugement et prononce la séparation des époux Dudevant, de corps et de biens. Casimir Dudevant doit verser à Aurore une pension de 3 000 francs prévue par leur contrat de mariage.

Fils d'une icône de la science, avocat et homme politique républicain, Emmanuel Aragon rencontre George Sand, de huit ans son aînée, en 1832, par l'entremise de Balzac. Leur amitié durera 44 ans, jusqu'à la mort de la romancière, en 1876. Elle lui porte l'affection d'une grande sœur pour son petit frère, lui dévoilant toutes ses joies, mais aussi ses chagrins les plus intimes, à l'image du douloureux épisode de sa séparation avec Chopin, onze ans plus tard. Leur correspondance, formant un corpus de 131 lettres, met en lumière des confidences comme il est rare qu'il s'en établisse entre une femme et un homme.

*Maurice raconte un rêve abracadabrant dans lequel Emmanuel Arago se transforme en maître d'études, puis un maçon bâtissant un balcon à la mansarde du quai Malaquais ; par la suite, Maurice se retrouvait à Nohant avec la tête d'Emmanuel et celle de son maître d'études dans la poche.

Provenance :
Archives Alfred Arago

Bibliographie :
Correspondance, t. III, éd G. Lubin, Garnier, p. 217-219, n°1067



« *Oh ! Satie ! Cauchemar !* »

72. [SATIE] Max JACOB

Lettre autographe signée deux fois « Max » et « MX », aux époux Salacrou S.l.n.d [4 juillet 1925], 2 p. in-8°

Tout juste rentré d'Italie, le poète réagit à la mort du compositeur Érik Satie

« **Les chéris chéris.** Je vous aime tous les deux et je vous écris pour vous le dire en deux petits mots très courts : il y avait deux cent lettres et paquets dans un panier. Je pêche au hasard : j'en tire une puis une autre. Mais ma journée de vingt et une réponses est faite et je me repose pendant que vous êtes deux anges chéris et que vous serez bientôt des anges chrétiens ce qui sera infiniment beau. **Je ne peux pas analyser le sentiment qui me prend ici : l'horrible poids de la destinée** qui m'interdit les lieux où l'on pêche, les monastères orgueilleux et pompeux et les villes où l'on blesse les amis tous les soirs dans le couloir – la satisfaction de la paix des champs dans leur laideur, et la joie des visages doux de la maison de l'horreur de tous ces malheurs qu'on touche : les veuves, les parents pauvres, les maladies, les infirmités que le voyage oublie si vite dans la vie d'esthète. Si je puis parvenir à travailler, je resterai ici pour la pénitence de mes fautes. Au fond j'aime ces gens.

J'ai des amis ici.

Au revoir. Je vous embrasse. Je vais en finir avec mes cent dernières lettres. Il y a des choses terribles à « solutionner » dans ce paquet
Max

Oh ! Satie ! Cauchemar !

Le célibat et le désordre qui se paient.

Mourir seul ! seul ! sans enfants.

Je ne vous remercie plus mais la première gouache que je ferai je vous l'enverrai avec mon cœur en signature.

Mx »

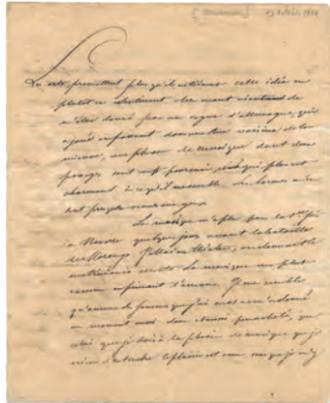
Cette lettre constitue l'une des rares confidences contemporaines sur la disparition du musicien :

Érik Satie, tombé malade durant le premier semestre de l'année 1925, est hospitalisé à l'hôpital Saint-Joseph. Il reçoit entre autres la visite de Max Jacob. Après plusieurs années de consommation excessive d'absinthe, le compositeur meurt à l'âge de 59 ans d'une cirrhose du foie.

Bibliographie :
Max Jacob – *Lettres aux Salacrou*, Gallimard (1953), p. 114-115, n°49

« *Je suis tous les jours étonné du peu de plaisir que me donnent les femmes allemandes, les françaises m'ennuient, je place mon bonheur de ce genre en Italie* »

73. Henri Beyle, dit STENDHAL



Lettre autographe signée « Dubois », l'un de ses nombreux pseudonymes, à sœur et confidente Pauline Périer-Lagrange [Brunswick], « ce 29 8^{bre} [octobre] 1808 », 5 p. in-4°
Marges effrangées sur le dernier feuillet, anciennes déchirures restaurées
Traces de pliures, cachet de cire rouge

Provenant de l'une des plus prestigieuses collections stendhaliennes

Remarquable lettre dans laquelle le jeune Stendhal, qui n'est encore qu'Henri Beyle, adjoint aux commissaires des guerres en poste à Brunswick, décrit sa passion pour la musique, l'Italie et les femmes

« *Les arts promettent plus qu'ils ne tiennent* : cette idée ou plutôt ce sentiment charmant vient de m'être donné par un orgue d'Allemagne qui a joué, en passant dans une rue voisine de la mienne, une phrase de musique dont deux passages sont neufs pour moi et, qui plus est, charmants, à ce qu'il me semble ; *les larmes m'en sont presque venues au yeux.*

La musique m'a plu pour la première fois à Novare [Commune dans la région du Piémont], quelques jours avant la bataille de Marengo [14 juin 1800]. *J'allais au théâtre ; on donnait Il Matrimonio segreto* [opéra bouffe de Domenico Cimarosa] ; *la musique me plut comme exprimant l'amour. Il me semble qu'aucune des femmes que j'ai eues ne m'a donné un moment aussi doux et aussi peu acheté que celui que je dois à la phrase de musique que je viens d'entendre. Ce plaisir est venu sans que je m'y attendisse en aucune manière, il a rempli toute mon âme. Je t'ai conté une sensation semblable que j'eus une fois à Frascati* [Commune dans la banlieue de Rome] *lorsque A[dèle Rebuffel, une jeune cousine dont il s'était épris] s'appuya sur moi en regardant un feu d'artifice. Ce moment a été, ce me semble, le plus heureux de ma vie. Il faut que le plaisir ait été bien sublime puisque je m'en souviens encore quoique la passion qui me le faisait goûter soit entièrement éteinte.*

Tout cela me fait penser, ma chère Pauline, que les arts qui commencent à nous plaire en peignant les jouissances des passions, et pour ainsi dire par réflexion, comme la lune s'éclaire, peuvent finir par nous donner des jouissances plus fortes que les passions. Je suis tous les jours étonné du peu de plaisir que me donnent les femmes allemandes, les françaises m'ennuient, je place mon bonheur de ce genre, en Italie. Si le hasard me donnait 40 mille liv[res]. de rente, j'irais en Italie. Je présume qu'au bout d'un an ces belles romaines, ces spirituelles vénitiennes, seraient pour moi comme des Allemandes. Ces dernières ont la fraîcheur la plus parfaite, leurs couleurs sont de la santé visible, les autres ont la passion, mais la passion qu'on inspire et qu'on ne partage pas ennue.

Dans les arts, c'est tout autre chose, il peut chaque jour y avoir du nouveau. Qui nous dit que nous ne verrons pas un musicien supérieur à Cimarosa ? Et quand il n'aurait pas tout à fait son mérite, il nous donnerait du nouveau.

Pour les autres à qui j'écris, j'arrange mes pensées : pour toi, non. J'ai remarqué que, quand une chose me gênait, quelque peu que ce fût, je finissais par ne la plus faire, et je veux t'écrire toute ma vie au-delà même, comme madame Necker [Germaine de Staël] [...]

Je crois m'apercevoir que ce bonheur est plus fort que celui que donne les passions. Si cela se confirme, je serai bien près du bonheur que je me figurais jusqu'ici dans une passion quelconque, l'Ambition, l'amour, etc. donnant continuellement des moments comme celui de Frascati.

[Il poursuit enfin en parlant de la situation de sa sœur, mariée avec un « excellent » homme, et qu'il encourage à cultiver les plaisirs artistiques. Pauline s'était mariée six mois plus tôt avec Daniel Perrier-Lagrange, le 25 mai 1808]

Je ne puis te parler de ta position : je ne la connais pas ; mais ayant pour mari un homme excellent, elle ne peut qu'être heureuse. Cependant, il ne t'en coûtera rien de cultiver ce côté de ton âme auquel les arts font plaisir. Si tu as le bonheur de ne pas être grosse de sitôt [phrase remplacée dans l'édition Martineau par "si rien ne t'arrête"] tu pourrais faire un tour à Turin et pousser jusqu'à Milan qui n'est qu'à trente lieues. [...]

Une nouvelle raison pour vous mesdames de cultiver la sensibilité aux arts, c'est le changement total qui vous attend au milieu de votre carrière. Il faut être diablement bien à cheval pour n'être pas désarçonnée, au moment où les hommes commencent à dire de vous, ho, c'est une femme raisonnable. Je parie que cette réflexion te paraîtra outrée, c'est que tu t'es fait une âme d'artiste, tu as suivi d'avance mon conseil. Embrasse Périer pour moi. Je désire aller en Espagne. J'ai le projet d'apprendre la langue, et de revenir ensuite en Italie vers trente ans.

Dubois »

[Adresse autographe sur la sixième page]

« *A Madame
Madame Périer-Lagrange, place Grenette
Grenoble, Isère* »

Nommé adjoint aux commissaires des guerres et envoyé à Brunswick, Stendhal est acaparé par son emploi. Il trouve néanmoins le temps de suivre des cours d'équitation, d'aller au théâtre, au café-concert, à des bals... et de tomber amoureux de Wilhelmine von Griesheim, la fille de l'ancien gouverneur de la ville, tout en fréquentant continuellement d'autres femmes. Il reçoit le 11 novembre suivant l'ordre de regagner Paris. Un médecin lui confirme sa syphilis et l'enjoint à un traitement rigoureux.

Provenance :
Drouot, 13-15 novembre 1935. Catalogue A. Blaizot, n°585
Puis collection Alain Schimel

Bibliographie :
Lettres à Pauline, Seuil, 1994, p. 421-423
Correspondance générale, Tome I, éd. V. Del Litto, 1997, Honoré Champion, n°519 (Les deux éditions avec les mêmes inexactitudes que dans l'édition Martineau, nous rétablissons ici la transcription exacte du texte)

« *Je ne sais plus rien de Paris, ni de la revue. J'ai causé avec Gide (à Marseille) qui me donne pleins pouvoirs, avant de s'embarquer pour Tunis* »

74. Paul VALÉRY

Lettre autographe signée « Paul Valéry » à Maurice Noël
S.l.n.d « Mercredi » [6 mai 1942 ?], 2 p. in-8°, en-tête du Château de Montrozier (Aveyron)
Ancienne trace de trombone en marge

Intéressant ensemble comprenant cette lettre de Paul Valéry à son confrère Maurice Noël, où il est notamment question d'André Gide et de la publication de « Choses humaines » dans *Le Figaro*

« Mon cher confrère,
Je trouve ici votre lettre du 1^{er} mai. **Je ne sais plus rien de Paris, ni de la revue. J'ai causé avec Gide (à Marseille) qui me donne pleins pouvoirs, avant de s'embarquer pour Tunis.** Je lui ai dit que je persiste dans mon attitude, la seule raisonnable, efficace et nette.
Je ne crois pas que vous deviez publier la note que vous m'avez communiquée, si elle n'émane pas de la maison même. À mon avis, il ne faut rien dire de cette affaire jusqu'à ce que la Revue elle-même parle. Ou que le sommaire du prochain numéro marque quelque changement notable dans l'allure. Je désire que ce que je vous ai dit, à Brisson et à vous, demeure entre nous, et vous serai reconnaissant, si quelque renseignement vous parvenait de Paris qui eût de l'importance à ce point de vue, de me le donner le plus tôt possible. Je resterai ici jusqu'au 20 environ.
Disposez à votre idée des « choses humaines ». Si l'on compose ce texte dès à présent, peut-être une épreuve me parviendrait-elle ?
Je vous prie de remercier Chauvet de sa lettre et de son article, et je n'oublie pas son obligeance à Lyon.
Faites toutes mes amitiés à Brisson que j'ai été si content de revoir et croyez-moi, mon cher Maurice Noël, votre bien cordialement dévoué
Paul Valéry »

Paul Valéry séjourne alors dans le château de Montrozier sur l'invitation de ses amis Robert et Yvonne de Billy. Il est question ici d'articles rédigés par Paul Valéry, qui paraissent dans les jours suivants.

Le quotidien ouvre ses colonnes au poète et écrivain dès le début des années 30. Paul Valéry, membre de l'Académie française depuis 1925, a tout loisir d'aborder les thèmes qui lui sont chers, dans le style précis et imagé qui est le sien.

On joint :

Un tirage d'époque (11,5 x 7,3 cm) figurant Paul Valéry, André Gide et Jean Ballard en gare de Marseille

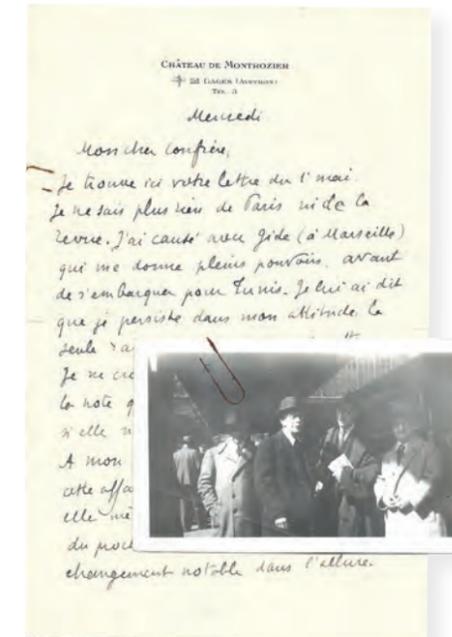
Ancienne trace de trombone en marge supérieure, annotation au verso, trace de pliure

Une lettre autographe signée de sa femme Jeannie Valéry (née Gobillard, 1877-1970)

S.l. « 9 février » [après 1950], 3 p. in-8° sur bifeuillet

Ancienne trace de trombone sur la quatrième page

Au sujet de la publication posthume des œuvres et lettres de Paul Valéry



« Après avoir rendu au Littéraire la lettre de mon mari à [Paul] Claudel pour éviter de peiner les amis Directeur et Rédacteur [...] cette manière que vous avez de vous exprimer au sujet de la personne de mon mari me la rend charmante, car elle touche à ma corde la plus sensible [...] Monsieur Pierre Brisson a su me montrer par ses prévenances en bien des occasions, la fidélité de son souvenir et la vivacité de son admiration à l'égard de mon mari [...] J P Valéry »

Une lettre autographe signée de Jeanne Loviton (1903-1996), dite Jean Voilier, romancière et maîtresse de Paul Valéry, à Maurice Noël

[Paris] 1er décembre 1950, 2 pp. in-4°

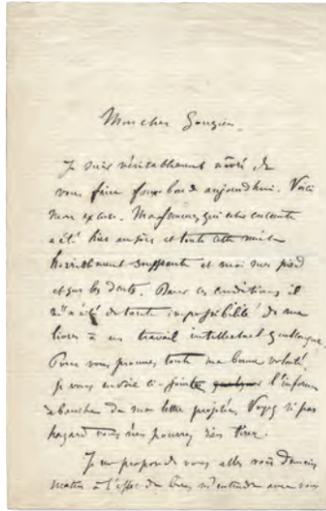
Au sujet de l'écriture de son œuvre et son chagrin après la mort de Paul Valéry et l'assassinat de Robert Denoël

« Je vous en veux d'avoir pu croire que la plus indépendante et libre des femmes ait manqué au respect de la liberté chez autrui [...] L'œuvre que j'ai publiée est belle, puissante, humaine, elle a du souffle. Elle dépasse les petites histoires, les petits romans dont nous sommes écartés [...] Maurice, la vie m'a été affreusement dure et cruelle ces dernières années [allusion à la mort de Paul Valéry et l'assassinat de l'éditeur Robert Denoël, son amant au moment de la tragédie dont elle est publiquement accusée d'en avoir été la commanditaire], vous le savez [...] J'ai besoin d'une revanche, j'ai besoin d'un succès. Si votre candidat [au prix Renaudot] n'a pas de chances suffisantes, vous pouvez m'aider et continuer à mon plaisir. C'est tout. [...] Si je suis naïve au point de vous faire cette confiance c'est seulement pour que vous l'oubliez quand vous aurez détruit cette lettre en n'en retenant que mon amitié qui exclut tout le reste, Jean Voilier »

Deux tirages d'époque (15x10 cm et 18x13 cm) figurant le cimetière de Sète où est enterré Paul Valéry. (quelques défauts, un coin corné, annotations d'époque au verso)

Provenance :
Succession Maurice Noël

75. Paul VERLAINE



Lettre autographe signée « P. Verlaine » à Armand Gouzien
14, rue Nicolet, Paris-Montmartre, [Septembre-octobre 1871], 2 p. in-8° à l'encre noire sur papier vergé
Renfort du pli central au ruban adhésif sur le second feuillet, quelques petites décharges d'encre sur certains mots

Aux heures de ses toutes premières rencontres avec Rimbaud, le jeune Verlaine évoque la difficile grossesse de sa femme Mathilde, sur le point d'accoucher de leur fils Georges

« Mon cher Gouzien,
Je suis véritablement navré de vous faire faux-bond aujourd'hui. Voici mon excuse. **Ma femme qui est enceinte a été hier au soir et toute cette nuit horriblement souffrante et moi sur pied et sur les dents.** Dans ces conditions il m'a été de toute impossibilité de me livrer à un travail intellectuel quelconque. Pour vous prouver toute ma bonne volonté, je vous envoie ci-jointe l'informe ébauche de ma lettre projetée. Voyez si par hasard vous n'en pourriez rien tirer.
Je me propose de vous aller voir demain matin à l'effet de bien m'entendre avec vous sur l'esprit politique les nuances et les choses à mettre ou ne pas mettre, étant donné l'esprit de la rédaction.
Et vous pourrez compter sur la lettre d'après-demain. Ne me tenez pas trop rigueur et croyez-moi toujours bien vôtre.
P. Verlaine
14, rue Nicolet, Paris-Montmartre »

On peut dater cette lettre avec certitude entre septembre et octobre 1871, par l'adresse d'où elle est envoyée et du fait que Mathilde Mauté, 17 ans, n'a pas encore accouché. L'irruption de Rimbaud dans la vie du couple Verlaine-Mauté marque toutefois son inéluctable descente aux enfers. Après divers échanges épistolaires entre les deux poètes, Rimbaud reçoit l'hospitalité chez les Mauté le 10 septembre 1871, au deuxième étage du 14, rue Nicolet à Montmartre. Les choses s'enveniment rapidement par les nombreuses incartades des deux compagnons. Quinze jours plus tard, Rimbaud est contraint de quitter l'hébergement des Mauté, scandalisés par son attitude. Son nouvel ami parti, Verlaine n'en devient que plus irascible, comme il le laisse entrevoir dans la présente lettre : « moi sur pied et sur les dents ».

Ses états d'ivresse et les violences physiques sur Mathilde se succèdent. À la fin d'octobre, quelques jours avant l'accouchement, Verlaine va même jusqu'à jeter à bas du lit sa femme dont une réflexion sur « l'indélicatesse » de Rimbaud lui a déplu. Le petit Georges naît le 30 octobre sans la présence de Verlaine, absent toute la journée.

Armand Gouzien (1839-1892) fut le directeur de la *Revue des lettres et des arts*. Verlaine y donna « Les Loups » et « Un Grognaud », plus tard recueillis dans *Jadis et Naguère*. Il avait une assez bonne opinion de Verlaine comme journaliste, au point de l'inviter à collaborer au *Gaulois*, dans lequel lui-même rendit compte des *Fêtes galantes*.

Bibliographie :
Correspondance générale, t. 1, éd. M. Pakenham, Fayard, p. 222 – n° 71/13

« Je compte sur un succès d'horreur »

76. Émile ZOLA



Lettre autographe signée « Emile Zola » [à Albert Lacroix]
Paris, 13 sept[embre] 1867, 2 pp. in-8° à l'encre noire, en-tête de la *Librairie Internationale*
Annotation « Zola » (d'époque et à l'encre noire) d'une autre main, petits manques en marge inférieure affectant une lettre, fentes aux plis, discrètes réparations au papier Japon

Remarquable lettre du tout jeune Zola, quelques semaines avant le lancement de *Thérèse Raquin*, qui le fit connaître du grand public – Exprimant un besoin financier pressant, l'écrivain n'en caresse pas moins de hautes ambitions pour le succès de son ouvrage

Zola y annonce pour la première fois le titre définitif du livre

« Cher Monsieur,
Si je ne vous ai pas envoyé les numéros de *L'Artiste*¹ qui contiennent mon roman, c'est que M. Guérin [employé de la Librairie Internationale] m'avait assuré que vous deviez avoir ces numéros à Bruxelles. Aujourd'hui encore, il me dit que votre maison de Paris vous les enverra, si vous ne les avez pas. Donc je ne m'inquiète pas de ce détail. **Quant au titre, il sera d'autant meilleur, selon moi, qu'il sera plus simple. L'œuvre s'intitule dans *L'Artiste* : *Un Mariage d'amour*, mais je compte changer cela et mettre : *Thérèse Raquin*, le nom de l'héroïne. Je crois que le temps des titres abracadabrants est fini et que le public n'a plus aucune confiance dans les enseignes. D'ailleurs, la question du titre n'en sera pas une.** Je vous avoue que j'ai besoin d'argent et que je préférerais vous vendre la propriété de l'œuvre pour un certain nombre d'années, si vous croyez pouvoir m'offrir une somme raisonnable. Dans le cas où vous ne voudriez pas acheter l'œuvre, je vous demanderais le douze pour cent sur le prix fort, payable le jour de la mise en vente. Je tiens surtout à éviter les ennuis qui se sont produits au sujet de *La Confession de Claude* [son deuxième ouvrage, publié également chez Lacroix deux ans auparavant]. Il est préférable que la question d'argent soit réglée sur-le-champ entre nous, sans avoir besoin de recourir plus tard à des inventaires.
Veuillez, chez Monsieur, me donner une réponse définitive au plus tôt. **Je tiens à ce que ce livre paraisse en octobre.** Prenez connaissance de l'œuvre, laissez-moi choisir un titre bien simple², et faites-moi à votre tour vos conditions. Dites-moi combien vous me donneriez pour la propriété de l'œuvre pendant un nombre fixé d'années. L'affaire peut être conclue en quelques jours, et c'est ce que je désire.
En deux mots, voici le sujet du roman : Camille et Thérèse, deux jeunes époux, introduisent Laurent dans leur intérieur. Laurent devient l'amant de Thérèse, et tous deux, poussés par la passion, noient Camille, pour se marier et goûter les joies d'une union légitime. Le roman est l'étude de cette union accomplie dans le meurtre ; les deux amants en arrivent à l'épouvante, à la baine, à la folie, et ils rêvent l'un et l'autre de se débarrasser d'un complice. Au dénouement, ils se suicident. L'œuvre est très dramatique, très poignante, et je compte sur un succès d'horreur.
Une prompte réponse, je vous prie.
Votre dévoué
Émile Zola »

1- Revue hebdomadaire illustrée (de 1831 à 1904), réputée pour avoir publié des estampes et des écrivains de qualité. Le roman, d'abord intitulé *Un Mariage d'amour*, avait préalablement été publié en feuilletons dans la revue.

2- Le 9 novembre 1867, A. Lacroix et Verboeckhoven, libraires-éditeurs, préviennent Zola qu'ils ont le bon à tirer du titre et de la couverture de *Thérèse Raquin*, ajoutant : « Nous avons supprimé le mot *étude* qui était, d'après nous, du plus mauvais effet sur la couverture et qui, d'un autre côté, aurait pu faire tort au volume, en ce sens qu'il pouvait faire croire que votre volume était une œuvre aride et trop sérieuse et éloigner par là toute une catégorie de lecteurs. En tout cas, ce sous-titre nous a paru inutile ; n'est-ce pas votre avis aussi ? »

Le jeune Zola, alors âgé de 27 ans, laisse ici déjà entrevoir l'assurance qu'on lui connaîtra par la suite, celle d'un écrivain assez certain de son œuvre. Il n'en demeure pas moins dans le besoin, qu'il explicite sans détour à Lacroix, connu notamment pour avoir été le premier éditeur des *Misérables*.

« Je crois que le temps des titres abracadabrants est fini... »

L'encre qu'implique le choix pour Zola d'appeler le livre *Thérèse Raquin* tend à effacer l'étape de la parution en feuilleton dans *L'Artiste*. L'écrivain flatte l'éditeur et définit en quelque sorte la seconde naissance du roman. Ce sens du titre, que Zola est déjà en train d'affiner, deviendra plus tard l'un de ses grands talents, accordant une importance décisive à cette amorce signifiante.

« L'œuvre est très dramatique, très poignante, et je compte sur un succès d'horreur »

En résumant l'histoire en fin de lettre, Zola nous montre qu'il est toujours très scrupuleux à s'adapter aux préférences du destinataire. Il insiste sur l'intrigue, la portée dramatique, la dimension psychologique, et enfin les innovations stylistiques. Il fait de l'hypotypose sa marque de fabrique aux moments clefs. Zola est à cette époque le seul porte-drapeau du naturalisme, courant littéraire succédant au réalisme, qu'il expose trois ans plus tôt dans sa célèbre missive à Anthony Valabrègue au moyen de la célèbre métaphore des trois écrans. Les effets de lecture qu'assure Zola sont donc ici des données aisément convertibles en termes de succès éditorial.

Thérèse Raquin est conspué par la critique, notamment par Louis Ulbach qui publie dans *Le Figaro* une violente charge intitulée « La littérature putride ». Le succès est toutefois au rendez-vous et Zola devient connu du grand public. Sa carrière de romancier est définitivement lancée...

Bibliographie :
Correspondance, t. I, éd. du CNRS, Les Presses de l'université de Montréal, p. 522-523, n°199



« *Certaines gravures sont très curieuses...* »

77. Émile ZOLA

Deux lettres autographes signées « Emile Zola » à Philippe Gille

Paris, 13 avril 1878, 2 p. in-8°

Enveloppe autographe jointe (petit manque angulaire), timbrée et oblitérée

Médan, 9 août 1878, 1 p. in-8°

Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée

Deux lettres inédites relatives à la version illustrée de *L'Assommoir*, premier grand succès éditorial de l'écrivain

« *Mon cher confrère,*

Charpentier me dit qu'il vous a envoyé de son côté deux exemplaires. Voilà qui va bien ? Je vais faire en sorte que vous ayez la primeur des extraits. Et merci mille fois.

Mais je voudrais vous parler d'une autre chose. Comme je désespère de trouver une matinée la semaine prochaine, je me décide à vous écrire. Il s'agit de l'édition illustrée de L'Assommoir, qui va paraître chez Marpon. Certaines gravures sont très-curieuses. J'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant de publier une page de ces gravures dans votre supplément de dimanche 21 avril en huit [les illustrations ont bien paru dans le numéro du 21 avril] (la première livraison paraîtra le 25). Est-ce possible ? C'est ce que j'ignore. Veuillez donc demander à M. de Villemessant [Hippolyte de Villemessant, propriétaire du Figaro]. Naturellement, j'en serais ravi. Dans le cas où l'affaire serait jugée faisable, je vous enverrai les gravures afin qu'on puisse les voir et choisir parmi elles. Il est bien entendu que vous auriez la primeur de ces dessins.

Un mot de réponse, je vous prie, afin que si vous jugiez la chose impossible, je puisse laisser distribuer les clichés aux autres journaux. Nous n'aurions que tout juste le temps d'arriver.

Bien cordialement à vous

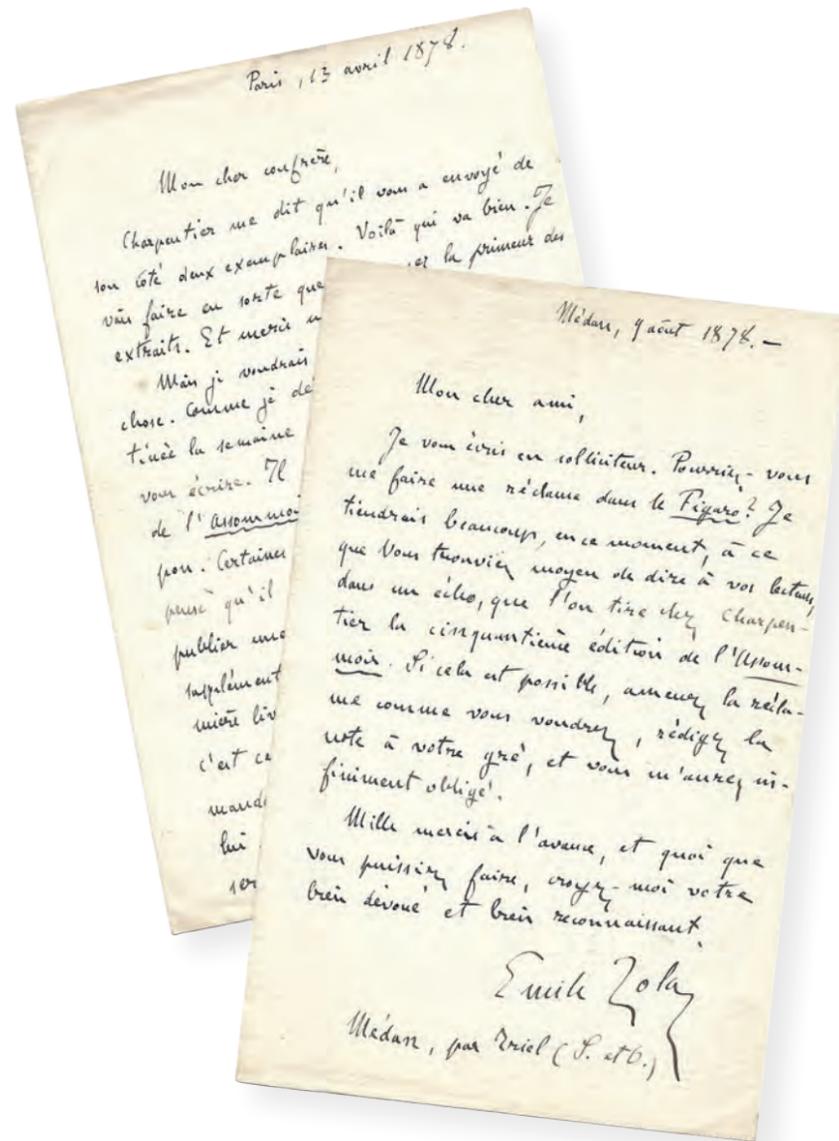
Emile Zola »

« *Mon cher ami,*

Je vous écris en solliciteur. Pourriez-vous me faire une réclame dans le Figaro ? Je tiendrais beaucoup, en ce moment, à ce que vous trouviez moyen de dire à vos lecteurs, dans un écho, que l'on tire chez Charpentier la cinquantième édition de L'Assommoir. Si cela est possible, amenez la réclame comme vous voudrez, rédigez le reste à votre gré, et vous m'aurez infiniment obligé.

Mille mercis à l'avance, et quoi que vous puissiez faire, croyez-moi votre bien dévoué et bien reconnaissant.

Emile Zola »



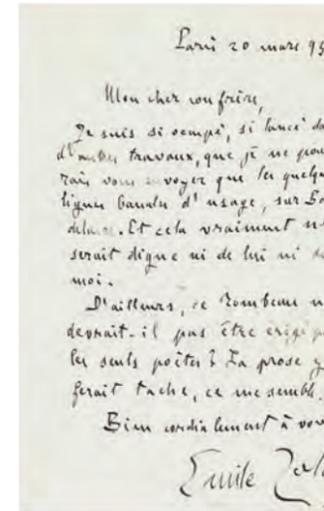
Le scandale déclenché par le septième volume des *Rougon-Macquart* est tel qu'il contribue au succès de son auteur, provoquant ainsi l'effet inverse voulu par ses nombreux détracteurs. Les droits d'auteur sur le roman permettent par ailleurs à Zola de faire l'acquisition de sa maison de campagne, à Médan, qu'il ne cessera d'embellir. Après sa parution en volume chez Charpentier, le 25 janvier 1877, une édition illustrée de *L'Assommoir* paraît chez Marpon et Flammarion l'année suivante, le 25 avril 1878. Rassemblant une étonnante variété de styles et de motifs, elle comporte 70 gravures, réalisées par 22 artistes : avec 17 planches, André Gill en est le principal illustrateur, suivi par Clairin, Frédéric Régamey, Georges Bellenger, Norbert Goeneutte, Gervex, Butin... Renoir est l'auteur de trois compositions. Il réalise pour l'une d'elles une aquarelle préparatoire restée célèbre, représentant Nana et ses camarades se promenant sur les boulevards (chapitre XI du roman). Zola s'est plusieurs fois adressé à son ami Philippe Gille (1831-1901), chargé de la rubrique des livres nouveaux dans *Le Figaro*, pour lui demander d'annoncer certaines de ses publications en lui livrant des extraits dont le journaliste avait ainsi la primeur.

« Quelques lignes banales d'usage, sur Baudelaire... »

78. Émile ZOLA

Lettre autographe signée « Emile Zola » [à Léon Deschamps]
Paris, 20 mars 1893, 1 p. in-8° sur papier vergé

Zola renonce à écrire un texte pour soutenir le projet d'un monument en hommage à Baudelaire

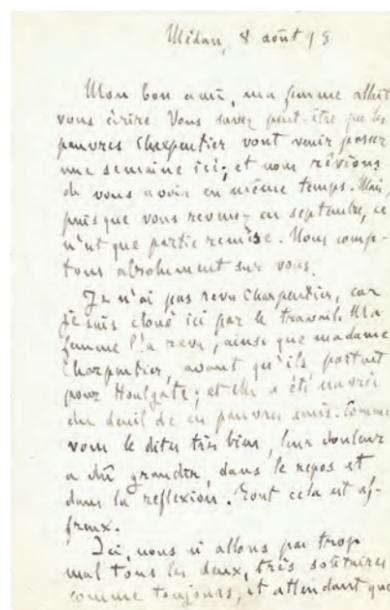


« Mon cher confrère,
Je suis si occupé, si lancé dans d'autres travaux [Zola travaillait à son ultime volume des *Rougon-Macquart*], que je ne pourrais vous envoyer que les quelques lignes banales d'usage, sur Baudelaire. Et cela est vraiment ne serait digne ni de lui ni de moi.
D'ailleurs, ce tombeau ne devrait-il pas être érigé par les seuls poètes ? La prose y ferait tache, ce me semble.
Bien cordialement à vous
Emile Zola »

Léon Deschamps, fondateur de *La Plume*, lance le 1^{er} août 1892 dans sa revue une souscription pour une statue en hommage à Baudelaire. Zola figure parmi les nombreux écrivains et artistes qui répondent favorablement à cet appel. Dans une lettre à Deschamps il écrit : « Je ne puis être que très fier de faire partie du comité pour un monument à Charles Baudelaire. Inscrivez-moi et c'est moi qui vous dis merci ». Cette courte épître sera reprise telle quelle dans le journal de Deschamps quinze jours plus tard, au côté d'autres figures littéraires de l'époque. Ferdinand Brunetière, défenseur du classicisme et du traditionalisme, va néanmoins s'opposer vigoureusement au projet, dans une tribune parue dans *La Revue des deux mondes*, le 1^{er} septembre suivant. Après plusieurs mois de polémiques, le projet échouera (voir *La Querelle de la statue de Baudelaire* (août-décembre 1892), dir. André Guyaux, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007).

Léon Deschamps avait une nouvelle fois sollicité l'écrivain naturaliste qui, dans cette sympathique réponse, décline l'invitation d'écrire un texte pour soutenir le projet, mis à mal par Brunetière et par quelques autres. Avait-il jugé suffisante sa participation au comité huit mois plus tôt ? Il n'avait pas toujours été indulgent à l'égard du poète, sans doute trop proche du réel pour apprécier « les gracieuses Mélancolies et les nobles Désespoirs qui habitent les régions surnaturelles de la Poésie » (Baudelaire, « Théophile Gautier », *L'Artiste*, 13 mars 1859). On souvient de l'article assassin qu'il écrivit dans *Le Gaulois* du 10 janvier 1869 (p. 3) : « Moi, je me l'imagine volontiers comme un cénobite littéraire qui se serait creusé une étroite niche dans une roche dure et qui y aurait vécu seul, en face des hallucinations de son cerveau détraqué. Ce ne fut point un créateur, et si son imagination s'emportait en audaces étranges, elle était singulièrement peu féconde [...] Si l'on veut un jugement sommaire des Fleurs du Mal, je dirais : 'Dans cent ans, les Histoires de la littérature française parleront de ce livre à titre de curiosité [...] »

Lettre inédite



« *J'ai fini par mépriser le temps, par sortir sous les averses, ce qui fait que je rentre trempé, couvert de boue* »

79. Émile ZOLA

Lettre autographe signée « Emile Zola » [à Fernand Desmoulin]
Médan, 8 août 1895, 2 pp. in-8°

Affectueuse lettre d'un Zola solitaire et comme toujours plongé dans la rédaction de ses romans – L'écrivain laisse ici entrevoir quelques traits intimes de sa vie monacale et sa passion pour la bicyclette

« *Mon bon ami, ma femme [Alexandrine] allait vous écrire. Vous savez peut-être que les pauvres Charpentier¹ vont venir passer une semaine ici ; et nous rêvions de vous avoir en même temps. Mais, puisque vous nous revenez en septembre, ce n'est que partie remise². Nous comptons absolument sur vous.*

Je n'ai pas revu Charpentier, car je suis cloué ici par le travail [Zola est alors en pleine rédaction de Rome, deuxième volume de son cycle romanesque *Les Trois Villes*]. *Ma femme l'a revu, ainsi que madame Charpentier, avant qu'ils partent pour Houlgate³ ; et elle a été navrée du deuil de ces pauvres amis. Comme vous le dites très bien, leur douleur a dû grandir, dans le repos et dans la réflexion⁴. Tout cela est affreux. Ici, nous n'allons pas trop mal tous les deux, très solitaires comme toujours, et en attendant que l'été se passe. Le temps, d'ailleurs, est affreux. **Moi, je fais beaucoup de bicyclette** ; et, comme vous, j'y trouve une grande distraction⁵. **J'ai fini par mépriser le temps, par sortir sous les averses, ce qui fait que je rentre trempé, couvert de boue. N'importe, ça me fait grand bien.** Je vous attends pour que vous m'entraîniez. Je veux tenter avec vous quelques longues courses⁶.*

Et voilà, mon bon ami. Ne broyez pas trop de noir dans les tristes circonstances où vous vous trouvez. Portez-vous le mieux possible, et à bientôt, le ménage vous attend.

Bien affectueusement à vous de notre part à tous les deux.

Émile Zola »

[1] Le couple Charpentier vient de perdre Paul, leur troisième enfant, disparu brutalement à l'âge de 20 ans.

[2] Desmoulin, veuf depuis le 5 juin 1894, est en villégiature à Châtillon-en-Bazois (Nièvre) ; il était venu à Paris pour l'enterrement de Paul Charpentier. Le 3 août, il écrit à Zola : « L'autre jour, au cimetière, je vous ai cherché vainement, [...] je n'ai pas pu vous dire au revoir, car je repartais le lendemain pour Châtillon où je suis encore, tout seul, et pas joyeux, je vous en réponds [...] Je rentrerai au mois de septembre, et vous ? » En fait, Zola le rencontrera à Paris le 28 août.

[3] La famille Fasquelle passe le mois d'août à Houlgate.

[4] « J'ai reçu plusieurs fois des nouvelles des Charpentier » poursuit Desmoulin dans la lettre précitée. « Je crois que le moment présent est encore plus cruel pour eux que les heures de lutte, pendant lesquelles une lueur, bien faible, mais enfin une lueur d'espoir restait encore [...] C'est une succession de tristesses qui me fait passer d'étranges vacances »

[5] Sa bicyclette, écrivait Desmoulin, était sa « chère consolatrice »

[6] Zola faisait déjà de longues promenades. Le 31 août, son épouse écrit à Élina Laborde : « Il s'est fait cadeau d'un vélodromètre, et il a pu constater qu'en partant de la maison rue de Bruxelles, à ici, chez nous, en passant par Saint-Germain, il y a 34 kilomètres ». Passionné de photographie, Zola s'est souvent mis en scène avec sa bicyclette dans les dernières années de sa vie.

“Éditeur des naturalistes”, comme il se nommait lui-même, Georges Charpentier (1846-1905) était un proche de Flaubert, Maupassant et Zola. Il a promu les peintres impressionnistes et a constitué avec sa femme, Marguerite, une importante collection d'art.

Peintre et graveur français, Fernand Desmoulin (1853-1914) est collaborateur à *La Vie moderne*. Il fait avec Zola la connaissance de Georges Charpentier avec qui il se lie d'amitié.

Bibliographie :
Œuvres complètes, t. XIV, éd. Henri Mitterrand, Nouveau Monde, p. 1489 – 1490
Correspondance, t. VIII, éd. du CNRS, Les Presses de l'université de Montréal, p. 245, n°232

Provenance :
Ancienne collection du docteur François-Jacques Émile Zola

INDEX

1. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA
2. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA
3. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA
4. [AFFAIRE DREYFUS] Émile ZOLA
5. Jacqueline APOLLINAIRE, née Kolb
6. Louis ARAGON
7. Honoré de BALZAC
8. Monique Serf, dite BARBARA
9. Charles BAUDELAIRE
10. Charles BAUDELAIRE
11. Pierre-Augustin Caron de BEAUMARCHAIS
12. Henri BERGSON
13. Antoine BOURDELLE
14. Louis-Ferdinand CÉLINE
15. [CÉLINE] Capitaine Schneider & Colonel Blacque-Belair
16. Louis-Ferdinand CÉLINE
17. Louis-Ferdinand CÉLINE
18. Louis-Ferdinand CÉLINE
19. Louis-Ferdinand CÉLINE
20. René CHAR
21. François-René de CHATEAUBRIAND
22. Paul CLAUDEL
23. Sidonie-Gabrielle COLETTE
24. Charles-Edouard Jeanneret, dit Le CORBUSIER
25. Alphonse DAUDET
26. Eugène DELACROIX
27. Marceline DESBORDES-VALMORE
28. Marie DORVAL
29. Alexandre DUMAS (père)
30. Paul ÉLUARD
31. Paul ÉLUARD
32. Gustave FLAUBERT
33. Serge GAINSBOURG
34. Victor HUGO
35. Victor HUGO
36. Victor HUGO
37. [HUGO] Alexandre Quinet
38. Max JACOB
39. Max JACOB
40. Jean JAURÈS
41. Stéphane MALLARMÉ
42. [MANET] Léon DAUDET
43. Jules MASSENET
44. François MAURIAC
45. Jacques MESRINE
46. Jacques MESRINE
47. Joan MIRÓ
48. NAPOLÉON III
49. NAPOLÉON III
50. [NAPOLÉON] EUGÉNIE de Montijo, impératrice
51. Louis-Napoléon Bonaparte, PRINCE IMPÉRIAL
52. Louis-Napoléon Bonaparte, PRINCE IMPÉRIAL
53. [PRINCE IMPÉRIAL], Alexander Bassano
54. Gérard de NERVAL
55. [NIETZSCHE] Paul VALÉRY
56. Philippe PÉTAIN
57. Édith PIAF
58. Édith PIAF
59. Édith PIAF
60. Pablo PICASSO
61. Marcel PROUST
62. Marcel PROUST
63. Marcel PROUST
64. Marcel PROUST
65. Jules RENARD
66. Romain ROLLAND
67. Romain ROLLAND
68. Félicien ROPS
69. [ROPS] Héliodore DANDOY
70. Françoise SAGAN
71. George SAND
72. [SATIE] Max JACOB
73. Henri Beyle, dit STENDHAL
74. Paul VALÉRY
75. Paul VERLAINE
76. Émile ZOLA
77. Émile ZOLA
78. Émile ZOLA
79. Émile ZOLA

Nous tenons à remercier pour l'élaboration de ce catalogue :

Julia Greiner, Alain Pagès, Claude Debon, André Guyaux, Linda Gil, Caterina Zanfi, Jean-Paul Louis, Pierino Gallo, Jean-Marc Hovasse, Yvan Leclerc, Bertrand Marchal, Jean-Yves Tadié, Caroline Szylowicz, François Proulx et Olivier Bivort.

Achévé d'imprimer en mai 2024 en 400 exemplaires

« En attendant, je ne cesse de penser à vous »

Marcel Proust
Lettre à Marie Scheikévitch, 1^{er} février 1915

